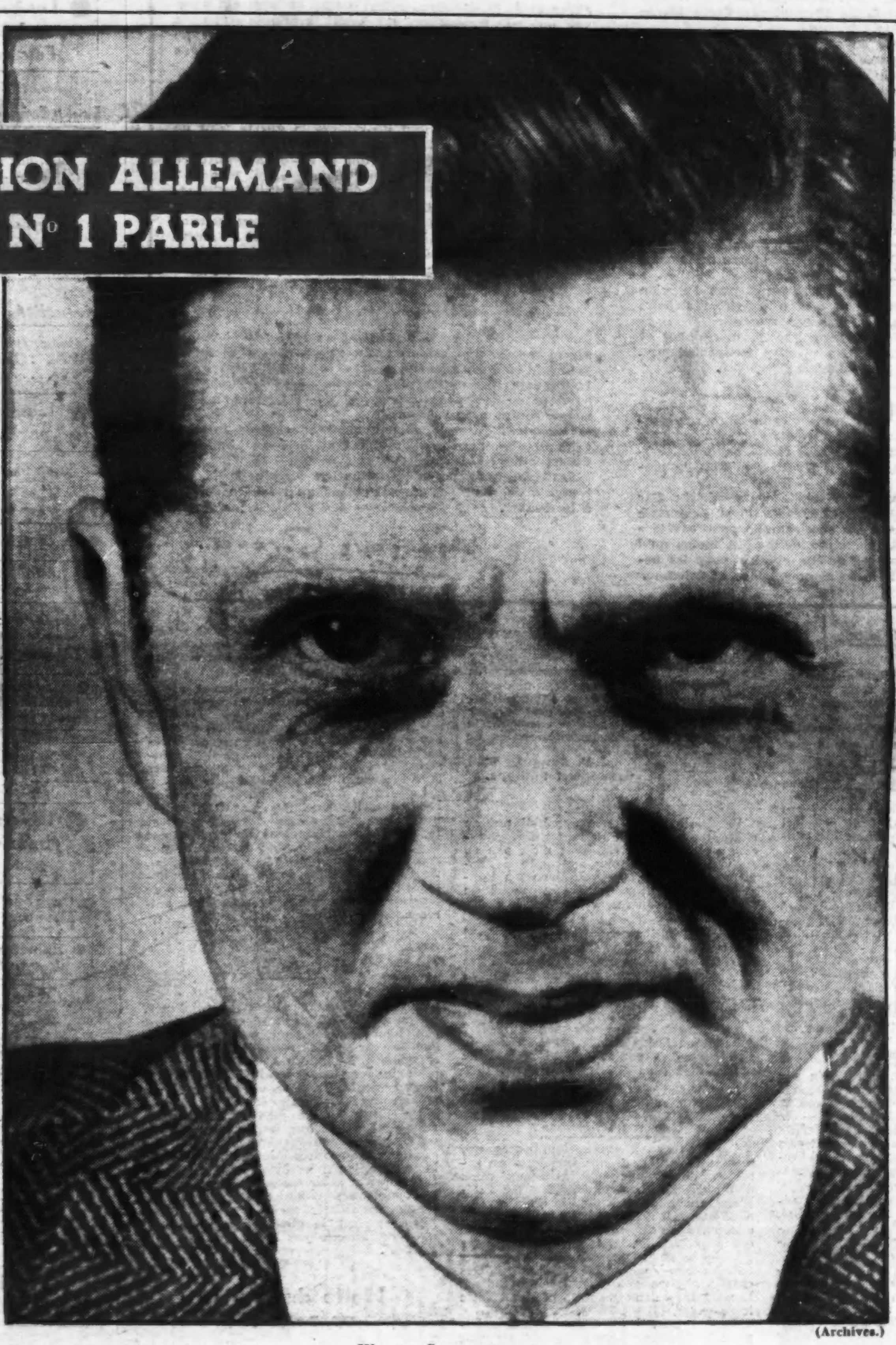
UN ENTRETIEN AVEC GRAHAM GREENE

L'EXPRESS

20 SEPTEMBRE 1957. — N° 326 | 100 FR. ALGERIE, TUNISIE, MAROC : 100 FR.

L'ESPION ALLEMAND N° 1 PARLE



(Archives.)

WALTER SCHELLENBERG

« Contente-toi d'obtenir d'un homme son arme, sans lui dire que c'est pour le tuer avec. »
(Machiavel.)

La lettre de « L'Express »

« DEMAIN le port de Marseille risque de voir son activité considérablement réduite. Demain, des files entières de voitures destinéres à l'exportation risquent de demeurer sur les quais de départ.

« 20 % des exportations en moins, 13 milliards pour le pétrole, l'industrie sucrière réduite de moitié, soit une perte de 12 milliards. Cette lourde menace est pour demain.

« La France, séparée de son prolongement algérien, connaîtrait une crise grave qui s'étendrait partout. Déjà affectée par la perte du marché indochinois, l'industrie textile serait durement touchée :

« 5.000 ouvriers sans emploi dans le Nord,

« 7.000 dans l'Est,

« 1.500 dans la seule ville de Roanne.

« L'industrie électronique verrait son élan complètement stoppé.

« Mais il y a plus grave encore :

« Sur 8 travailleurs dans l'exportation, un se trouverait sans travail, ce qui représente une heure de travail en moins par jour.

« Qui dit stagnation dit réduction. La « Caravelle » n'aurait pas été possible dans un pays privé de moyens techniques.

« La disparition de l'Algérie signifierait pour l'opinion française un abaissement du niveau de vie, des jours de vacances en moins, des plaisirs en moins.

« La France a mieux à faire que de se résigner et vivre sur des souvenirs et des recettes gastronomiques. Il y a mieux à faire pour demain. Pensez-y. »

CE texte, c'est celui du commentaire qui accompagne le film projeté en ce moment dans des centaines de cinémas, en même temps que les Actualités françaises. Il paraît qu'il s'agit d'un film de propagande. Pour qui ?

C'est peu de dire qu'il est tissé de contre-vérités. Par exemple : selon les plus récentes évaluations, l'industrie électronique « qui verrait son élan complètement arrêté » envoie en Algérie 1 % de sa production. (A moins qu'il ne s'agisse des commandes qu'elle exécute pour les besoins de la guerre ?) Et nous sommes, dans ce domaine, importateurs. L'industrie automobile ? Y compris motos et cycles, c'est 3 % de la production qu'absorbe l'Algérie.

Le reste est à l'avenant.

Pour la réputation de M. le ministre des Finances, il serait souhaitable qu'il ne passât point pour avoir fourni une semblable documentation à son honorable collègue, M. le ministre résidant, qui a commandé ce film.

Mais il s'agit surtout d'un commentaire réellement aberrant de la situation, puisqu'il tend en somme à prouver que si, d'aventure, les liens juridiques entre la France et l'Algérie étaient modifiés, les Algériens ne mangeraient plus, ne se vêtiraient plus, seraient effacés en bref de la carte du monde.

S'ils ne s'agit vraiment que de garder des clients, alors qu'on se hâte de les traiter comme tels !

Aux combattants d'Algérie et à leur famille, on ne l'envoie pas dire : il faut poursuivre la guerre pour ne pas avoir, demain, « des plaisirs en moins ». Que pense M. le président du Conseil, qui a vu et approuvé ce film, des plaisirs qu'elle leur donne « en plus » ? Compte-t-il faire projeter cette intéressante démonstration à New York pendant la session de l'O.N.U. ? Bonne propagande. Pour le F.L.N. s'entend. Surtout au moment où ce F.L.N. organise avec habileté sa publicité à l'étranger, en se contentant d'inviter dans ses maquis des journalistes de tous les pays, qui écoutent, regardent, photographient, et, rentrés chez eux, écrivent.

AINSI, d'un côté, des hommes seront représentés, soldats qui s'enorgueillissent de lutter pour « l'indépendance de leur pays ». De l'autre, des boutiquiers qui se font des soucis pour leur industrie sucrière, en se donnant par surcroît le ridicule de ne pas savoir compter en tonnes.

Nos pires ennemis ne pouvaient en espérer tant. Il est vrai que M. le ministre résidant ne cesse jamais de dépasser les espoirs que l'on met en lui.

Lorsqu'il aura perdu sa situation auprès de M. de Serigny, ce n'est pas chez Publicis qu'il faudra songer à le recaser.

Françoise Giroud.

Les évadés de Colditz

Une communication :

L'ouvrage anglais du P.R. Reid, paru en 1952, sous le titre « Une forte tête », ainsi qu'un article récent d'hebdomadaire attribuent la première évasion du château de Colditz à des officiers différents.

Or, les dossiers qu'en tant que doyen du camp il m'incombait de tenir à jour et que j'ai conservés, permettent de préciser que les premières évasions réussies en partant du château de Colditz se sont produites sans contestation possible ni sur la date, ni sur la réalité de l'exploit accompli, dans l'ordre chronologique suivant :

Lieutenant Le Ray : 11 avril 1941 ; lieutenant Colin : 31 mai 1941 ; lieutenant Mairesse Lebrun : 2 juillet 1941 ; lieutenant Prot : 18 décembre 1941 ; lieutenant de Frondeville : 18 décembre 1941 ; lieutenant Durand Hornus : 18 décembre 1941.

GÉNÉRAL LE BRIGANT,
Ex-doyen du camp de Colditz
(Oflag IV C)
Président d'honneur du groupe des évadés anciens de Colditz.
Maire de Redon (Ille-et-Vilaine).

Le terrain doit être prêt

La République, cette bête traquée par les « princes », lance parfois des appels désespérés. (...) Le mendésisme a été la tentative ultime — par le dedans — de barrer le chemin à ces chasseurs effrénés que sont ces politiciens pourris. Mais toujours un silence angoissant est retombé sur la scène politique, faisant désespérer les jeunes et d'autres...

Mais cette fois quelqu'un a répondu. (...) De Gaulle a parlé, Debré, l'oracle, s'est expliqué. Ils ont daigné jeter les bases d'une discussion constitutionnelle et d'un renouveau politique.

Et maintenant en avant ! Dites-nous, monsieur Duverger, quel est votre avis, faites votre critique, apportez votre pierre à l'édifice... et les autres aussi. (...)

Les spécialistes, les politiques, tous à l'ouvrage. Et que « L'Express » éveille la curiosité du public. Personnellement, une publication massive de documents, tels que celui de Debré, me semble souhaitable. (...).

Sans doute il ne faut pas brusquer les « princes », mais pour que ceux-ci disent oui, l'attente n'est pas la meilleure solution. Le « terrain » doit être prêt le jour où Bourgès et la loi-cadre se casseront le nez sur les planches internationales de l'O.N.U.

J.-P. AUMONT,
Grand-Fort Philippe.

A-t-il peur ?

De Gaulle ? Peut-être aurait-il pu, en effet, être « l'homme de la dernière chance » avec l'Algérie. Mais ce n'est pas en écrivant des platitudes au comte de Paris et en accordant des audiences à Poujade qu'il suscitera jamais cet appel du pays qu'il espère, cette large adhésion. (...)

Etrange qu'il ne sente pas cela et qu'il préfère maintenant se réserver pour jouer éventuellement les nobles vieillards, les Pétain après la catastrophe plutôt que de s'appuyer sur les forces saines du pays pour conjurer la catastrophe où le mènent ses distingués visiteurs.

A-t-il peur de risquer son auréole ? Alors, c'est fini. Car elle est en train de s'éteindre. Les garçons de vingt ans ne savent déjà plus qui fut de Gaulle.

JACQUES DE C.
Paris.

Une grande chance

(...) Pour moi, les nationalismes qui se manifestent dans nos anciennes ou actuelles possessions sont normaux mais d'un autre âge. Le problème dépasse d'ailleurs le cadre français et je crois que ce n'est que la constitution d'une fédération eurafricaine ou même latino-africaine qui y mettra fin. Entre le matérialisme américain ou russe, il y a place pour autre chose. Tous ces pays ont des idées et des ressources à mettre en commun, la peur des « deux grands » pourrait faire le reste.

En tout cas, il y a une chance à saisir pour la France. Songez quelles seraient sa force et son influence dans cet ensemble. D'autre part, les pays d'Amérique latine seront bientôt prépondérants et notre influence est grande là-bas.

Tout cela paraît lointain, mais il n'est peut-être pas trop tôt pour y songer.

M. BERTRAND,
Casablanca.

Des pestiférés

Du 28 août au 8 septembre, une délégation de syndicalistes tunisiens était en visite dans notre ville.

Le syndicat d'initiative lyonnais ayant retenu des places à l'Hôtel Central, les Tunisiens ne purent mettre les pieds dans leurs chambres, quand l'hôtelière s'aperçut que ses hôtes étaient Arabes. Je suis témoin qu'elle reçut des Belges, après que les Tunisiens furent partis.

Lors de leur visite à la municipalité, M. Tiery fut à peu près seul pour les recevoir à l'hôtel de ville. « On se serait cru, a dit le conseiller municipal socialiste, dans un lazaret : on fuyait les Tunisiens comme des pestiférés. »

Les hôtes de notre ville furent reçus ensuite par des organisations syndicales, puis par les milieux politiques ou culturels. Sortant de l'Union Départementale Force Ouvrière, une équipe de policiers en uniforme contrôla l'identité des Tunisiens, et l'intervention des syndicalistes de F.O. évita qu'on ne les fouille.

Le jeudi 5 septembre, l'Association Lyonnaise France-Tunisie avait organisé une entrevue réunissant les Tunisiens et le comité départemental du Mouvement de Libération du Peuple ; mais ils ne purent venir : passant place Gabriel-Péri, ils furent fouillés, des papiers leur appartenant furent déchirés, et un car de police les embarqua. Ils passèrent la soirée au poste. (...)

LAURENT GOBLOT,
Lyon.

Un rêve

L'intégration sur le plan politique est un mythe depuis 1936. L'indépendance, un mot clé dont les Français ne veulent pas. La fédération, une solution de longue haleine peut-être, mais réaliste. Avec ce système, à long ou à court terme, l'Algérie indépendante serait intégrée à un large ensemble français où tous les frères se retrouveraient unis. (...)

Un Européen de mes amis (il m'en reste) me disait que les rêves, même de paix, étaient toujours permis. Et il en citait un. Supposons que de Gaulle arrête la guerre, qu'il réforme les structures françaises et algériennes, qu'il crée ce que les anciennes colonies attendent : le Commonwealth français, que le comte de Paris en soit le chef, l'Europe séduite n'accepterait-elle pas le leadership de la France ?

M. K.
Alger.

(Suite du courrier en page 31)

Dans ce numéro :

Les affaires françaises

- La Nation : Vous qui savez la vérité .... p. 3
- Paysans : Après la colère, l'angoisse, *de notre envoyé spécial J.-F. Chabrun* .... p. 3
- Correspondances Express p. 4
- Le dessin de Pierrot .... p. 5
- Traître à chaque camp, *par J.-M. Domenach.*
- Le nouveau bradeur, *par Jean Daniel* .... p. 6
- En 2 mots, par *Brigitte Gros* .... p. 7
- **Les Français « intellectuels », par *Jacques Fauvet* ...... p. 8**

Les affaires étrangères

- Ce jour-là : le 22 septembre 1862, *par Georges Ketman* p. 9
- Communistes : la conversation Tito-Gomulka, *de notre envoyé spécial K.-S. Karol* ...... p. 9
- Correspondances Express p. 10
- Allemagne : Pourquoi changer? par *Alfred Grosser* .... p. 12
- Ceylan : Une rime riche p. 12

Actualités

- Cœur, grippe .... p. 13
- Prix : Les mystères de Paris .... p. 14
- **L'espion allemand n° 1 parle. pp. 15-16-17**
- Ça va bien, je tu, il .... p. 18

Paris en parle

- La semaine ....p. 19-20
- Au théâtre : B. et B., par *Robert Kanters* .... p. 20
- Musique : Au festival de Besançon, par *Antoine Goléa* p.20
- Disques .... p. 20
- Au cinéma : L'œil était dans le désert, par *J.-P. Vivet.* p. 21

Lettres

- **Un entretien avec Graham Greene. pp. 22-23**
- On vous en parlera, Hommes, Etranger .... p. 24
- Haineusement vôtre, par *Madeleine Chapsal* .... p. 25
- Histoire .... p. 25

Enseignement

- L'avenir se prépare à onze ans, ... pp. 26-27

Madame Express

- Chauffage .... p. 28
- Coiffure .... p. 29
- Enfants, Pas cher, recettes p. 30

Et

- **Le Bloc-Notes de François Mauriac. p. 32**

L'EXPRESS

Direction, rédaction : 91, CHAMPS-ELYSEES - PARIS (8e) - ELY. 88-61
ADMINISTRATION - PUBLICITE - VENTE :
37, CHAMPS-ELYSEES - PARIS (8e) - Tél. : BAL 19-68

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 fr. — Suisse : 1 fr. 90. — Belgique : 18 fr.
Italie : 250 lire.

ABONNEMENTS (1 an)

FRANCE, UNION FRANÇAISE .... 3.000 francs
ETRANGER .... 3.500 francs

Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 francs
Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris

Administrateur : J.-F. COBLENCE

LA SEMAINE

● **AFFAIRES POLITIQUES.** — Cette semaine, M. Bourgès-Maunoury remet l'autorité du gouvernement aux mains des chefs de partis et groupes parlementaires. La « Table ronde » de vendredi sur la loi-cadre marque une abdication du pouvoir exécutif. — Si une crise s'ouvre elle pourrait être, pour cette raison, plus grave que les précédentes. Le cycle de l'autorité s'est refermé. Elle n'est plus nulle part. — Les paysans constatent ce qu'on leur impose, mais doutent de ce qu'on leur promet et ils entrent, comme les Algériens, en rébellion. Mais il y a encore à leur tête, quelques « interlocuteurs valables » avec qui le pouvoir politique, s'il existait, pourrait négocier. Tirant la leçon de cette situation, M. Tixier-Vignancour, suivi par le groupe paysan, puis par M. Jean-Paul David (pour le R.G.R.), a déposé des motions pour que l'on sursoie à tout projet (loi-cadre, Algérie, Plan agricole, etc.), en attendant : 1° la réforme de l'Etat, 2° la « victoire » en Algérie. Comme le dit « Le Figaro », qui prend peur : « Il s'agit moins maintenant d'un statut que d'abattre le régime ». — Les nations assemblées à l'O.N.U. inscrivent l'affaire algérienne à leur ordre du jour. Pour la première fois, la Tunisie et le Maroc feront front commun avec le F.L.N. algérien, qui les charge de le représenter. — L'U.R.S.S., elle, voit son avenir se jouer davantage dans la confrontation entre deux hérétiques que dans les arsenaux où elle prépare une nouvelle super-arme : la fusée pilotée. Mais les deux hérétiques ne sont pas encore d'accord. — Seuls les Allemands, fidèles à eux-mêmes, poursuivent inexorablement leur travail de « castors » et redeviennent la première puissance de l'Europe occidentale. Mais ils ont une profonde blessure au flanc : la division de leur pays.

● **CE JOUR-LA.** — Le 23 septembre 1862, en pleine guerre de Sécession, Abraham Lincoln libéra les esclaves noirs en déclarant : « Jamais je n'ai été plus certain de bien faire »... Les remous de cette journée agitent encore l'Amérique.

● **LETTRES.** — Les jeunes romanciers français se servent cette semaine de leur plume pour gratter leurs plaies. Chez François Nourissier, les sentiments s'infectent. Chez Boris Schreiber, ils conduisent aux incertaines frontières de la démence, en un premier roman dont on parlera. — Mais un entretien avec Graham Greene montre que l'on ne fait pas de grands écrivains avec des enfants heureux.

● **ENSEIGNEMENT.** — Les écoliers ne peuvent pas attendre la réforme pour aller en classe et choisir leur voie. De quels moyens dispose-t-on, aujourd'hui, pour les orienter ou les réorienter aux virages importants de leur vie scolaire, sans compromettre leur avenir ? Puisque 57 % des enfants choisissent la voie que leur imposent leurs parents, ceux-ci se doivent d'être bien informés.

● **PARIS EN PARLE.** — Miracle : le fils de Paul-Emile Victor, Jean-Christophe, opéré par un chirurgien américain, a vécu 32 minutes avec le cœur ouvert. — Mystère: les artichauts sont moins chers rue de Passy qu'à côté des Halles. — Mi-septembre: le théâtre encore ensommeillé aurait pu ne point s'éveiller pour nous présenter Mlle Bircotte. Le cinéma offre de meilleures surprises. Une « Nuit des maris » vaut que l'on aille la passer avec eux. — Jacques Tati donne aux lecteurs de « L'Express » la primeur de son nouveau personnage, « Mon Oncle ».

● **NOTRE COUVERTURE.** — Cet homme jeune, souriant, affable, Walter Schellenberg, c'est le meilleur « technicien de la dictature », le chef du contre-espionnage allemand. Il révèle ce que personne n'a jamais raconté : les méthodes de travail du véritable maître du Troisième Reich. Ses Mémoires constituent un document historique en forme de roman policier.

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA NATION

Vous qui savez la vérité...

IL y a maintenant deux semaines que la « Commission de sauvegarde » a tenu sa dernière séance. Plusieurs commissaires (quatre au moins, sur douze) indignés par leur propre impuissance, avaient la ferme résolution de se démettre s'ils n'obtenaient pas au moins un résultat, le seul auquel ils puissent encore prétendre : que leurs rapports soient rendus publics.

Leur président, M. Pierre Béteille, conseiller à la Cour de cassation, fut chargé, ce samedi-là, le 7 septembre, par le chef du gouvernement d'éviter tout éclat de la part de ses collègues. Ce qu'il fit. Mais il fut chargé alors par ses collègues de transmettre au président du Conseil un rapport et d'en exiger la publication.

Il y a deux semaines déjà. Et le silence continue.

Pas tout à fait le silence. Car sur le mutisme des commissaires se construit déjà la réputation du « rapport », interprété comme il convient.

Un journal, dont les principaux collaborateurs sont MM. Jacques Soustelle et Georges Bidault, publie ainsi cette semaine un résumé que nous reproduisons ici tel quel :

> « *La Commission de sauvegarde que préside M. Pierre Béteille touche au terme de sa mission. Elle doit remettre incessamment un rapport complet de ses travaux qui paraissent bien, d'ailleurs, avoir tourné à la confusion des détracteurs de l'armée. Si des incidents regrettables marquèrent quelques mesures d'instruction, ils furent l'exception et de peu de gravité. Mis en demeure de préciser leurs accusations, les romanciers indignés de la torture sont restés cois. Quant aux faits cités par de courageux et bénévoles correspondants, ils firent tous l'objet de vérifications et ne purent être établis.* »

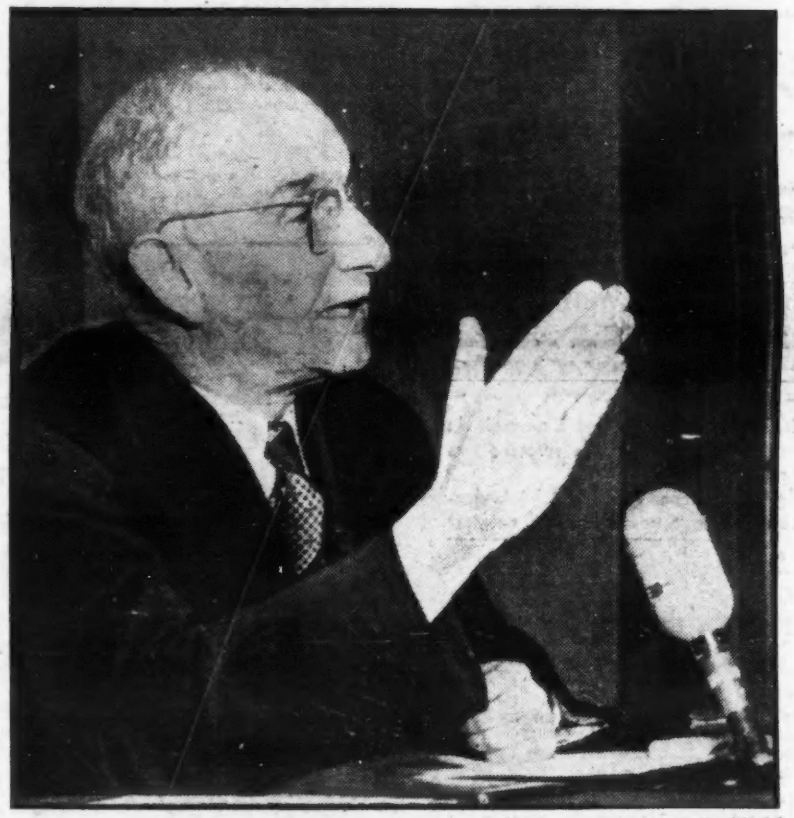
Qu'en disent les commissaires ?

— Qu'en dites-vous, monsieur le recteur Pierre Daure ? La manière dont Maurice Audin a été tué sous la torture, telle que vous l'avez consignée dans votre rapport, est-ce un « roman » ? Et la mise en scène qui a suivi dans un fossé de l'Algérois, est-elle vraiment un « incident regrettable » ?

— Qu'en dites-vous, monsieur le préfet Paul Haag ? Ce dossier sur votre collègue M. Pierre Lambert, responsable de l'Oranie, l'avez-vous jugé de « peu de gravité » ? Et le commissaire spécial témoin des ordres de liquidation que lui a donnés personnellement M. Lambert, est-il vraiment « resté coi » au cours de l'enquête à Oran ?

— Et vous, monsieur le gouverneur général Robert Delavignette, parmi toutes les affaires sur lesquelles vous avez été amené à enquêter personnellement, celle des cinquante morts asphyxiés de Lamoricière, par exemple, n'a-t-elle vraiment « pas pu être établie » ? Est-ce ce démenti que consigne le rapport signé de votre nom ?

La semaine qui vient, la suivante, et toutes les autres, ne connaîtront-elles que votre silence, ce silence étouffant dans lequel inexorablement s'enfoncent, avec la vérité, l'honneur français et le vôtre ?



(Archives.)

LE RECTEUR PIERRE DAURE
Est-ce un roman ?

PAYSANS

Après la colère, l'angoisse

● ***« Ils s'en tirent », disent les experts. « On est tous condamnés à mort », assurent les paysans, qui, cette semaine, menacent et manifestent. Où est la vérité ?***

(De notre envoyé spécial.)

LA convocation annonçait « Réunion interministérielle. Ordre du jour : circuit blé-farine-pain. Etude des prix garantis (loi-programme) ». Maintenant, les experts sont réunis.

C'était au début de la semaine dernière, au ministère des Finances. Les représentants des divers départements ministériels intéressés par les problèmes agricoles et les questions de prix — Agriculture, Affaires économiques, Budget, Finances — s'affrontaient.

« *Les prix agricoles à la production sont à l'indice* 111, *sur la base* 100 *en* 1949, dit l'un d'eux. *Je reconnais que ce n'est pas considérable. Mais la recette céréalière est en augmentation de* 74 *milliards sur l'année dernière. Dans l'ensemble, les paysans n'ont pas à se plaindre.*

« *Si leurs revendications devaient être intégralement satisfaites pour le blé*, déclare le représentant des Affaires économiques, *il faudrait augmenter de* 11 *francs le prix du kilo de pain. C'est inadmissible.*

« *Impensable en effet*, renchérit le délégué du Budget. *D'autant que, pour éviter cette hausse, il faudrait* 80 *milliards de subventions supplémentaires. C'est entièrement exclu.* »

Sur une table, un journal du jour traîne : « Les paysans prêts à passer à l'offensive », proclame un gros titre. Deux exemples concrets permettront de mesurer le fossé qui sépare les conclusions des techniciens officiels de la réalité quotidienne.

150.000 francs par an

Albert M. (40 ans) possède une exploitation de 11 hectares en petite montagne, à 20 km. de Clermont-Ferrand.

Avec l'aide d'un comptable parisien en vacances, il a fait, l'autre soir, ses comptes, sur la grande table ronde autour de laquelle se retrouvent chaque jour, aux repas, sa femme, son fils Ernest (14 ans) qui donne déjà un sérieux coup de main, sa fille Marie (8 ans) qui va encore à l'école.

« *Et si mes parents étaient encore vivants, comment ferions-nous pour les nourrir aussi ?* » dit Albert M.

Les bâtiments sont en triste état. La porte de la grange n'a pas été remplacée. Une plaque de zinc est clouée sur une partie du toit.

Albert M. n'est pas ce qu'il est convenu d'appeler un cultivateur « évolué ». Mais il représente une moyenne dans son département. A cause de la dimension de ses terres et de la façon dont il les exploite.

Deux de ses vaches servent au labour et à des travaux divers. Les trois autres lui ont permis de vendre, l'an dernier, pour 150.000 francs de lait. Son blé lui a rapporté 70.000 francs, ses pommes de terre 20.000 et les produits de sa basse-cour (pour les trois quarts réservés à l'alimentation de sa famille) 10.000 francs. Total des rentrées : 250.000 francs.

Pour payer ses semences, ses en-

(Suite en page 5.)

Offrez un vison sauvage
MAURICE KOTLER
10, rue La Boëtie — Paris (8e)

CORRESPONDANCES EXPRESS

M. BOURGÈS-MAUNOURY : PLUS D'ILLUSION

● Sont en faveur de la crise :

— Les deux plus puissants groupes d'intérêts : lobby patronal et lobby agricole. Leurs représentants étaient nombreux, et actifs, dans les couloirs de l'Assemblée le jour de la rentrée.

— Les élus ruraux : les élections sénatoriales du printemps prochain seront arbitrées par les organisations paysannes.

— Les « ultras » : plutôt la crise que la loi-cadre. M. Rogier, sénateur d'Alger, président du groupe des Indépendants du Sénat (59 membres) a dit à M. Bourgès-Maunoury : « Nous avons eu du mal à vous mettre dans ce fauteuil, mais nous en aurions beaucoup moins à vous le faire quitter. »

— Positions du président du Conseil :

— Lundi soir, selon M. Soustelle : « La loi-cadre est en évolution permanente. »

— Mardi à 15 heures, devant les Radicaux : « Il n'y a pas d'évolution permanente. »

— A M. Guy Mollet, puis à M. Duchet : « Il faut organiser le rendez-vous des partis nationaux. »

— Mercredi, avec M. André Morice : « Un climat d'affectueuse cordialité. »

— Sa conclusion : « Je n'ai pas d'illusions. La loi-cadre risque d'être une porte ouverte vers l'autonomie. Mais il est impossible de gagner militairement. Mon successeur, quel qu'il soit, se heurterait aux même difficultés. »

— Alger attend M. Morice comme président du Conseil. Tous les appels des organisations ultras sont adressés : 1° à M. Morice ; 2° à M. Lacoste ; 3° à M. Soustelle. Et à personne d'autre. Jamais à M. Bourgès-Maunoury.

LOI-CADRE : TROIS COUPS DE CISEAUX

● Dans le projet de loi-cadre algérienne finalement déposé mercredi à l'Assemblée, on relève des modifications importantes par rapport au texte initial. Elles concernent :

— Le collège unique. Il n'est plus clairement imposé. C'est pourquoi M. Duchet et les indépendants n'en parlent plus.

— L'exécutif fédéral, à Alger, n'a plus de pouvoir.

— Les clauses de révision. L'engagement de réexaminer le statut avec les futurs élus algériens n'est plus clairement précisé.

LE PATRONAT VEUT LIQUIDER M. GAZIER

● *Le patronat est décidé à se débarrasser, à l'occasion d'une crise,* du ministre du Travail. Le « plan social » de M. Albert Gazier est jugé inacceptable et dangereux.

— L'hostilité du patronat est due à trois projets : la fixation à un mois du préavis pour licenciement ; les nouvelles règles d'embauche ; la réforme des comités d'entreprise et des conseils de prud'hommes.

— M. Meunier, qui conduisait la délégation patronale (C.N.P.F.) à la dernière entrevue avec le ministre, lui a lancé : « Ce que vous exigez là, ce n'est plus une évolution, c'est une révolution. »

L'OPÉRATION DEVISES EST EN BONNE VOIE

● L'opération « devises », un mois et demi après la modification des taux de change du franc, est en bonne voie.

— Le 10 août, l'encaisse en devises permettait de tenir un mois et demi. Si rien n'avait été fait, elle serait aujourd'hui épuisée.

— Un des buts essentiels de la réforme était de gagner trois mois environ, délai nécessaire pour que les restrictions d'importation se fassent sentir dans les comptes. Jusque-là, les importateurs disposeront encore de licences délivrées avant les restrictions.

— En principe, c'est gagné. Sauf nouvelle crise de confiance et manœuvres spéculatives, le cap des trois mois sera franchi.

— Pour septembre, la balance sera presque équilibrée.

— Pas de catastrophe à craindre pour octobre et novembre. L'échéance de décembre sera la plus tendue.

L'ARMÉE DE L'AIR SE DÉFEND ASTUCIEUSEMENT

● Tous les départements militaires luttent avec acharnement pour échapper aux économies Gaillard, qui limitent le budget 1958 de Défense Nationale à 1.200 milliards.

— La France a une armée d'effectifs à cause de la campagne d'Algérie. Ils absorbent les 3/5 des crédits contre 2/5 au matériel et aux études. En Angleterre, la proportion est inverse.

— Jusqu'à présent la grande victime des économies prévues est la construction aéronautique. Les commandes de Bimoteurs Noratlas, transport de troupes, sont ramenées de 200 à 160 avions. Le Bréguet Deux-Ponts, gros transport, est abandonné. Abandonnés aussi : le Super-Vautour, l'avion léger Morane 733, le Potez 75, avion d'appui, des hélicoptères. Sont maintenus : l'Alizé (chasseur de sous-marin) et le Mirage IV (Dassault).

— L'armée de l'Air contre-attaque habilement : elle propose de supprimer les bases-écoles de Nantes (député : André Morice), Auxerre (député : Jean Moreau, ancien secrétaire d'Etat à l'Air), l'atelier de l'air de Bordeaux (député : Chaban-Delmas) et de licencier des ouvriers de Bréguet à Toulouse (député : Bourgès-Maunoury).

— La construction aéronautique prévue pour 1958 reste tout de même à 196 milliards, contre 187 cette année.

ALGÉRIE : L'EXPÉRIENCE BELLOUNIS

● Aux Attafs, petite ville du Sud Algérien près d'Aumale, deux corps de troupes ont patrouillé ensemble il y a quelques jours : les soldats français et des fellagha armés et en uniforme.

— Ce sont de vrais fellagha, qui militent pour l'indépendance de l'Algérie. Leur chef est le « général » Bellounis, dont on a annoncé le ralliement.

— Bellounis, ancien lieutenant de Messali Hadj, est un ennemi acharné du F.L.N. : il a conclu un accord avec l'Armée française. Il contrôle une zone que l'armée française lui laisse, « à titre d'expérience ». Il dispose d'un millier d'hommes. De son P.C. de Djelfa, il délivre des laissez-passer aux voyageurs qui veulent traverser la région.

— Les Messalistes de la Métropole veulent désavouer Bellounis comme complice des forces de répression. Mais un sursis a été décidé à la suite de l'arrivée à Paris d'un émissaire du « Général » chargé d'expliquer qu'il s'agit d'une opération tactique « pour préserver l'avenir et assurer au M.N.A. une représentation autour de la Table Ronde de négociation ».

— Le F.L.N. dit : « C'est l'affaire Tito-Mihaïlovitch qui recommence. Les collaborateurs seront condamnés à mort, comme en Yougoslavie... »

MM. ROBERT LACOSTE *N° 2,* — ANDRÉ MORICE *N° 1,* — BOURGÈS-MAUNOURY *N° zéro*

BOURGUIBA : DES ARMES TCHÈQUES ?

● Les Tunisiens veulent des armes parce que leur armée est trop faible. Elle compte 5.000 hommes.

— L'armée marocaine a 20.000 hommes, des chars et des canons français.

— Les unités du F.L.N. stationnées en Tunisie sont plus fortes à elles seules que toute l'armée tunisienne. Ce ne sont pas les Tunisiens qui cèdent des armes au F.L.N., c'est l'inverse.

— Les Tunisiens ont essayé d'acheter des armes en Belgique, en Italie. A la demande de la France, Rome et Bruxelles ont refusé. Chaque Etat pressenti a fait l'objet d'une démarche du gouvernement français. L'Amérique a suspendu sa réponse.

— La jeunesse tunisienne dit : « Pourquoi pas des armes tchèques ? »

— Une délégation tchèque est arrivée à Tunis.

RENÉ MAYER : DEUX RENTRÉES

● Les vraies raisons de la démission de M. René Mayer (qui quitte la présidence de la Communauté Européenne Charbon-Acier) :

— Assurer l'élection d'un Français (Louis Armand) à la présidence de l'Euratom et faciliter la candidature d'un autre Français (Robert Marjolin) pour le Marché Commun.

— Etre disponible pour prendre éventuellement la direction d'une importante affaire privée et pour faire sa rentrée politique. Il envisage de se présenter l'an prochain aux élections sénatoriales. Renonçant à l'Algérie (il était député de Constantine), il a choisi un département dans la Métropole.

CATÉCHISME FRANÇAIS : ROME INTERVIENT

● La crise de l'enseignement religieux français est ouverte : bouleversement des méthodes, révocation des animateurs. Ce sont les ordres de Rome.

— A la racine de la crise, une dénonciation d'intégristes français (M. Lemaire, de la revue « Paternité ») : les méthodes « modernes » d'enseignement du catéchisme mettent en cause la doctrine. Et un procès d'intention : l'éducation religieuse risque d'être négligée dans les collèges catholiques.

— L'incident illustre le malaise qui règne entre l'Eglise de France et le Vatican. Pour la première fois, la tension se manifeste dans un domaine où aucune interprétation politique n'est possible, mais qui est d'ordre strictement religieux.

(Suite de la page 3.)

grais, ses impôts, son vétérinaire, ses réparations d'entretien indispensables, il a déboursé, pendant la même période, environ 100.000 francs.

Le comptable lui a expliqué qu'il devait retirer de la somme restante 40.000 francs pour l'amortissement de son cheptel vif, 30.000 francs pour celui du cheptel mort, et 80.000 francs pour les amortissements immobiliers : 150.000 francs au total, soit, très précisément, le montant de la différence entre les dépenses et les rentrées (1).

« Ils me font bien rire, avec leur « amortissement », ces Parisiens ! »

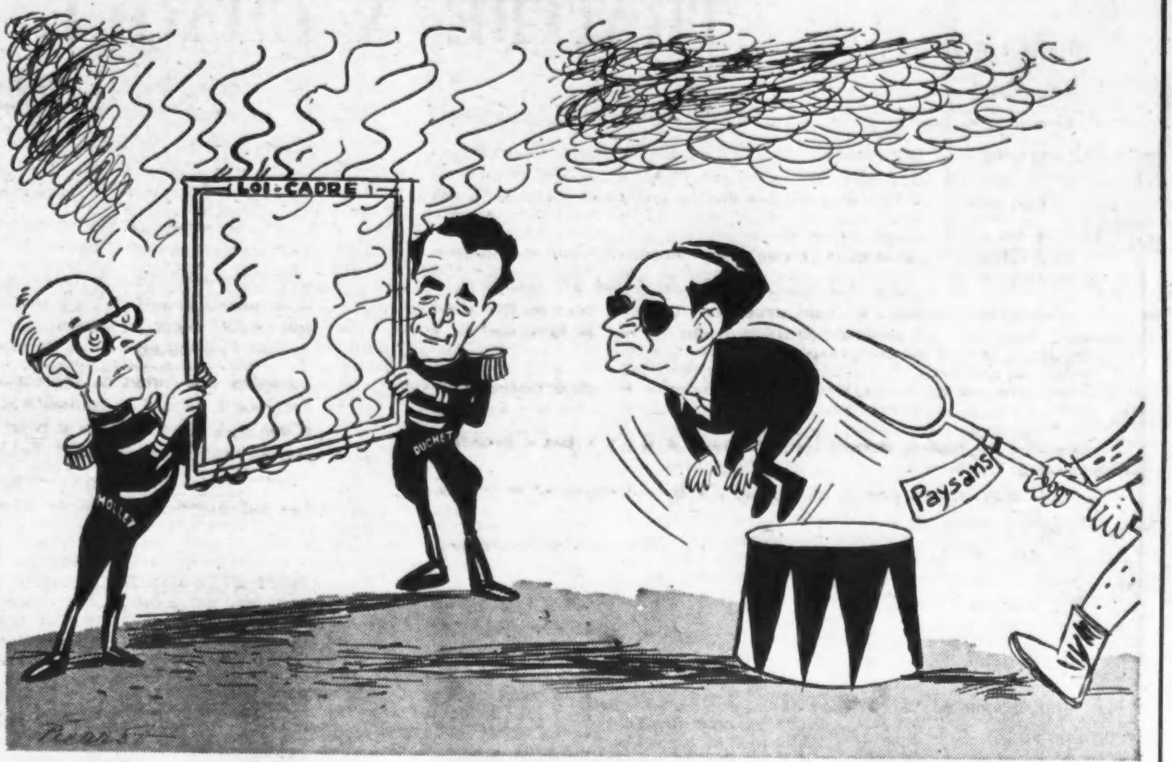
Les Parisiens, comme les gens des villes en général, sont une espèce à part. Ils boivent le lait qu'on lui paie, à lui, 20 francs le litre, vont au cinéma et prennent trois semaines de vacances par an. La bonne vie.

« Et si j'amortissais, comme ils disent, comment est-ce que j'achèterais les vêtements, les chaussures, et tout le reste ? 150.000 francs, et tout augmente ! »

Cette somme une fois pour toutes fixée, définie, le laisse rêveur.

« Il y en a, bien sûr, qui se débrouillent mieux. Mon cousin Georges, par exemple. Il est « moderne ». Tracteur et tout. Mais en fin de compte, je ne le vois guère plus avancé que moi. »

LE DESSIN DE PIERROT



Une rentrée difficile.

25 départements suffiraient

A quelques kilomètres de là, le cousin Georges vient en effet de rentrer son tracteur dans une grange d'aspect relativement plus engageant. Un rayonnage contre le mur de sa salle à manger-cuisine supporte une cinquantaine de livres : pour la plupart, des ouvrages techniques concernant l'agriculture.

Le poil noir et les yeux vifs, on pourrait aussi bien le prendre pour un mécanicien que pour un paysan.

« La « reconversion », nous, on est d'accord. Mais pour produire quoi et comment ? En Normandie, où l'herbe pousse toute seule, sur 10 hectares, on peut nourrir sept vaches ; cela fait 500.000 francs de lait par an, à 25 ou même 30 francs le litre, à cause de la teneur en matière grasse. Ici, les vaches sont à l'étable en hiver, et la terre est pauvre. Comment voulez-vous qu'ils raisonnent comme nous, les autres ? Bien sûr, leurs revenus ont aussi baissé depuis dix ans (2). *Mais ils avaient de la marge. Nous pas. »*

Avec une production très largement supérieure à celle d'Albert M., son cousin Georges en est au même point. L'un ne peut pas s'équiper parce qu'il manque de trésorerie et l'autre n'a pas de trésorerie parce qu'il est équipé.

« On est tous condamnés à mort, conclut tristement le cousin Georges. *J'ai quatre garçons. Je les pousse tous à prendre un métier en ville. C'est le plus bête qui aura la ferme. »*

Partout, la même hostilité pour l'homme des villes dont les salaires ont augmenté en même temps que diminuait le revenu paysan. La même rancœur aussi contre les départements « riches » dont on sait que 25 d'entre eux suffiraient — au moins pour le moment — à nourrir le pays.

10.000 hectares abandonnés

C'est que, dans le Puy-de-Dôme, comme dans la plupart des autres départements du Centre, le drame de la petite exploitation est d'autant plus sensible que la terre — sauf en Limagne et dans quelques rares vallées — est pauvre.

Pour boucler son budget, on vend les meilleurs veaux de lait. La souche s'appauvrit peu à peu. Le cheptel diminue. Et, sur les panonceaux du notaire, les écriteaux jaunissent où sont affichées les « montagnes » à louer. Comment payer le berger qui soignerait les bêtes pendant l'été ?

Sur les flancs du Sancy, qui, dimanche dernier, étaient déjà couverts de neige, les fougères et les broussailles ont envahi les pacages encore marqués de piquets qui commencent à pourrir en terre. En deux ans, dix mille hectares de prés de montagne ont été abandonnés dans le Puy-de-Dôme, alors que la menace d'une pénurie de viande pèse non seulement sur la France, mais sur l'Europe entière.

Telle qu'elle est, la petite exploitation n'est plus rentable. Si les grandes fermes du Nord supportent sans trop de dommage des pertes de quelques centaines de milliers de francs, la baisse du prix du blé peut précipiter la ruine d'un petit cultivateur du Centre, de l'Ouest ou de l'Est, pour quelques billets de mille francs. Car ce qui est vrai pour le Puy-de-Dôme l'est aussi pour la Meuse, la Vendée, les Ardennes ou les Basses-Alpes.

On vivote

Le problème n'est pas seulement d'ordre économique, c'est aussi un problème humain. Certains pourraient peut-être se « débrouiller » mieux qu'ils ne le font. Faut-il, pour cela, les condamner à chercher de l'embauche dans les villes où, d'ailleurs, ils ne trouveraient pas à se loger ?

En attendant, les paysans du Puy-de-Dôme continuent de vivre sur leurs terres. Mal. Mais ils vivent.

Il y a quelque chose de tragique dans la façon dont ils s'expriment presque unanimement :

« Si on n'est plus capables, qu'on nous le dise, mais qu'on ne nous promette pas des plans et des prix garantis quand nous savons bien que, pour nous, cela ne signifie rien. »

C'est pourquoi l'angoisse a succédé à la violence.

La grève des maires

On l'a bien vu, samedi dernier, à Limoges. Dans les mornes bureaux de la Chambre d'agriculture de la Haute-Vienne, les membres du « Comité de Guéret », leaders de toute la paysannerie du Centre, étaient réunis. La porte s'ouvrait de temps à autre pour laisser passer de vieux Auvergnats aux grandes moustaches en bataille, ou de ces jeunes cultivateurs qui prennent volontiers aujourd'hui l'air bourru, mais bon enfant, des syndicalistes ouvriers.

Dans la salle de réunion, on discutait ferme. Non sur la situation, sur laquelle tous s'accordent aisément. Mais sur le détail des revendications. Les intérêts des départements représentés au « Comité de Guéret » diffèrent en effet quelquefois, suivant les cultures auxquelles ils se consacrent.

Pour protester contre l'insuffisance des prix agricoles, faut-il arrêter les livraisons ? Les petits producteurs, qui n'ont pas grand-chose à y perdre, sont d'accord. Les autres, non. On se borne donc à demander à la puissante Fédération nationale des syndicats agricoles (F. N. S. E. A.) d'envisager *« avec le maximum de fermeté »* cette solution, si le gouvernement se refuse à entendre raison.

En revanche, un autre moyen d'action est adopté : la démission des maires et des conseillers municipaux.

La plupart des syndicalistes agricoles sont des paysans « actifs ». Ils exercent souvent des fonctions municipales dans leurs communes. Ils ont reçu mission de dire à leur préfet : *« Nos administrés ne peuvent plus boucler leur budget, nous ne pouvons donc pas, non plus, boucler celui de la commune. Dans ces conditions, nous sommes démissionnaires. »*

Partiellement ou totalement, plus de la moitié des municipalités rurales du Puy-de-Dôme avaient déjà donné l'exemple au cours des dernières semaines. Car le Puy-de-Dôme est un département-pilote en matière de revendications agricoles. Non seulement parce qu'il comporte un grand nombre de paysans pauvres, mais aussi parce que ces paysans ont trouvé, pour les organiser, un homme nommé Roland Viel.

Bataille politique

Ce Normand, élevé chez des parents bretons, devait être aviateur. Le hasard du mariage le fixa dans la région de Clermont-Ferrand où il exploite, avec son beau-frère, un petit domaine.

A moins de quarante ans, Roland Viel offre à ses partisans les garanties physiques et les qualités d'animateur qu'on exige du leader syndical comme de l'homme politique qu'il ne manquera pas de devenir : un double menton à peine esquissé mais qui place naturellement la tête dans la

(Suite en page 7.)

(1) A titre de comparaison, cette somme de 150.000 francs représente environ le montant du fermage payé dans la Sarthe, par exemple, pour la location d'un herbage de 10 hectares.

(2) Le journal « Le Monde » donnait, mardi dernier, l'exemple d'une exploitation de 87 hectares dans le Perche — région riche — dont le bénéfice brut est passé de près de 500.000 francs en 1948 à moins de 350.000 francs en 1956, tandis que son bénéfice net (amortissements décomptés) tombait de 400.000 à 100.000 francs.

PONT - L'ÉVÊQUE
☆
LEVASSEUR
toujours
LE MEILLEUR

OLD ENGLAND
12, BD DES CAPUCINES - PARIS
Pardessus
Gabardines - Imperméables - Complets
dans la meilleure qualité
Quality First

VERRE BLANC, ETIQUETTE ROSE!
La bouteille d'eau d'EVIAN sur la table d'un restaurant distingue les gens de goût.
EVIAN
Si pure! Si légère!

EDITORIAUX

J.-M. DOMENACH

TRAITRE A CHAQUE CAMP

par J.-M. DOMENACH

L'ALGERIE n'est pas Chypre ; l'Algérie n'est pas une île ; elle est enserrée dans une terre maghrébine, de même religion, de même civilisation. Fatalement, en se prolongeant, la guerre d'Algérie devait retentir sur les deux Etats voisins d'Afrique du Nord. Certes, ni Maroc ni Tunisie ne souhaitaient ajouter aux difficultés de leur neuve indépendance les complications d'une guerre à leurs frontières ; ni Bourguiba ni le Sultan n'appuyaient sans réserves une révolte dont le radicalisme pourrait un jour venir ébranler les bases de leur régime. Leur intérêt comme leur vocation les poussait au rôle de médiateurs.

Ce rôle, compromis déjà il y a un an par l'arrestation des chefs F. L. N., ils peuvent de moins en moins le jouer, à mesure que le conflit exaspère les antagonismes et fait prédominer les solidarités sentimentales sur les calculs raisonnables de la politique.

A l'O. N. U., si l'on en croit M. Yazid, ce seront les délégués marocains et tunisiens qui présenteront le point de vue du F. L. N. C'est une attitude dont on peut sortir le meilleur et le pire.

Le meilleur, car — M. Yazid l'a déclaré publiquement — l'internationalisation mènerait à un conflit des super-impérialismes américain et russe, alors que Maroc et Tunisie sont les intercesseurs désignés d'une négociation, les compagnons naturels d'un avenir pacifique.

Le pire, car si la guerre d'Algérie continue, ce front nord-africain se forgera contre la France, et c'est inéluctablement qu'on ira vers l'internationalisation.

Le pire n'est pas sûr ; mais, pour le moment, sa menace se précise à travers la crise franco-tunisienne. Les autorités françaises ne peuvent admettre qu'un Etat ami serve de base d'accueil et d'attaque à ses ennemis ; que l'argent, les armes peut-être, qu'elles lui envoient, profitent même indirectement à l'insurrection. Aucun gouvernement responsable ne saurait tolérer longtemps un tel paradoxe. Quant au gouvernement tunisien, il ne pourrait, même s'il le voulait, se refuser aux devoirs d'une fraternité que son peuple ressent passionnément. Dans l'interview qu'il donna à « L'Express » du 21 juin 1957, Habib Bourguiba avait loyalement averti que la prolongation du conflit algérien rendrait « très difficile » la situation des Tunisiens.

EN fait, la situation devient intenable, et pour les Tunisiens et pour les Français — sans parler des Français de Tunisie, des Français du Maroc, que l'on invite à collaborer avec les nouveaux Etats et qui risquent d'être coincés entre deux loyalismes, bientôt peut-être entre deux politiques.

Du côté français, l'exaspération des militaires pousse à des incidents de frontière que certains politiciens de Paris exploiteraient volontiers afin de noyer le conflit algérien dans un conflit plus vaste. C'est ce qu'on appelle, dans les milieux réalistes, sortir de l'ambiguïté et créer des situations nettes.

Du côté tunisien, on est tenté naturellement de répondre à la menace par la menace ; Bourguiba parle de levée patriotique, cherche des armes à grand bruit ; mais, s'il les trouve, suffiront-elles à arrêter les « poursuites » de l'armée française ? Il y aura davantage de victimes, davantage de haine, et c'est tout.

L'aboutissement d'une telle situation est le triomphe généralisé du militarisme — celui des Tunisiens s'ajoutant à celui qui pèse déjà si lourdement sur la politique française comme sur la direction du F. L. N. Il n'est pas douteux que les Tunisiens se battront, s'ils y sont acculés, de même que la nation française se battra jusqu'au bout si elle est contrainte, elle aussi, par le cumul des intransigeances, à choisir entre la lutte et l'humiliation.

L'HISTOIRE offre-t-elle un autre exemple de peuples qui, n'ayant que des intérêts communs, se mettent dans une situation aussi absurde ?

Certaines autorités françaises, il est vrai, commencent à affirmer que la France en Algérie agit moins dans son intérêt que « dans l'intérêt du monde libre tout entier, y compris celui des Etats-Unis ». Cette généreuse déclaration de M. Alphand rappelle étrangement d'autres propos dont nos dirigeants émaillèrent la guerre d'Indochine, jusqu'à Dien-Bien-Phu. De grâce, défendons d'abord notre intérêt et laissons les Américains défendre le leur ; ils s'y entendent bien tout seuls.

L'intérêt de la France était et reste encore d'utiliser l'intérêt du Maroc et de la Tunisie à terminer honorablement cette guerre. L'intérêt de la France est d'aider à la constitution d'une fédération nord-africaine, reliée à la France. Il est probable que l'intérêt du « monde libre », en tout cas l'intérêt des hommes libres, réside également là.

A partir d'un certain stade, la violence ne trouve plus d'issue que dans une violence accrue ; traitre à chaque camp devient celui qui rappelle les réalités et les promesses communes. Nous approchons de ce moment-là, et c'est pourquoi un suprême effort de compréhension doit être tenté de toute part contre la colère, et même contre la juste colère.

Dans un beau film qui passe à Paris, douze jurés discutent autour d'une table qui pourrait être ronde le sort d'un accusé qui semble avoir tué son père, après avoir été frappé par celui-ci. L'un des jurés a entrepris de persuader les autres qu'il est stupide de répondre au meurtre par le meurtre, et, heure après heure, il les convainc tous. Il ne s'agit que d'un garçon de dix-huit ans. Mais qu'il s'agisse d'un seul ou de cent mille, ou de l'humanité tout entière, le choix reste le même : il faut parler ou tuer.

J.-M. D.

LE NOUVEAU BRADEUR

par Jean DANIEL

JEAN DANIEL

Y aura-t-il ou non un exécutif algérien ? Le Président de cet exécutif, s'il existe, sera-t-il le ministre de l'Algérie, membre du gouvernement français, ou une personnalité algérienne ? Peut-on limiter les délégations de compétence des assemblées territoriales à l'assemblée de coordination ? C'est autour de telles questions que des entretiens passionnés ont eu lieu cette semaine qui peuvent mettre en danger le gouvernement.

Un texte habile était censé satisfaire tout le monde. Tout le monde, du moins en France.

Le juge-t-on trop libéral ? On met alors en valeur la division du territoire, les limitations du collège unique, la concentration en des mains françaises de tous les vrais attributs de la souveraineté.

Le juge-t-on trop timoré ? On met l'accent sur son caractère essentiellement « évolutif », en sorte que soudain la loi-cadre devient un mécanisme de consultation des populations algériennes d'où il pourrait sortir (l'éventualité n'en est pas exclue par les membres du Cabinet de M. Bourgès-Maunoury) un acheminement vers l'indépendance complète de l'Algérie.

Selon les interlocuteurs, les ministres prétendent ou bien que « tous les verrous sont posés » ou bien qu'à partir du texte de la loi-cadre « rien n'est fermé, tout est possible ». Ainsi M. Lacoste vient-il de tenir à Alger un langage opposé à celui que tenait en Amérique M. Christian Pineau. Comme le remarque cette semaine l'hebdomadaire américain « Time », le gouvernement français est obligé de convaincre la droite parlementaire qu'il n'est pas allé trop loin, et les nations de l'O.N.U. qu'il est allé assez loin.

MAIS personne n'est convaincu. A droite MM. Jacques Soustelle et Michel Debré observent que dans l'état actuel des institutions françaises, les « verrous » sauteront à la première occasion. A gauche, MM. Defferre, Mitterrand et même Naegelen déclarent que la loi-cadre peut bien en effet contenir certaines dispositions évolutives mais que l'essentiel demeure, avant tout, de retrouver sur place la confiance du peuple algérien.

Il est ainsi bien difficile de mentir à tout le monde et en même temps. Dans le privé les membres du gouvernement le concèdent. Mais, ajoutent-ils, est-il possible de dire la vérité ? Pourrait-on alors trouver une majorité au Parlement ? Et à l'O.N.U. ? Ne doit-on pas tenir compte des menaces d'agitation de milliers de Français d'Algérie ? Ne faut-il pas se préoccuper de l'état d'esprit de certains cadres militaires ? A Alger, il y a déjà un Comité insurrectionnel : ne faut-il pas lui donner des assurances ?

Ainsi, plus préoccupé de s'entendre avec M. Duchet qu'avec les Algériens, plus soucieux de ménager M. André Morice que d'éviter l'extension du conflit jusqu'à la Tunisie, plus anxieux enfin de manœuvrer l'O.N.U. que de construire une communauté franco-africaine, le gouvernement français s'est livré à un curieux numéro de marchandages juridiques sur sa loi-cadre. La préoccupation d'un gouvernement en France ne semble plus être de régler les problèmes mais d'être assez astucieux pour « durer ». C'est un fait que, depuis le 6 février 1956, s'agissant de l'Algérie, les gouvernements n'ont pu durer que dans l'astuce et le mensonge.

ILS ont trompé les Européens d'Algérie en leur laissant entendre que le statu quo pourrait être plus ou moins maintenu — ce qui provoque aujourd'hui une révolte dont MM. Lacoste et Bourgès-Maunoury devraient être les derniers à s'indigner. En ce sens MM. Duchet et André Morice sont, eux, plus fidèles à leurs promesses.

Ils ont trompé l'armée, en déclarant que l'Algérie demeurerait à jamais une « province française » — une récente circulaire du général Salan réaffirme cet engagement — alors qu'ils préparaient une loi-cadre dont on entend convaincre les Nations Unies qu'elle confère une autonomie véritable.

Par la persécution de tous les milieux libéraux, la saisie des journaux, les condamnations de ceux qui dénonçaient l'échec de la pacification, les égarements de la répression et les tortures, ils ont créé de toutes pièces, presque patiemment et de leurs propres mains, un climat de confusion et de chauvinisme exaspéré où tout réalisme — même le leur — devient capitulation et où toute construction d'avenir — même la leur — est assimilée au défaitisme.

IL est étrange d'observer que M. Bourgès-Maunoury, qui tourna en dérision le doyen Peyrega et le professeur Henri Marrou pour leur action libérale, est aujourd'hui traité par les ultras algériens de « bradeur » et de « capitulard ». L'ancien ministre de la Défense nationale du gouvernement Guy Mollet, mis aujourd'hui, par les Associations d'Alger, au rang des « intellectuels décadents » et des « chers professeurs », doit y trouver matière à réflexion.

A la faveur même de cet aveuglement officiel, grâce à une évidence qui devient presque caricaturale, l'opinion française peut enfin directement appréhender une vérité : les affaires algériennes ont été conduites de manière à susciter des forces qui s'appuient maintenant sur une partie de l'armée, et vont jusqu'à la sécession du pouvoir central — quel qu'il soit. Une sorte d'Algérie hors la loi.

L'absurdité a ici atteint un tel degré et elle paralyse si entièrement l'exercice gouvernemental qu'il était normal qu'elle suscite un réveil : il a déjà eu lieu à Alger où la grève et l'agitation ont été prévenues. Cela peut être un signe. Avec certaines initiatives tunisiennes et marocaines — qui se traduisent par un langage nouveau du délégué F.L.N. à l'O.N.U. — ce signe constitue l'un des éléments positifs de la situation actuelle.

J. D.

(Charpentier.)

LE RASSEMBLEMENT PAYSAN A RODEZ
Rendez-vous dans dix ans ?

(*Suite de la page* 5.)

posture oratoire, de grands yeux bleus qui donnent l'air franc, un embonpoint qui porte à la confiance, et la prudence dans la passion.

Roland Viel est l'enfant terrible de la F.N.S.E.A. dont les gros producteurs du Nord et de la Loire tiennent les commandes.

Déjà, en 1953, au moment de la première grande baisse des prix agricoles, la F.N.S.E.A. s'était inquiétée de la création du « Comité de Guéret » qui, de sa propre initiative, avait pris en main les intérêts de la petite et moyenne exploitation de 18 départements et décidé le barrage des routes, qui fut particulièrement animé dans le Puy-de-Dôme.

Mais il n'y aura vraisemblablement pas cette année de nouveaux barrages. La tactique adoptée prouve que la bataille se situe davantage sur le terrain politique. Des élections sénatoriales doivent se dérouler l'an prochain dans la moitié de la France. La démission des municipalités peut donc être une arme plus efficace que l'arrêt momentané de la circulation.

« Park » pour touristes

Alors que M. Viel et ses amis des départements voisins exhortaient les dirigeants de la Fédération nationale à « durcir » leur action, ces derniers quittaient leurs riches exploitations de l'Aisne et du Nord pour se rendre à Rodez où tous les paysans du Centre-Sud — région particulièrement pauvre — avaient été conviés, dimanche dernier.

Leur manifestation, qui s'est déroulée dans un calme relatif, avait pour double but de montrer au gouvernement que les « manants » sont en colère et de convaincre ces mêmes « manants » qu'ils n'obtiendront rien s'ils ne restent sagement unis au sein de leur organisation syndicale. A cet égard, le rassemblement paysan de Rodez a atteint ses objectifs. Mais ce n'est pas la surenchère en face de la démagogie poujadiste qui mobilise Roland Viel et ses amis : c'est un profond sentiment d'optimisme, qui est d'ailleurs le vrai moteur de leur influence, l'origine du prestige dont ils jouissent dans leur département, et bien au-delà.

Les pessimistes envisagent des solutions de désespoir, qu'ils déclarent seules logiques. L'une de ces formules surprenantes consisterait à transformer le Puy-de-Dôme et, d'une façon générale, le Massif central, en « Park », à en faire une de ces vastes réserves américaines où l'on préserve à la fois les Indiens et les bisons de l'extinction, la flore et les sites naturels de la destruction. Pour le pittoresque et la couleur locale, on maintiendrait quelques paysans — pensionnés et en costume — dans le creux des vallées où ils mettraient de l'ambiance en cultivant leurs terres « comme au moyen âge », ce qui ne manquerait pas d'assurer dans le monde entier la réputation touristique du « désert français ».

L'avenir

Les syndicalistes locaux sont décidés à tout faire pour qu'il n'en soit pas ainsi. Leur raisonnement : dans les régions de grande culture, on est en train d'abandonner l'élevage pour le blé ou d'autres cultures, dont la production, en terre riche, est plus rentable que celle du lait et de la viande. Or, en raison du manque de main-d'œuvre agricole qui ne peut que s'accentuer, l'élevage sera réservé de plus en plus, estiment-ils, aux petites exploitations familiales comme les leurs.

« *Je vous donne rendez-vous dans dix ans,* dit Roland Viel. *Les besoins de viande, qui n'ont cessé de croître depuis la guerre, seront tels qu'on devra faire appel à nous.* »

Pourront-ils alors répondre à la demande ? Car il ne s'agit pas seulement de « vouloir » des éleveurs, il faut encore les former. Pour cela, des années d'apprentissage sont indispensables. Or, parmi tant de griefs que l'agriculture formule contre l'Etat, il n'en est guère de mieux fondés que ceux qui ont trait à la dramatique insuffisance de la formation technique rurale. Une loi-programme en instance devant le parlement s'efforce précisément d'organiser un effort considérable d'enseignement comme elle tente de pallier, par l'établissement d'un plan cohérent et à long terme, l'instabilité des marchés agricoles. Mais cette loi, lorsqu'elle sera votée, sera ce que les hommes la feront.

J.-F. CHABRUN.

(Charpentier.)

M. THUET, PRÉSIDENT DES SYNDICATS AGRICOLES DE L'AISNE — M. FAUVEL, ADMINISTRATEUR DES SYNDICATS AGRICOLES DU TARN
Entre la violence et l'inquiétude.

EN 2 MOTS
par Brigitte GROS

LUNDI après-midi, à New York, 150 East 56th street, appartement 20, Mohamed Yazid, représentant aux Etats-Unis du F.L.N., un homme jeune et grave, strictement vêtu — complet bleu marine, cravate noire — et s'exprimant avec aisance en anglais, recevait les journalistes. Il avait une communication importante à faire à la veille de l'assemblée générale : « C'est la Tunisie et le Maroc qui représenteront aux Nations Unies notre point de vue... »

A ces mots, les journalistes posèrent précipitamment sur la table basse placée devant eux la tasse de café turc que leur offrait une jeune Algérienne employée de la « Délégation du Front auprès des Nations Unies ».

Puis, chacun se précipita sur le téléphone le plus proche pour avertir les agences de presse du monde entier.

AFIN d'appuyer sa déclaration, Mohamed Yazid envoyait le même jour, dans la soirée, une déclaration exclusive au journal tunisien « L'Action », dans laquelle il soulignait « qu'il est impossible de séparer la discussion de l'agression militaire française contre la Tunisie, de celle de la menace française contre la sécurité du Maroc ».

Au même moment, le discours de Bourguiba après les incidents de frontière demande l'évacuation de Gafsa, les déclarations du ministre des Affaires étrangères marocain, Balafrej, remettent en question « l'occupation militaire de la France au Maghreb ».

Sassi Lassoued, qui fut l'un des chefs des fellagha tunisiens, regroupe ses hommes. La campagne menée au Maroc par le leader extrémiste Allal el Fassi, pour dissuader les chefs des territoires du Sud, les hommes bleus de Mauritanie, de collaborer avec les envoyés spéciaux de M. Max Lejeune à l'exploitation de cette région du Sahara, s'intensifie.

OFFICIELLEMENT : les gouvernements marocain et tunisien n'ont pas encore pris position sur les dernières déclarations du F.L.N. Officieusement : ils laissent entendre qu'ils défendront à l'O.N.U. leur point de vue propre.

Un point est acquis aujourd'hui : la Tunisie et le Maroc, devant les instances internationales, feront cause commune. Bourguiba ne l'a pas caché à notre ambassadeur à Tunis, M. Gorse. Et le prince Moulay Hassan non plus, lors de son dernier passage à Paris.

Selon un journal tunisien : « Pris séparément, la Tunisie et le Maroc ne seront d'aucun poids. Tunis et Rabat se doivent d'arrêter une position commune pour l'O.N.U. »

DEPUIS la dernière session de l'O.N.U., en février dernier, la position du F.L.N. a évolué. Il y a huit mois, par l'intermédiaire du délégué syrien, M. Farid Zeineddine, le F.L.N. demandait l'envoi d'une commission internationale d'enquête et évoquait « la nation arabe qui va de l'Atlantique au golfe Persique ».

Aujourd'hui, Yazid demande des « négociations franco-algériennes, assistées par le Maroc et la Tunisie, car, dit-il, nous n'avons aucun intérêt à voir le problème algérien lié à d'autres conflits internationaux qui se compliquent de luttes d'influence entre les Etats-Unis et l'U.R.S.S. ». B. G.

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
PARIS
VESTES - FUSEAUX - CHEMISES
POLOS en SHETLAND
pour la chasse et le golf
38-40, avenue Victor-Hugo

« Les intellectuels savent parler. C'est là leur moindre défaut... »

LES ANIMAUX « INTELLECTUELS »

par JACQUES FAUVET

Jacques Fauvet, qui dirige les services politiques du journal Le Monde, *a rédigé sur la vie politique en France un brillant essai. L'éditeur et l'auteur ont confié à* L'Express *l'exclusivité de la pré-publication de cet ouvrage. En voici de nouveaux extraits* (1).

LA proportion d'intellectuels faisant carrière dans la politique, en France, est plus élevée que dans tout autre pays. Ils constituent 45,3 % des membres de l'Assemblée élue en 1956, alors qu'ils représentent 4 % de la population active.

Les intellectuels savent parler ; c'est là leur moindre défaut. L'autorité de la parole reste immense dans la politique française : les candidats au pouvoir se classent encore selon qu'ils savent « tenir » ou non la tribune. M. Paul Reynaud, « cette grande valeur injustement broyée par des événements excessifs » (2), n'a réussi sa rentrée parlementaire que grâce à un talent qui captive l'intérêt de toute une assemblée. Parce qu'il peut parler sans une note et sans se reprendre, M. Pierre Cot a le privilège de faire écouter et parfois partager par les députés des analyses et des thèmes qu'ils ne souffriraient pas venant d'un autre. Et peut-être ne restera-t-il rien d'Edouard Herriot — ô propos sacrilège — que l'écho fatigué d'une voix profonde, d'un grognement sourd dans ses dernières années qui faisait se dresser tout un congrès aux seuls mots de France ou de République.

∴

S'IL est recommandé aux hommes politiques de savoir parler, il ne leur est pas interdit de penser. Or, rien n'est plus fréquent parmi eux que l'esprit faux, miroir brillant mais déformant.

L'intelligence classique consiste à éclairer un fait par une idée. C'est par là qu'elle s'élève d'un cas particulier à une loi générale. Il suffit d'assister à un seul colloque franco-américain pour apprendre combien on y parvient plus facilement de ce côté-ci de l'Océan que de l'autre.

Le fait pur n'a pas d'existence ; l'idée pure non plus ; c'est en allant de l'un à l'autre que l'intelligence tisse sa toile. Elle consiste à proprement parler à les comprendre l'un par l'autre, à les prendre ensemble. L'intellectualisme consiste à les séparer ; d'où naît le sectarisme qui divise et fractionne la réalité.

∴

L'INTELLECTUALISME confère une place de choix aux querelles idéologiques : il explique le caractère théorique, passionnel et historique de nos débats. Nous commençons toujours par élever à la dignité de controverses philosophiques les discussions les plus banales. On a déjà observé l'importance que les conseils municipaux attachent au changement de noms de rues. Que d'émotion, de passion, de rancune parfois, si tout ou partie du boulevard Renan ou de la rue Voltaire doit être débaptisé pour honorer Péguy ou de Gaulle.

Le problème de l'école serait des plus simples à résoudre, en fonction des libertés à respecter ou plus simplement encore des besoins à satisfaire. Laissé dans le cadre qui est le sien, celui d'une commune, d'une région, il peut être tranché de manière concrète. Elevé au niveau d'une loi nationale, il devient philosophique, c'est-à-dire insoluble. Les députés les plus sincères ressuscitent la querelle de la séparation de l'Eglise et de l'Etat ; ils en viendront vite à discuter de l'existence de Dieu. Et, certes, le problème scolaire peut ainsi se poser, mais non se résoudre dans un pays divisé de croyances. Peu importe : périsse l'école pour que vive la doctrine ! Et revive le passé ! Car l'un ne va jamais sans l'autre.

Le projet d'armée européenne en offre un autre exemple. Bon ou mauvais, le traité pouvait être jugé en fonction de son efficacité militaire, du rapport des forces, de ses effets financiers, bref de sa technique. Il était souhaitable d'examiner la conception politique qui l'inspirait. Mais très vite on en vint à la philosophie et à l'histoire. Ces deux mères de la querelle se reconnaissaient dans la référence au « saint esprit romain et germanique » que devait ressusciter l'Europe de la C.E.D. Ce serait, disaient ses adversaires, une Europe vaticane. Et M. Jean Monnet est qualifié de Charlemagne de l'Europe. Confondant sans doute les légions de Staline et la garde du Pape, un socialiste forgeait à l'image du Kominform l'expression de Vaticform.

Tout un bric-à-brac historique était déballé. Connaissant mieux le passé, mais cédant au penchant, le comte de Paris écrivait que la France n'avait jamais connu de plus grands périls depuis le traité de Troyes !

∴

« C'EST une caractéristique psychologique des Français que de penser la politique en termes d'histoire (3). » Pendant plus d'un siècle, la révolution de 1789 a été au cœur de tous les débats entre la gauche et la droite dans les partis et les assemblées. Ces farouches révolutionnaires qu'étaient les radicaux à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci ne manquent jamais d'y faire référence. En 1881, Clemenceau parle « de la grande transformation sociale qui sera le couronnement de la Révolution française ». Il ne se passe alors de congrès radical sans que la déclaration du parti se propose de « continuer l'œuvre de la Révolution française ». Ce courant, équilibré par un courant contraire, hostile à la révolution, dure jusqu'en 1914, ou plus précisément jusqu'en 1917. Lénine n'a d'ailleurs pas chassé Danton. Les communistes associent leur mémoire ; ils revendiquent l'héritage et l'hymne des deux révolutions. M. Maurice Thorez choisit une pensée de Saint-Just comme exergue à son livre *Fils du Peuple*. Il reprend dans son autobiographie l'hommage à la *Marseillaise* qu'il prononce le 26 juin 1936 à l'occasion du centenaire de Rouget de Lisle : « C'est le génie du peuple de France qui rayonne dans sa gloire la plus pure. C'est l'expression de son attachement profond à la cause de la liberté et de la paix universelle. » On se récrie ou l'on sourit.

Illustrations de
Laurent de BRUNHOFF

Mais des dizaines de milliers d'hommes et de femmes « scandent ensemble » la *Marseillaise* et l'*Internationale* le 14 juillet 1936. Et à chaque élection, des centaines de milliers de Français votent pour les communistes comme si ceux-ci étaient en effet les « héritiers de 1792 », et même comme s'ils étaient les descendants des radicaux. M. Thorez, fils de Camille Pelletan. Le propos est surprenant. Il l'est moins pour le petit propriétaire paysan, laïque et voltairien du Centre ou du Midi qui vote pour le parti communiste comme son père votait pour les radicaux, son grand-père pour les « républicains » et ses aïeux pour les « montagnards ». Puissance et permanence des mythes, présence de l'Histoire. Les Français n'ont pas digéré la leur ; ils ont de ce point de vue l'estomac moins solide que les Allemands.

∴

PLUS près de nous, un événement comme celui de Munich continue de jouer un rôle capital dans la pensée, le vocabulaire, la mythologie politique. Le nom seul de la capitale bavaroise a pris dans le jargon politique valeur de symbole. Il serait ridicule d'être pour ou contre Versailles ou Paris. On a été, on est encore pour ou contre Munich. Les partisans et les adversaires se sont ainsi classés. Ils se sont mutuellement traités de munichois sans que l'on ait jamais su exactement si les antimunichois étaient ceux qui, repoussant le traité, ne voulaient pas faire renaître le danger allemand ou ceux qui, l'acceptant, refusaient de céder à la menace soviétique. M. Daladier était contre la C.E.D. Quoi d'étonnant ? N'a-t-il pas signé les accords de 1938 ? M. Jules Moch qui, lui, les a désavoués, était, il est vrai, également contre la C.E.D. L'appel au précédent est un sûr moyen de condamner son prochain ; il dispense de juger la cause.

La querelle n'était pas oubliée sur les bords de la Seine qu'un nouveau Munich surgit sur ceux du Nil. En nationalisant le canal de Suez, le colonel Nasser devenait un nouvel Hitler. Ni la situation, ni les pays, ni même les hommes n'étaient comparables. Peu importe, c'est le « complexe antimunichois » qui fut avancé pour expliquer la réaction française. Par chance, Nasser rimait avec Hitler...

∴

L'INTELLECTUALISME constitue, comme l'individualisme, un facteur de division, non seulement entre les grandes tendances, mais au sein de chacune d'elles ; il confère un caractère à la fois passionnel et abstrait à la politique française. Le M.R.P. prit pour devise en 1945 : « La Révolution par la loi. » Quoi de plus contradictoire ou de plus déchirant ? Pour peu qu'il dure, tout débat s'élève chez le démocrate chrétien à un conflit entre la justice et la liberté, chez le radical à un choix entre l'individu et l'Etat, chez un socialiste entre la réforme et la révolution. Tout parti, tout homme, est alors divisé contre lui-même ; il s'essouffle à la recherche de synthèses introuvables et las d'échouer se réfugie dans l'Histoire ou l'idéal, le passé ou l'avenir ; il n'est jamais présent.

Comme l'individualisme, l'intellectualisme concourt aussi puissamment à l'idéalisme qui caractérise la politique française par rapport à d'autres pays où la politique est moins un art de penser qu'une science de l'action. Sa conséquence la plus grave a été le retard que les hommes et les partis politiques ont mis à prendre conscience des problèmes économiques. A une époque où les Chambres françaises discutaient passionnément de la présence du crucifix dans les tribunaux, l'Angleterre et l'Allemagne débattaient de leur avenir dans le monde au seuil du XX[e] siècle. Elles partaient à la conquête des débouchés, songeaient à développer l'équipement de leur industrie.

∴

PRESTIGE du verbe, primauté du politique, poids du passé, valeur du précédent, tels sont les effets de l'intellectualisme chronique de l'esprit public français. François Goguel le définit comme « le penchant pour le système cohérent de pensée de la valeur attachée aux symboles ». Appliqué à un peuple ayant un sens communautaire, ce caractère donnerait naissance à de grandes formations politiques. Par là même peu nombreuses, elles fonderaient leur discipline sur une doctrine digne de ce nom. Le combat politique serait fait de l'évolution de ces grandes unités rangées derrière leur drapeau. L'intellectualisme ne produit pas le même effet chez un peuple individualiste. Il fait de chaque parti le champ clos d'une confuse mêlée et de chaque individu un homme déchiré. Dans l'un comme chez l'autre, les idées provoquent des réactions en chaîne et finissent par détruire l'être. S'il s'agit par surcroît d'un peuple conservateur comme le nôtre, il est partagé entre deux pôles contraires et n'avance pas d'un mouvement continu. Pays et citoyens divisés contre eux-mêmes, non seulement dans leurs partis, mais dans leurs professions, leurs syndicats. Car il ne faut pas imputer à la seule politique les traits fondamentaux du tempérament national. Il ne faut pas non plus oublier les qualités de ses défauts : l'individualisme est une garantie de liberté, le conservatisme de stabilité et l'intellectualisme de culture.

(Copyright librairie Arthème Fayard.)

★

La semaine prochaine :
LES PARTIS FRANÇAIS

(1) Voir *L'Express* n° 325 du 13 septembre 1957 : *L'animal politique français*. L'ouvrage complet paraîtra le mois prochain à la librairie Arthème Fayard, sous le titre *La France déchirée*.

(2) De Gaulle, *Mémoires*, tome 2

(3) F. Goguel, *Aspects de la société française*.

LES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

CE JOUR-LA

Le 22 septembre 1862.

● ***Les commerçants anglais protestent ; 150.000 ouvriers français sont en chômage. Mais Lincoln, d'une signature, libère 4 millions d'hommes.***

CET homme que ses ennemis décrivent comme *« un squelette de six pieds de haut enveloppé dans de la grosse peau sale »* et qu'ils traitent de *« vieux singe, ignorant babouin, imbécile amoureux des nègres, moitié cheval et moitié alligator »*, cet ancien bûcheron qui se coiffe d'un haut de forme pisseux et attache son parapluie avec un bout de ficelle, Abraham Lincoln enfin, président des U.S.A., réunit son impatient cabinet.

Ces radicaux barbus aux noms de patriarches bibliques piaffent presque. Voilà six mois qu'ils attendent cette réunion, et trois que « Father Abe » la leur promet.

Et il leur lit son projet de proclamation. A partir du 1er janvier 1863, tous les esclaves du Nord seront libres. Si, d'ici là, les Etats rebelles ne sont pas entrés dans l'Union, leurs esclaves aussi seront déclarés libres. En d'autres termes, Lincoln libère 4 millions de noirs.

Les chômeurs européens

La proclamation doit être publiée le lendemain, 23 septembre 1862. *« Il n'aura pas le courage de l'appliquer ! »* s'écrient les Washingtoniens excités, dans les rues.

Une petite femme maigre et agitée, une de ces têtes pâles de puritaines que la vertu rendrait ennuyeuse s'il n'y brillait on ne sait quelle flamme, Harriet Beecher Stowe, auteur de *La case de l'oncle Tom,* court à Washington et obtient une audience de Lincoln. Elle l'adjure : *« Fais-le, Abe ! Fais-le ! »* Et elle va voir son fils, le soir, qui campe près de la capitale avec son régiment. Des feux, des cris. L'armée donne un banquet de « Thanksgiving » à 500 fugitifs ; elle chante avec eux : *« Va Moïse... Va jusqu'en Egypte... Et dis au pharaon... qu'il libère mon peuple ! »*

A Londres, Palmerston, premier ministre de Victoria, n'est pas du tout content. Lords et marchands aussi sont furieux et l'honorable Lindsay vitupère à la Chambre cette proclamation énoncée *« pour se venger de 9 millions de blancs qui luttent pour leur liberté »*. C'est que le blocus des côtes du Sud prive le Lancashire du coton américain ; résultat : 500.000 chômeurs. « Punch » représente Lincoln avec des cornes et une queue. En France aussi, 150.000 ouvriers des filatures chôment.

Une proclamation ruineuse

Pourtant, c'est en grande partie pour l'opinion européenne que Lincoln a médité cette proclamation ; pourtant la Grande-Bretagne elle-même a aboli l'esclavage 29 ans plus tôt, alors que le vieux Gladstone lui-même possédait un grand nombre d'esclaves, et les Russes, l'an passé, par une signature d'Alexandre II, ont libéré tous leurs serfs.

Ces raisons historiques n'émeuvent pas le Sud. Les Confédérés menacent de hisser le drapeau noir et d'égorger prisonniers et blessés nordistes.

Vingt noirs pour commencer

En 1612, il n'y avait en Amérique que vingt nègres. L'ironie du sort veut qu'ils fussent d'abord introduits en Virginie. Ils avaient, en principe, les mêmes droits que les domestiques blancs, mais, en fait, on les traitait différemment. Si un homme blanc, par exemple, avait eu des rapports avec une négresse, il devait être fouetté publiquement devant des noirs et des blancs, pour avoir *« déshonoré Dieu et la chrétienté »*. Il y avait, cependant, des terres immenses à cultiver et peu de main-d'œuvre. On importa *« de l'ébène africaine »*. Au début du XVIIIe siècle, un contrat de domestique blanc pour quatre ans coûtait entre £ 10 et £ 15 ; un noir « à vie » coûtait entre £ 18 et £20.

Alors s'établit le système de la plantation, qui n'était pas seulement industriel, mais aussi politique. Les propriétaires de ces domaines sans fin en confient l'exploitation à des métayers tout-puissants qui contrôlent la main-d'œuvre et sont chargés d'en tirer du tabac, du riz, du coton et de l'indigo. Surtout du coton ; le coton constitue l'assise principale de ce capitalisme féodal qu'entretient jalousement le Sud.

Ces travailleurs amenés d'Afrique sur des voiliers qui se transforment souvent en cercueils flottants sont affreusement traités : on les enchaîne ou on leur arrache les ongles pour les punir. Ils sont aussi très mal nourris et la maladie les décime. Parce qu'ils ont la peau noire, on croit qu'ils sont privés d'âme. Des voyageurs, des femmes, des non-possédants s'émeuvent de leur condition ; il leur en coûte parfois très cher : ainsi John Brown est pendu le lendemain de Noël 1859 pour avoir prêché l'abolition de l'esclavage, ce qui révolte l'Europe (et Victor Hugo). Les abolitionnistes sont couramment vitriolés ou roulés dans du goudron et des plumes, matraqués, pillés, assommés ou violés.

Les deux injustices

Qu'arrive au pouvoir un homme pauvre, comme Lincoln, qui choisit ses ministres dans sa classe, et de sentimentale, la révolte devient politique : il y a désormais deux sortes d'injustices à faire disparaître.

Au début de la guerre civile, Lincoln ne croit pas beaucoup à l'abolitionnisme. Mais ses généraux, menacés d'être débordés par les Sudistes, enrôlent des noirs qui ont fui les plantations du Sud ; les affranchis font leurs preuves, et Lincoln change d'avis, bien que l'attitude de sa propre administration le force à dissoudre cette armée toute noire.

« Quoi que j'aie fait — écrit-il quelque jour après la publication de cette proclamation, qui deviendra l'Amendement au chiffre infortuné (XIII) — *c'était pour la cause de l'Union »*. Il sait bien, comme en témoigne abondamment sa correspondance, que même dans le Nord la ségrégation humaine demeure en dépit de l'égalité entre noirs et blancs que proclame la loi. Et la mesure extraordinaire qu'il prend, cette mesure qui va modifier profondément la structure morale, politique et économique des Etats-Unis, ne se fonde pas sur des raisons philosophiques ou humanitaires ; qu'en feraient d'ailleurs ses ministres et ses électeurs, ce peuple absorbé par sa lutte avec un continent titanesque ? Non, la proclamation du 22 septembre est motivée d'abord par l'Union. Ensuite...

Le 1er janvier 1863, Lincoln fait copier le XIIIe Amendement sur parchemin. Et, tenant en main une petite plume de bois, pas une plume d'oie, il déclare : *« Jamais je n'ai été plus certain de bien faire qu'en ce moment... »*

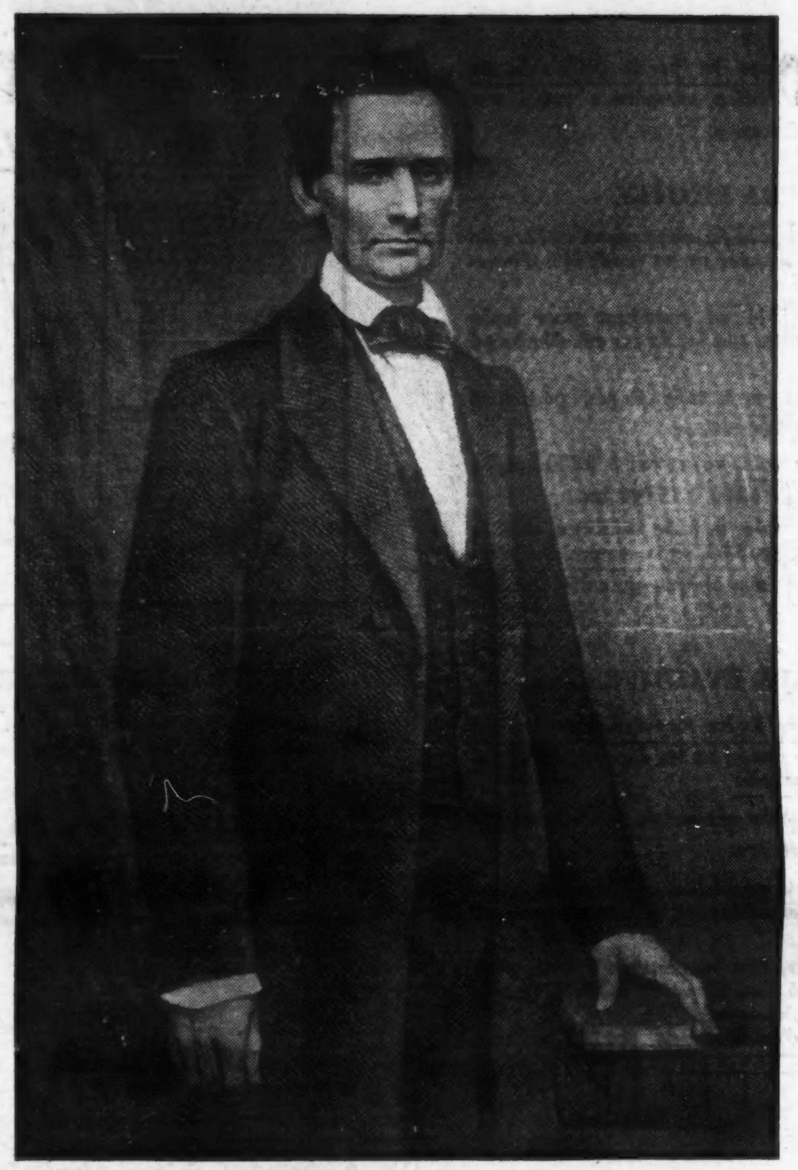
« Que disent-ils, mère ? »

On lit partout, en public, cette proclamation qui consacre par la loi la Déclaration d'Indépendance. Les noirs n'y comprennent rien. *« Que disent-ils, mère ? »* demande dans la foule et les acclamations un ancien esclave à sa mère. *« Fils, nous avons été esclaves toute notre vie, et maintenant M. Lincoln nous libère, et il dit que nous pouvons aller partout où nous voudrons sans autorisation... »*

Sur une terrasse de Washington, une vieille femme se balance, abîmée dans une sombre méditation, sur son rocking chair. Elle marmonne, tandis qu'éclatent les feux d'artifice : *« Il n'y avait rien au monde que je haïssais autant que l'esclavagisme — si ce n'est l'abolitionnisme »*.

Cette déclaration contradictoire, ce n'est pas seulement dans les romans de William Faulkner qu'elle résonne ; le 22 septembre 1862 agite aujourd'hui encore l'Amérique.

GEORGES KETMAN.



LE PRÉSIDENT ABRAHAM (« ABE ») LINCOLN
Le début d'une guerre de cent ans.

(Giraudon.)

TREMBLEZ PUISSANTS !

On a enfin retrouvé le manuscrit des mémoires de feu le général Auclair de Sabrolles qui joua naguère un rôle politique important. Le précieux document se trouvait dans le fond d'un tiroir où un ancien officier de l'illustre soldat le retrouva en s'éclairant avec un boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

COMMUNISTES

La conversation Tito-Gomulka

● ***Pendant une semaine, Tito et Gomulka, les deux « hérétiques », ont parlé de l'avenir du communisme : ils ne sont pas d'accord.***

(*De notre envoyé spécial.*)

DIMANCHE soir, dans le Palais du Gouvernement serbe, l'ambassadeur de Pologne à Belgrade a donné une grandiose réception en l'honneur de la rencontre polono-yougoslave. C'était la dernière soirée de MM. Gomulka et Cyrankiewicz à Belgrade, qui, le lendemain, après avoir signé avec le maréchal Tito le communiqué officiel sur les résultats de la rencontre, devaient repartir pour leur pays.

Toutes les personnalités politiques yougoslaves, tout le corps diplomatique étaient au complet quand, quelques minutes après huit heures, les deux chefs du communisme non orthodoxe européen sont arrivés. Après les salutations d'usage, Gomulka et Tito se sont assis dans un coin du salon pour avoir, une dernière fois, une conversation privée et à cœur ouvert. A quelques mètres d'eux, j'ai pu les voir discuter avec animation dans un russe entaché d'accent serbo-croate pour l'un, d'accent polonais pour l'autre.

Leur apparence extérieure était une fois de plus faite pour confirmer la légende déjà répandue dans le monde entier : Tito dans son uniforme de maréchal qui le fait paraître grand et imposant, Gomulka dans un modeste costume bleu marine (il n'a probablement jamais mis de smoking de sa vie) qui le rend encore plus mince et maigre qu'il n'est en réalité. Le style, c'est l'homme. Tito se plaît à être au pouvoir, il est à l'aise dans ces fastes du Palais du Gouvernement serbe. Gomulka a l'air de les subir, de porter le pouvoir sur la nuque comme une tonne de plomb que les circonstances historiques lui ont imposée.

Depuis une semaine, ces deux hommes ont passé la majeure partie de leur temps dans un tête-à-tête presque ininterrompu. C'est dans la même voiture qu'ils ont parcouru toute la Yougoslavie, de Belgrade à Brioni. Après chaque réception, ils se retiraient pour des conversations privées comme s'ils n'arrivaient pas à épuiser leurs sujets de discussions.

Pourtant, ce dimanche soir, à regarder Tito et Gomulka discuter pour la dernière fois, on avait l'impression que tous les problèmes étaient loin d'être réglés entre les deux hommes.

Les deux locataires

Les rapports que les deux pays communistes non orthodoxes doivent maintenir avec la Russie et les autres démocraties populaires ont occupé, dès les premiers jours et jusqu'au dernier soir, une place centrale dans les entretiens de Gomulka et de Tito. Les deux hommes s'opposaient non sur le présent, mais sur l'avenir.

Ils étaient d'accord sur un point : il est de leur intérêt à tous deux de voir l'U. R. S. S. et les démocraties populaires évoluer dans le sens de la déstalinisation. Mais sur le reste — sur les problèmes de structure et de doctrine comme sur l'avenir du communisme post-stalinien — ils ont discuté jusqu'à l'ultime accolade qu'ils se sont donnée sur l'aérodrome de Zemund.

M. Gomulka a pu reprendre pour le maréchal Tito une comparaison que le président du Conseil polonais, M. Cyrankiewicz, avait faite devant moi quelques mois plus tôt : les Polonais sont dans la situation d'un locataire qui occuperait un appartement sans fenêtres au troisième étage, tandis que les Yougoslaves disposent d'un rez-de-chaussée avec porte sur le jardin. La Pologne, en effet, qui n'a pour seuls voisins que l'U. R. S. S. et des pays de démocratie populaire (Allemagne de l'Est et Tchécoslovaquie) est condamnée à vivre avec les Russes et à faire partie de leur bloc. La Yougoslavie au contraire, avec son ouverture sur l'Adriatique, peut choisir librement ses amis et s'oriente, comme on sait, vers le « non-engagement ».

(*Suite en page* 11.)

→

CORRESPONDANCES EXPRESS

ADENAUER CHOISIT SON DAUPHIN

● L'influence du professeur Erhard, ministre de l'Economie, va être renforcée au sein du nouveau cabinet Adenauer. Même s'il n'est pas nommé vice-chancelier, M. Erhard passe maintenant pour le successeur le plus probable de M. Adenauer, et pour son préféré.

— Les idées politiques de M. Erhard et de M. Adenauer ne concordent pas, pour autant, sur tous les points.

— M. Erhard souhaite une coopération économique avec la Grande-Bretagne autant, sinon plus, qu'avec la France. Il est hostile au « bloc franco-allemand », cher au chancelier.

— Une zone européenne de libre-échange lui paraît préférable au Marché commun. Il est opposé au « Ministère européen » prévu par M. Adenauer, de même qu'à la « petite Europe ».

LA FUSÉE RUSSE SERA PILOTÉE

● Le Dr Eugen Saenger, le meilleur spécialiste allemand en matière de fusées, invite les Etats-Unis à ne pas trop compter sur les possibilités d'interception des fusées soviétiques.

— Le Dr Saenger, qui a inventé en 1944 un propulseur pour fusée intercontinentale, portant à 20.000 km., assure que les Russes ont développé deux types de projectiles :

— la fusée T-3, projectile balistique à trois étages, portant à 8.000 km. et atteignant une altitude de 50.000 mètres.

— la T-4 qui est une fusée avec pilote, voyageant à 5.000 km./h., « seulement », et portant à des distances de 6.000 à 15.000 km.

— « On parviendra peut-être à intercepter la fusée balistique, dont la trajectoire est fixée d'avance, déclare Saenger. Mais on ne pourra pas intercepter la fusée pilotée. J'estime que c'est un prototype de cette dernière que les Russes expérimentent actuellement. »

BAISSE D'ACTIVITÉ AUX ÉTATS-UNIS

● Les Etats-Unis vont au devant d'une légère récession. L'abattement de 4 milliards de dollars (1.600 milliards de francs) sur les dépenses militaires, va provoquer le licenciement de 300.000 salariés

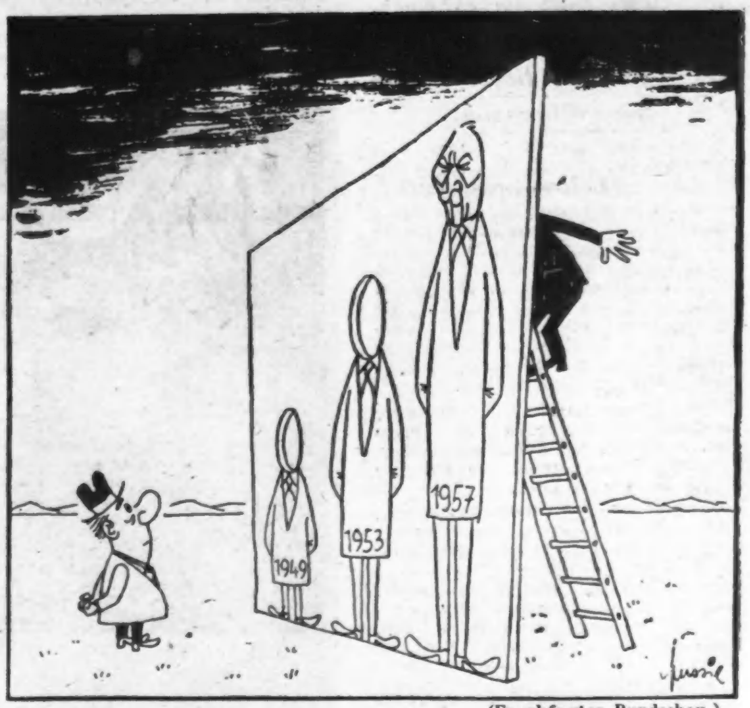
— Les investissements des mille plus grandes entreprises américaines sont en recul de 29 % par rapport à l'année dernière.

— Les dépenses de consommation de la population continuent de progresser, mais les achats de biens durables (ameublement, appareils ménagers, voitures) déclinent.

— La tenue du marché de l'automobile, dans les semaines à venir, peut compenser ou accentuer la baisse d'activité dans les autres secteurs. Pour le moment, l'année automobile s'annonce toutefois médiocre.

— Les détaillants disposent encore d'un stock de 800.000 voitures invendues du modèle 1957. Ils consentent jusqu'à 500 dollars (200.000 francs) de rabais sur le prix officiel.

— Un ralentissement de l'activité américaine accroîtrait le déficit-dollars de l'Europe, en provoquant une diminution des exportations européennes et des difficultés nouvelles.



(Frankfurter Rundschau.)

L'U.R.S.S. FAIT IRRUPTION AU SOUDAN

● Sur 680.000 balles de coton récoltées cette année (contre 500.000 balles l'année dernière), le Soudan n'a pu en vendre que 127.000 à la Grande-Bretagne, moitié moins qu'il y a un an. Raison : des ventes massives, au rabais, de coton égyptien et, surtout, américain.

— L'U.R.S.S. se déclare prête à acheter la totalité de la récolte soudanaise, dans le cadre d'un accord à long terme.

— L'irruption soviétique sur le marché mondial supprime la dépendance économique et politique dans laquelle les pays mono-exportateurs se trouvaient par rapport à l'Occident.

LE COUP D'ÉTAT DE BANGKOK

● Le coup d'Etat de Bangkok, mardi, est né de rivalités d'intérêts de gouvernants corrompus.

— Dictature policière, dotée d'un Parlement dont la moitié des députés sont nommés par le gouvernement, la Thaïlande est régie par 500 personnes qui accaparent 15 % du revenu national. Le gouvernement se recrute parmi ces 500.

— Le président Pibul, en fuite, présidait notamment la Coca-Cola. Le général Phao, chef de la police, présidait la Pepsi-Cola et avait la haute main sur le commerce extérieur.

— Le maréchal Sarit, chef d'état-major et vainqueur de l'épreuve, préside 21 compagnies commerciales, dont la Banque d'Asie qui distribue l'aide américaine, et la Loterie Nationale.

— La raison immédiate du coup d'Etat : Pibul était partisan d'affecter à la construction d'un barrage 66 millions de dollars (27 milliards de francs) prêtés par la Banque Mondiale. Sarit exigeait que le prêt fût utilisé, par l'intermédiaire de sa banque, à la réalisation d'un projet favorisé par l'armée.

— Phao, qui faisait de fructueuses affaires avec la Chine communiste, était en conflit avec Sarit, hostile, pour des raisons commerciales, aux échanges avec la Chine.

— Pibul somma ses ministres de démissionner de leurs postes commerciaux. Il fit contre lui l'unanimité des ministres, des généraux et de la moitié des députés nommés par lui.

— Dans la lutte subséquente entre Phao et Sarit, ce dernier se révéla le plus fort, militairement et financièrement.

M. MACMILLAN ESSUIE UNE DÉFAITE

● Le gouvernement Macmillan a essuyé vendredi dernier sa plus grande défaite électorale depuis son avènement.

— Aux élections du Gloucestershire, les conservateurs, perdant 10.000 voix, ont recueilli le nombre de suffrages le plus bas depuis 25 ans.

— Les travaillistes, quoique vainqueurs, n'ont que faiblement bénéficié du mécontement populaire. 70 % des voix perdues par les conservateurs se sont reportées sur le candidat libéral.

Le Labour n'a pas réussi à catalyser le mécontentement en sa faveur.

(*Suite de la page 9.*)

Paradoxalement, pouvait ajouter Gomulka, Moscou se méfie plus des Polonais qui affirment leur volonté de rester dans le bloc soviétique que des Yougoslaves qui refusent d'y adhérer. Et cela pour une raison très claire : en 1948, c'est contre Staline et Molotov — aujourd'hui disparus — que Tito s'est insurgé ; il y a onze mois, c'est en tenant tête à Kroutchev lui-même, le numéro un actuel du Kremlin, que Gomulka a pu revenir au pouvoir.

Pour lever cette hypothèque, M. Gomulka doit faire des efforts qui ne sont pas toujours compris de son opinion publique ni de celle de la Yougoslavie.

« Laissez-moi faire ! »

Pendant tout son séjour en Yougoslavie, on a pu remarquer qu'il ne manquait jamais de glisser une phrase à la louange de l'U. R. S. S. dans chacun de ses discours. Et samedi soir, dans la capitale de la Croatie, malgré la pluie, la fatigue et l'heure tardive, il a tenu à visiter le pavillon soviétique de la Foire de Zagreb, bien que Tito n'ait pas voulu l'accompagner.

Ces gestes, malgré la bonne volonté évidente de Gomulka que personne n'oserait accuser d'être un politicien « retors », rencontrent peu d'écho du côté soviétique. Dimanche soir, à la réception donnée dans le Palais du Gouvernement serbe, on remarquait l'absence de l'ambassadeur d'U. R. S. S. à Belgrade, qui n'avait pas jugé nécessaire d'écourter ses vacances pour y assister. Les commentaires de la « Pravda » sur la visite des dirigeants polonais en Yougoslavie, d'autre part, n'étaient guère chaleureux.

MM. VLADISLAW GOMULKA ET JOSEPH TITO
A la fin : un symptôme vestimentaire.
(U.P.)

Si le maréchal Tito comprend le souci qu'a Gomulka de ménager les Russes, sa position lui permet de ne pas le partager et il n'a pas l'intention de changer d'attitude sur ce point. Au cours de la dernière soirée, il a quand même cherché à rassurer son hôte. On l'a vu faire ce geste de la main que connaissent depuis longtemps les diplomates occidentaux et qui signifie : « *Laissez-moi faire !* ».

Plus nette a été l'opposition des deux hommes sur la politique à suivre dans l'avenir pour consolider la position de leurs deux pays.

Tous deux admettent qu'un bloc soviétique déstalinisé et démocratisé cesserait d'être un danger pour la Pologne et la Yougoslavie et contribuerait au contraire au succès des expériences tentées dans les deux pays.

Mais comment obtenir une telle évolution ? C'est là que les points de vue divergent.

Pour Tito, le maintien *à tout prix* de la cohésion interne des partis communistes nationaux est la condition d'une évolution pacifique et sans heurts. S'il a pu résister à l'U. R. S. S. en 1948, c'est parce qu'il était à la tête d'un parti monolithique qui lui est resté totalement fidèle au moment de l'épreuve de force.

Pour Gomulka, c'est au contraire l'éclatement du monolithisme stalinien qui doit permettre l'évolution des régimes communistes. C'est de ce monolithisme qu'il a été victime en 1948 et c'est son éclatement qui lui a valu de revenir au pouvoir en 1956.

C'est pourquoi il reste convaincu de la nécessité d'une libre discussion à l'intérieur du parti et d'un retour à une véritable démocratie politique. Sa position est si ferme à cet égard qu'il a réussi à séduire un homme comme Bevan, pourtant très exigeant dans ce domaine.

Trop dangereux

La déstalinisation des autres démocraties populaires et de l'U. R. S. S., a-t-il expliqué à Tito, ne pourra se faire que par un processus analogue à celui qui s'est déroulé en Pologne.

Le maréchal Tito ne l'a pas suivi sur ce point. Il y a un an, peut-être eût-il agi différemment. C'était, en effet, l'époque où il faisait pression sur les Russes pour qu'ils éliminent les dirigeants staliniens des autres démocraties populaires et où il encourageait les éléments réformateurs des autres pays communistes. Mais un événement lui a fait changer d'optique : la révolution de Budapest.

Tito est maintenant convaincu que ni les événements de Berlin-Est en 1953, ni ceux de Pologne en octobre 1956, ni la révolution hongroise ne se seraient produits si les partis communistes de ces trois pays étaient restés monolithiques et disciplinés.

Le succès de la révolution polonaise est pour lui un cas d'espèce. « *Toutes les démocraties populaires n'ont pas la chance d'avoir un Gomulka en réserve* », disent souvent les Yougoslaves.

En Allemagne de l'Est et en Hongrie, au contraire, les oppositionnels ont joué le rôle d'apprentis sorciers et ont failli provoquer le renversement du régime de démocratie populaire.

C'est pourquoi, depuis Budapest, Tito estime qu'il est trop dangereux d'encourager ou de permettre les luttes internes au sein des partis communistes. Il souhaite, comme Gomulka, une évolution démocratique et antistalinienne, mais il est convaincu, comme Kroutchev, qu'elle ne peut se faire que dans « l'ordre » et sous la ferme direction du Parti au pouvoir.

Cette politique de la « cohésion interne à tout prix », le maréchal Tito l'applique en Yougoslavie depuis plusieurs années déjà.

Un nouveau procès Djilas

En 1952, lors du congrès historique au cours duquel le parti yougoslave décida de changer entièrement de méthodes et même de nom (il s'appelle maintenant « l'Alliance des communistes yougoslaves »), les titistes étaient partisans d'un retour à la démocratie non seulement dans le domaine économique (décentralisation et autonomie des entreprises), mais aussi dans le domaine politique.

Mais en 1954 déjà, la tentative de Djilas de tirer les conséquences pratiques des décisions prises deux ans plus tôt provoquait un premier coup de barre de Tito. Accepter les thèses de Djilas, c'était en effet admettre à plus ou moins longue échéance la fin du monolithisme et de la toute-puissance du parti communiste. Et de cela, Tito ne voulait à aucun prix.

Ce n'est pas par hasard que le procès de Djilas (condamné à trois ans de prison) a eu lieu deux mois après la révolution de Budapest. Djilas, en réalité, ne représentait plus alors une véritable force politique dans le pays. Les Yougoslaves n'avaient pas oublié que ce courageux Monténégrin s'était cependant laissé persuader de faire une autocritique et sa position était devenue assez équivoque. Pourquoi, dès lors, Tito a-t-il réagi si violemment à la publication d'articles que peu de gens lisaient en Yougoslavie ? Uniquement pour donner un « coup d'arrêt » aux tentatives de discussion à l'intérieur du parti, notamment au sujet de l'affaire hongroise dans laquelle l'attitude yougoslave n'était pas, au début, très claire. Il s'agissait essentiellement de créer une « peur salutaire ».

Et la peur, semble-t-il, n'est pas encore assez forte aux yeux de Tito. A ma grande stupéfaction, j'ai appris à Belgrade des sources les plus dignes de foi qu'un nouveau procès Djilas aura lieu prochainement, pour le punir, cette fois, d'avoir publié aux Etats-Unis un nouveau livre dans lequel il critique violemment la bureaucratie communiste, « La Nouvelle Classe ».

Certains prétendent à Belgrade que la persécution de Djilas et les petites vexations infligées à Vladimir Dedijer (1) relèvent de la vendetta balkanique et s'inscrivent dans la tradition politique yougoslave. Il n'empêche qu'elles sont significatives des efforts de Tito pour maintenir le monolithisme du parti et préserver son rôle dictatorial dans la vie politique du pays.

Gomulka ne lit pas tout

Que le climat de Varsovie est différent à cet égard ! Un dirigeant polonais à qui Bevan demandait ce qu'il pensait de l'affaire Djilas lui répondit :

> « *Pour des raisons de politique internationale, et peut-être aussi pour des considérations intérieures, je crois qu'un livre comme celui de Djilas ne pourrait pas être publié en Pologne actuellement. Mais je peux vous assurer que si quelqu'un l'avait écrit chez nous, il ne serait ni exclu du parti ni condamné à trois ans de prison. Gomulka est fermement opposé aux procès d'opinion.* »

Un autre dirigeant qui avait entendu cette réponse me prit à part et me chuchota :

> « *Pour votre information personnelle, je vous signale que l'on publie chez nous des livres et des articles comme ceux de Djilas, bien que ni le camarade qui a répondu à Bevan ni Gomulka lui-même ne le sachent. Simplement, ils ne lisent pas tout, et les idées ne sont pas exprimées sous une forme aussi violente, aussi provocante.* »

J'ai pu constater moi-même que cet informateur avait raison et que, malgré quelques entraves de la censure, il s'est instauré dans le pays une véritable liberté de discussion dont les Polonais peuvent être fiers. Et c'est grâce à cette liberté que l'avenir du socialisme en Pologne peut être envisagé avec plus d'espoir que dans n'importe quelle autre démocratie populaire, Yougoslavie comprise.

Dans un grand hebdomadaire de Varsovie, le jeune philosophe communiste Leszek Kolakowski a écrit récemment que le capitalisme occidental continuait d'exercer une grande attraction dans les pays de l'Est. Selon lui, ce ne sont pas les souvenirs de la Pologne ou de la Yougoslavie d'avant guerre qui entretiennent cette nostalgie, mais les informations qui parviennent maintenant sur la richesse matérielle et le haut niveau de vie de certains pays occidentaux, en particulier de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis.

« *Il ne sert à rien*, dit-il, *d'exposer aux travailleurs polonais qu'il n'y a pas de miracles en économie et que l'héritage de la guerre et de la mauvaise administration stalinienne interdit de leur offrir dans l'immédiat le confort matériel dont jouissent les Américains. Le seul moyen de lutter contre ces tendances conservatrices irrationnelles est de donner à la population un but politique à travers une libre discussion socialiste. Si la critique est étouffée,* ajoute-t-il, *de véritables forces réactionnaires pourront se reconstituer, dont la cristallisation suscitera à son tour une répression policière de plus en plus vigoureuse.* »

Lequel convaincra l'autre ?

Cette théorie est en train de se vérifier *a contrario* en Yougoslavie. Si le livre de Djilas avait été publié à Belgrade par le Parti communiste yougoslave et non par la maison Prager, de New-York, il eût été beaucoup moins lu dans le pays.

Tito joue un jeu dangereux en s'acharnant contre son ancien lieutenant, car il en fait ainsi un pôle de ralliement pour l'importante fraction de la population qui reste opposée au régime ou même au socialisme.

La politique de la « poigne » peut être séduisante. Elle assure sans doute une tranquillité apparente dans les régimes de démocratie populaire. Mais la lutte pour maintenir le monoli-

(1) Ami et biographe de Tito, exclu du Comité central, puis du Parti, en 1954, pour avoir défendu le droit de Djilas à exprimer librement son point de vue.

GENTLEY
TAILLEUR
20 Av. FRANKLIN-ROOSEVELT
"Grande mesure"
COSTUMES
de 40.000 F
à 50.000 F
"Tout prêt"
PARDESSUS
dep. 19.800 F
SPÉCIALISTE DU TISSU ANGLAIS
Demandez notre brochure : ELY. 46-58

(A.P.)

LE CHANCELIER KONRAD ADENAUER
Une bonne formule de transition.

thisme d'un parti — l'expérience l'a prouvé — tend à devenir un but en soi et à couper les dirigeants, quelles que soient leurs intentions, de la population.

C'est pourquoi dimanche soir, en regardant Tito et Gomulka, accompagnés de Cyrankiewicz et Kardelj, discuter avec animation au cours de la réception offerte par les Polonais, on pouvait éprouver une certaine crainte. Tito n'allait-il pas réussir à convaincre Gomulka de la nécessité de « resserrer la vis » en Pologne et d'organiser des procès de « peur salutaire » à la Djilas ?

J'ai posé la question à un Polonais qui avait accompagné Gomulka à travers la Yougoslavie, et il m'a répondu en souriant : « Vous connaissez encore mal Gomulka. Il n'est pas facile de le séduire par le faste des réceptions ni même par de beaux discours. Vous avez peut-être remarqué qu'au cours de cette visite, c'est Tito qui a commencé à s'habiller un peu plus modestement, et non pas Gomulka qui s'est acheté un smoking. S'il y a quelqu'un qui révisera ses conceptions de la démocratie et des méthodes de gouvernement, ce sera plus vraisemblablement le maréchal yougoslave que notre secrétaire général. »

K. S. KAROL.

ALLEMAGNE

Pourquoi changer ?

● ***Le triomphe d'Adenauer ne résout pas tous les problèmes allemands ni — surtout — le plus important d'entre eux. Mais il comporte pour la France une leçon qu'Alfred Grosser relève.***

DOUZE ans après l'effondrement du Reich hitlérien, qui avait lui-même duré douze années, la République fédérale vit, huit ans après sa création, dans la prospérité économique et l'équilibre politique, ce qui est surtout frappant si on fait la comparaison avec la France. Le 2 janvier 1956, la grande majorité des Français ont exprimé leur mécontentement.

Le 15 septembre 1957, les élections allemandes ont été gagnées avec des slogans tels que : « *Pas d'expériences !* », « *Tiens bien ce que tu as* », « *Pourquoi changer ?* ». Et nous avons entendu samedi, à Cologne, des cantonniers employer avec fierté l'expression « *notre mark* ».

Plus d'extrémistes

En France, les extrémistes se portent bien et la réforme constitutionnelle ne cesse d'être à l'ordre du jour. Dans la République fédérale, aucun des principaux compétiteurs n'avait la moindre critique à formuler à l'égard de la constitution, le communisme est honni et le P.C. ne représentait déjà plus rien lorsqu'il fut maladroitement interdit l'an dernier. Le fascisme est hors de saison, même si quelques groupuscules survivent ou renaissent. Le passé hitlérien a été encore moins au centre de la campagne électorale qu'en 1953, même si les socialistes continuent à dénoncer fermement et justement le « retour des anciens » dans l'administration et ailleurs.

Le nationalisme s'effondre. Le slogan des libéraux « Allemagne d'abord, Europe ensuite », n'a rien donné. En Sarre, même si le docteur Schneider a remporté le siège direct de Sarrebruck-Ville, son parti n'arrive qu'en quatrième position. Quant au démagogique Bloc des Réfugiés, il ne sera plus du tout représenté au Parlement qui ne comprendra plus que quatre ou plus exactement trois formations.

La sclérose du S.P.D.

En effet, les chrétiens-démocrates ont officiellement remporté 50,2 % des suffrages valables (contre 45,2 % en 1953) et 270 sièges sur 497. Mais en réalité, comme le Parti Allemand n'a survécu une fois de plus que parce que la C.D.U. lui a abandonné les sièges « directs » dans six circonscriptions, ce qui ne lui coûtait rien pour la répartition proportionnelle, il faut ajouter aux fidèles du Dr Adenauer les 3,4 % de voix et les 16 sièges du D.P.

La vraie répartition à l'assemblée sera : 288 « adenaueriens » - 169 socialistes - 41 libéraux, ces derniers représentant 7,7 % des votants contre 9,5 % en 1953. Le parti socialiste a gagné des voix et son pourcentage est passé de 28,8 à 31,7, mais il n'en est pas moins vaincu ; le laminage des petites formations s'est fait au profit de son adversaire.

Pourquoi cet échec ? Certes, les moyens financiers dont la propagande chrétienne-démocrate disposait, ont été écrasants. Certes, le chancelier a mené campagne avec des slogans où la calomnie tenait une large place : le choix n'était pas, comme il l'affirmait, entre le christianisme et le communisme, entre l'amitié américaine et un neutralisme ruineux pour tous, même si le « New York Times » et M. Pinay en disaient autant. Mais le S.P.D. doit d'abord s'en prendre à lui-même, à la sclérose de ses structures, à son absence de programme, à la faiblesse de ses chefs.

Un patriarcat qui dure

Au sein de la C.D.U., les conciliants, les modérés, tels le ministre des Affaires étrangères, M. von Brentano, et le président de l'Assemblée, M. Gerstenmaier, vont vraisemblablement être débordés par ceux pour qui le parti majoritaire s'identifie à l'Etat. Le danger sera grand alors de voir la plupart des syndiqués se sentir extérieurs à cet Etat. Le chancelier, heureux de voir son parti vainqueur dans la plupart des grandes villes de la Rhénanie et de la Ruhr, c'est-à-dire fort de beaucoup de voix ouvrières, ne peut s'imaginer que son succès est à la fois un triomphe et un danger pour la jeune démocratie allemande.

Alors qu'en 1919, à un régime monarchique fort peu parlementaire avait succédé une démocratie faible et anarchique, à la dictature hitlérienne et au chaos de 1945 a succédé un régime de démocratie un peu autoritaire ou plus exactement patriarcal. Ce serait une bonne formule s'il devait s'agir d'un transition. Mais, aujourd'hui, l'après-guerre s'achève et la prolongation du régime patriarcal risque de le faire apparaître comme la norme. Or, la République fédérale aura peut-être un jour une épreuve décisive à affronter : une dépression économique et ses conséquences sociales en Allemagne.

Tous « gomulkistes »

En politique étrangère, en revanche, les élections ne comportaient qu'un enjeu minime, tant les positions réelles des adversaires s'étaient rapprochées, malgré leurs oppositions oratoires. Tandis que, dans la politique européenne, les socialistes avaient voté pour la ratification des traités du Marché Commun et d'Euratom, le chancelier a nettement évolué depuis deux ans en renonçant à préconiser la politique de pression à l'égard de l'U.R.S.S. Et, depuis le massacre de Budapest, des « neutralistes » aux partisans du « roll back » tout le monde se retrouve « gomulkiste ».

18 millions d'abandonnés

Certes, on continue à diverger sur la réunification. Il y a les discussions sur le désarmement, les armes nucléaires, il y a la tiédeur des socialistes pour le pacte Atlantique, et il y a l'idée d'une zone neutralisée. Mais l'appui indirect que M. Kroutchev a apporté au chancelier en l'attaquant avec virulence montre que, de toute façon, l'U.R.S.S. n'a nulle envie de voir la réunification progresser.

On touche là le drame profond de l'Allemagne de l'Ouest. De la défaite, elle a retiré la possibilité de n'avoir plus de politique mondiale, d'être absente de l'O.N.U., de n'être aujourd'hui pour le monde afro-asiatique qu'un bon commerçant. La division entre les vainqueurs lui a valu une abondante aide économique et une force diplomatique au sein du monde atlantique qui sont toutes deux des éléments essentiels de la réussite du chancelier.

Mais cette défaite et cette division ont coupé les électeurs de dimanche dernier de dix-huit millions de compatriotes dont le sort est peu enviable. La France est plus troublée et assurément moins stabilisée que sa voisine et alliée. Mais, du moins, son problème national n° 1 est-il, dans une large mesure, à la portée de ses propres énergies.

Encore faut-il que ces énergies françaises se révèlent. Le chancelier voit plus que jamais la politique mondiale en termes globaux comme M. Dulles, comme M. Spaak, secrétaire général de l'O.T.A.N. La politique européenne et les rapports Est-Ouest lui paraissent fortement compromis par l'impasse algérienne. Pour des motifs différents, l'opposition socialiste se trouve d'accord avec lui pour condamner la politique faite ou soutenue par ses camarades de l'Internationale.

Lorsque la République fédérale est née, elle était seule. Aujourd'hui, c'est de plus en plus la France qui se trouve dans l'isolement...

ALFRED GROSSER.

CEYLAN

Une rime riche

● ***Le nouvel ambassadeur américain à Ceylan sait maintenant sa récitation...***

M. MAXWELL H. GLUCK, le nouvel ambassadeur américain à Ceylan, a rejoint son poste dimanche.

Il y a quelques semaines, M. Gluck, qui est un riche homme d'affaires républicain, était la risée de l'Amérique parce que, devant la commission des Affaires étrangères du Sénat américain, il avait été incapable de prononcer le nom du Premier Ministre du pays dans lequel il venait d'être nommé ambassadeur. Des commentaires sévères avaient été publiés dans la plupart des journaux américains pour reprocher au président Eisenhower de nommer à des postes importants ses amis politiques, même lorsqu'ils n'étaient pas qualifiés pour représenter les Etats-Unis à l'étranger.

Le Premier Ministre de Ceylan, interrogé par des journalistes sur ce qu'il pensait de M. Gluck, avait répondu ironiquement : « *Je ne suis nullement surpris qu'il ne sache pas prononcer mon nom. Je ne sais même pas comment on prononce le sien, bien que des gens prétendent que cela rime avec cluck* » (ce qui signifie « gloussement »).

A son arrivée à Ceylan, M. Gluck était cependant très détendu et souriant : « *Le Premier Ministre de Ceylan,* dit-il spontanément, *s'appelle Solomon West Ridgeway Dias Bandaranaike* » (ce qui est parfaitement exact). Il ajouta : « *Quant à mon nom, il rime avec pluck* » (ce qui signifie « cran » dans le sens « avoir du cran »). Et M. Gluck ajouta modestement qu'il espérait mener sa mission à bonne fin grâce à l'aide des journalistes, des résidents et des diplomates américains de Ceylan.

CHASSE
TUNMER
Pour LUI
VESTE CHASSE toile marron doublée popeline, carnier 4 poches 9.250
GILET d'Ouverture, fermeture éclair, 3 poches cartouchière, renfort peau à l'épaule 6.500
CATALOGUE FRANCO
TUNMER VOUS EQUIPE
5, PL. SAINT AUGUSTIN PARIS

CŒUR

La plus dure journée

● *Condamné par les médecins, le fils de Paul-Emile Victor revient guéri des Etats-Unis.*

UN petit garçon de dix ans a couru lundi, à Orly, à la rencontre de ses parents en descendant de l'avion de New York.

Alors ceux-ci ont su que le miracle s'était bien accompli.

Jean-Christophe, le fils du célèbre explorateur Paul-Emile Victor, était

(Y. Colleau-Dambier.)
JEAN-CHRISTOPHE VICTOR
A cœur ouvert.

un petit garçon qui ne courait jamais et auquel les médecins donnaient, en juin dernier, un ou deux ans à vivre.

Atteint d'une malformation congénitale, il était condamné et il le savait. Les deux ventricules du cœur, normalement indépendants, étaient, chez lui, réunis par un orifice. Les parents et l'enfant savaient que chaque année les rapprochait du moment — 12 ans, 13 ans ? — où l'effort exigé par la croissance ne serait plus toléré par ce cœur...

L'an dernier, Paul-Emile Victor lut, par hasard, dans un journal américain, qu'un médecin de Minneapolis (Minnesota), le docteur Walton Lillehei opérait depuis deux ans des enfants atteints de la même malformation que Jean-Christophe. L'explorateur écrivit au médecin. Huit jours plus tard, le docteur Lillehel lui expliquait par lettre quelle était la technique : le médecin de Minneapolis isole le cœur pendant l'opération et fait passer le sang du malade dans une machine qui l'oxygène et le renvoie dans l'organisme — la machine remplissant ainsi les fonctions du cœur et des poumons.

Paul-Emile et Jean-Christophe Victor se rendirent à Minneapolis pour consulter le médecin. Le péril n'était pas immédiat ; la technique du docteur Lillehel pouvant encore s'améliorer, rendez-vous fut pris pour juin 1957.

Il faut attendre

Vers le 10 juin, Jean-Christophe et ses parents arrivaient à Minneapolis où le petit garçon fut hospitalisé. L'intervention exige une préparation d'une dizaine de jours. Mais les dix jours écoulés, le résultat des analyses connu, le docteur Lillehel estima que l'enfant n'était pas encore prêt à subir l'opération.

Pourrait-il même être opéré ? Ses parents angoissés commencèrent à se demander si l'immense espoir qu'ils avaient mis dans cette opération n'allait pas être déçu avant même qu'elle soit tentée. Dix nouveaux jours s'écoulèrent.

Enfin le docteur Lillehel estima qu'il était possible d'intervenir.

Paul-Emile Victor s'est trouvé maintes fois, au cours de ses expéditions polaires, dans des situations difficiles. La journée du 30 juillet a été la plus dure de sa vie.

Il savait exactement ce qu'allait subir son fils. Il avait assisté à trois opérations analogues. Il savait qu'on allait ouvrir le thorax, puis ouvrir le cœur...

Cinq heures trente s'écoulèrent pendant lesquelles Jean-Christophe demeura sur la table d'opération, le cœur ouvert pendant 32 minutes, cessant de battre pendant 13 minutes, tandis que le sang était oxygéné artificiellement...

L'opération de Jean-Christophe Victor est la cent cinquantième opération d'orifices interventriculaires réussie par le chirurgien américain dont la technique commence à être appliquée en France aussi.

GRIPPE

La voici, elle est là...

● *Neuf mois après, la grippe asiatique atteint la France.*

LA grippe asiatique a atteint la France cette semaine : 5 cas dans le Bas-Rhin et 2 cas à Paris ont été dépistés et soignés. Ces prochaines semaines quatre millions de Français seront atteints par ce mal provoqué par un virus caractéristique (symptômes : courbatures, angine douloureuse, maux de tête violents, température de 38°5 à 39°5) et qui se prolonge quatre ou cinq jours.

● POUR LUTTER contre cette grippe les armes sont classiques : un lit, de l'aspirine, de la quinine, des vitamines (C et B) et des antibiotiques qui mettent à l'abri des complications secondaires.

● POUR SE PROTÉGER : il n'y a en vérité pas grand-chose à faire qui soit à la portée du commun des mortels. On peut seulement conseiller sérieusement aux vieillards, aux femmes enceintes et aux jeunes enfants, d'éviter si possible la fréquentation inutile des lieux publics. Eviter le surmenage, bien dormir, bien manger, sont en tout cas de bonnes mesures à prendre, mais on veut espérer que les services officiels qui diffusent ces excellents conseils ne se font que trop d'illusions sur leur efficacité protectrice. Disons simplement qu'elles améliorent la résistance du malade éventuel.

Un vaccin est préparé par l'Institut Pasteur mais il n'est pas commercialisé et ne pourra sans doute pas être fourni à tous ceux qui en feront la demande.

Lente progression

Si les médecins connaissent si bien cette maladie nouvelle, c'est qu'ils en ont suivi depuis neuf mois la lente progression dans le monde (ils savaient même depuis longtemps qu'elle atteindrait la France en automne).

● JANVIER : Quelque part en Chine la grippe asiatique (son virus, pour les experts, c'est une variante de la souche « I » du virus « A »).

● AVRIL : Des réfugiés chinois font pénétrer à Hong-Kong le nouveau virus. 500.000 cas, 44 morts.

● MAI : Transporté par des voyageurs le nouveau virus fait un bond de 3.000 kilomètres et atteint Singapour. Il a aussi traversé le détroit de Fou-Kien et fait des ravages à Formose (1.500.000 malades, 101 morts).

● JUIN est le « grand mois » de la grippe asiatique. En Inde on estime à quatre millions le nombre des malades, il y en a, ce même mois, deux millions cinq cent mille au Japon. Et la grippe asiatique quitte l'Asie : elle atteint l'Orient où des contrebandiers la font pénétrer en Iran (50.000 cas). Elle atteint l'Europe par avion : quelques cas sont signalés en Hollande. Elle gagne l'Australie par bateau, le Chili, le Brésil, Panama, et, enfin, San Francisco où elle débarque avec les passagers du « Président-Cleveland ».

● JUILLET : Le Groenland et la Grande-Bretagne, à leur tour, sont touchés. A Moscou ce sont des diplomates indonésiens qui importent le virus.

● AOUT : De jeunes Britanniques font pénétrer la grippe en Italie. Des cas sont également signalés au Congo et en A.O.F.

● SEPTEMBRE. Après la Belgique, le Portugal et l'Allemagne, la France est à son tour touchée. Il ne s'agit que d'un début. Pendant ce temps, le virus de la grippe asiatique s'attaque à la flotte britannique : trois des quatre destroyers qui devaient participer à l'opération Riposte ne peuvent appareiller, leurs équipages étant à leur tour frappés.

En bref :

● SUR LE PLAN INDIVIDUEL, il n'y a pas lieu de s'affoler parce que cette grippe s'appelle « asiatique ». Elle est dangereuse, comme toutes les vraies grippes. Mais ce sont les complications qui sont surtout à craindre.

● SUR LE PLAN COLLECTIF, une épidémie entraînerait de désagréables perturbations en immobilisant plusieurs milliers de personnes dans le pays. C'est contre ces complications que les Etats-Unis ont édifié leur plan de bataille : vaccin pour tous les agents des services publics.

SOURDS Les Nouvelles Lunettes Audiitives à branches minces ACOUSTICON (U.S.A.) sont révolutionnaires ! Un essai s'impose !

ACOUSTICON INTERNATIONAL
3 rue du Cirque, PARIS 8e. Tel. ELY 38-01 & 70-17
gratuitement brochure n° 23 sur demande

GANTS TETINES OLLA CHEZ VOTRE PHARMACIEN

LES MYSTÈRES DE PARIS

De nombreux lecteurs nous écrivent pour signaler les différences qu'ils ont constatées dans les prix alimentaires entre les cours diffusés officiellement et ceux pratiqués par les commerçants. D'autres s'étonnent des variations qui existent sur un même kilo de tomates, selon les quartiers de Paris.

Pour répondre à leurs questions, nous avons d'abord envoyé une jeune femme faire son marché. Le tableau (ci-dessous) *et son récit donnent le résultat de ses investigations.*

Nous avons payé :	Cours des Halles	Rue de Passy (16e)	Rue Duhème (18e)	Rue des Petits-Carreaux (2e)
Jeudi 12	*Artichauts :* 85-105 *Choux-fleurs :* 15-25 *Muscat :* 190	110 50 fr. pièce 250 à 300	130 50 fr. pièce 220	130 à 160 70 fr. pièce 220
Vendredi 13	*Artichauts :* 80-95 *Choux-fleurs :* 20-30 *Muscat :* 150-180	110 50 fr. pièce 198 à 290	130 50 fr. pièce 230	120 à 140 60 fr. pièce 220
Samedi 14	*Artichauts :* 80-95 *Choux-fleurs :* 20-30 *Muscat :* 150-180	110 50 fr. pièce 200	120 50 fr. pièce 220	120 à 140 60 fr. pièce 190

Trois jours, trois lieux, trois kilos

Pendant trois jours, dès 9 heures du matin, je me suis armée de paniers et je suis allée explorer les éventaires des marchands de « fruits et légumes ». J'avais noté « les cours des Halles » du jour.

J'ai commencé mon « marché » par la rue de Passy, dans le XVIe arrondissement, réputé, à juste titre me semble-t-il, pour sa « cherté ». Les choux-fleurs et les artichauts étaient, à n'en pas douter, à des prix raisonnables. Le muscat, en revanche, était cher.

J'en demandai (très poliment) la raison à un commerçant. Il m'a répondu (assez poliment) que *« je n'avais qu'à aller acheter mon raisin aux Halles si je trouvais le sien trop cher ».* J'ai précisé que là n'était pas la question, mais que j'aurais aimé savoir *pourquoi* il était à ce prix-là. Il m'a d'abord donné l'argument que j'ai retrouvé partout ailleurs : *« La qualité ».* *« Si j'achetais aux Halles du muscat à 190 francs,* m'a-t-il dit, *personne n'en voudrait. »*

J'ai continué mon enquête par la rue des Petits-Carreaux, à deux pas des Halles. J'y ai eu la surprise de ma vie de consommatrice. *Tout* y était plus cher que dans le 16e arrondissement. C'était à n'y rien comprendre. Je n'ai d'ailleurs rien compris. Tous les commerçants interrogés se sont retranchés (avec réticence) derrière les barrières « qualité » et « intermédiaires ». Ils n'aiment pas les questions. *« Les ménagères n'ont pas l'habitude,* m'ont-ils dit, *de faire leurs courses avec le bulletin des Halles sous le bras. »*

Rue Duhème, près de la mairie du XVIIIe, j'ai trouvé une situation à peu près identique à celle de la rue de Passy.

Conclusions :

● Passy, le quartier « snob » de Paris, n'est pas plus cher que les autres.

● Les détaillants se méfient des contrôles dont ils ont été menacés.

● La réponse-type du commerçant à la ménagère « curieuse » est: *« Vous avez peut-être vos soucis, mais croyez-moi, nous avons les nôtres ».*

● Le blocage des prix qui a été opéré au mois de juillet n'est valable que pour des produits *de même qualité.*

En ce qui concerne l'alimentation, cette notion de qualité est évidemment très élastique. Comment définir exactement la différence entre le premier choix et le surchoix, entre le surchoix et la qualité extra ? Le ministère des Finances lui-même se fait peu d'illusions sur la rigueur de cette réglementation, et certains commerçants jouent avec la qualité, qui a bon dos.

Quand l'augmentation est « négative »

M. Pougheon, de Paris, nous écrit :

« Avant les vacances, donc en juillet, je payais mon croissant matinal 16 francs. Aujourd'hui, à la rentrée, j'ai la surprise désagréable de le trouver à 20 francs.

« Tous les modestes employés des innombrables banques, compagnies d'assurances du quartier, admettent assez mal cette augmentation. »

● Rien n'est régulier, officiellement du moins, au point de vue hausse des prix. Enquête faite :

Une première précision : le croissant n'était pas à 16, mais à 18 francs avant les vacances. Cette augmentation de 2 francs s'explique de deux façons:

1) La taxe sur le chiffre d'affaires des pâtisseries est passée de 8 à 25 % ;

2) Les frais généraux ont augmenté: nourriture du personnel, nettoyage, etc. « Voyez, pourrait dire le pâtissier, ce qui s'est passé dans les tarifs des blanchisseries automatiques. » Et il a beaucoup de linge à laver.

La hausse est un cercle vicieux. Ses effets se répercutent inévitablement dans tous les domaines. A un endroit du circuit, il y a toujours quelqu'un qui en fait les frais. C'est celui qui crie le moins fort.

Quand personne n'y gagne

Mme Smith, de Paris, s'étonne :

« J'ai payé la même boite de lait écrémé en poudre « France-Lait » 157 francs ou 185 francs suivant le magasin. C'est un produit standard et, même si les achats chez le grossiste ont été faits à des dates différentes, cela expliquerait un écart de quelques francs tout au plus. Et j'ai payé le prix fort, non dans un quartier aristocratique mais chez un petit épicier-fruitier de la rue de la Roquette. »

● Il n'existe pas en France de prix imposés, ils sont même interdits par la loi. Seuls les prix de gros ont été bloqués, et les commerçants, s'ils ont parfois des marges maxima, conservent la liberté de vendre moins cher.

Le petit épicier-fruitier chez qui vous vous êtes approvisionné ne gagne peut-être en définitive pas plus d'argent que l'autre commerçant. S'il a un chiffre d'affaires modeste, il s'approvisionne par petites quantités, faisant appel à des intermédiaires au lieu de s'adresser directement au producteur. De plus, ses frais généraux (loyer, patente, etc.) sont répartis sur un moins grand nombre de marchandises.

C'est sans doute ce qui explique la différence de prix que vous avez constatée, mais avant de lui en tenir rigueur, évaluez bien la part de « service » qui entre dans le prix que vous payez. N'est-il pas plus proche de votre domicile que le magasin à gros débit où vous payeriez moins cher ? Ne vous fait-il pas crédit le jour où vous avez oublié votre porte-monnaie, parce qu'il vous connait ?...

Toutes les femmes connaissent la petite satisfaction que donne le fait de faire ses courses chez des fournisseurs qui deviennent presque des amis. Elle n'existe évidemment pas dès qu'on s'adresse aux magasins à gros débits. Au client de décider s'il est prêt à la payer.

L'ESPION ALLEMAND N° 1 PARLE...

WALTER SCHELLENBERG

EN 1952, après une courte maladie, un ancien dignitaire nazi, récemment libéré de prison, mourait en Italie à l'âge de quarante-deux ans. La nouvelle de sa disparition n'eut aucun écho dans la presse mondiale. Mais elle fut reçue avec un vif intérêt — et avec surprise — dans un cercle international très fermé : celui des spécialistes des services secrets.

L'homme, Walter Schellenberg, avait été, en effet, un des as mondiaux du « renseignement ». A trente-deux ans, en 1942, il était placé par Hitler à la tête du tout-puissant service de contre-espionnage des SS auquel il appartenait depuis l'avènement du régime nazi. Et lorsque, deux ans plus tard, à la veille de l'effondrement de l'Allemagne, l'amiral Canaris, chef des services de renseignements de la Wehrmacht, était liquidé et exécuté sur ordre du Führer, c'est encore Schellenberg qui fut choisi pour lui succéder. Son autorité s'étendait alors sur l'ensemble des services secrets nazis en Allemagne et dans toute l'Europe occupée.

Il était le fils d'un paisible fabricant de pianos de Sarrebruck, catholique et libéral, il se destinait au barreau... Il devint le chef du formidable appareil d'espionnage et de contre-espionnage sur lequel le Reich fondait sa puissance.

Il devenait, avec Heydrich, « le meilleur technicien de la dictature », selon l'expression de l'historiographe de Hitler, Alan Bullock. C'est que Walter Schellenberg alliait — selon ses adversaires eux-mêmes, les chefs des services secrets alliés — un indestructible courage physique à une remarquable intelligence politique et à la plus froide résolution.

Un tel homme, placé à un tel poste, ne pouvait pas ne pas comprendre de bonne heure que la défaite de son pays était inévitable. Dès 1943, Schellenberg n'eut plus qu'un seul objectif : obtenir la conclusion d'une paix séparée avec les alliés occidentaux. Dans ce but, il multipliait les contacts avec les neutres et, par leur intermédiaire, avec l'Ouest. Il organisait les pourparlers concernant l'éventuelle libération d'un million de juifs (affaires Joel Brand, Masur, etc.). Quelques jours avant la fin de la guerre, il arrangeait une entrevue avec le comte suédois Bernadotte et le bras droit de Hitler, le sinistre Himmler, chef des SS, en vue d'un armistice.

Après l'effondrement de l'Allemagne, Schellenberg fut condamné à six ans de prison — peine relativement légère pour un rouage aussi essentiel de la machine nazie. Libéré en 1951, il s'installa en Italie pour écrire ses Mémoires.

Le résultat : un document historique assez exceptionnel, qui se lit comme un roman policier mais qui a la rigueur et la précision d'un dossier.

« L'Express » s'est assuré l'exclusivité de la prépublication des Mémoires de Schellenberg dont la traduction française paraîtra prochainement (1).

Voici sa rencontre avec Heydrich lorsque, en 1934, ce jeune avocat de vingt-quatre ans est affecté, après un avancement rapide dans les Services de Sécurité (SD), au quartier général SD à Berlin.

(1) *« Le chef du contre-espionnage nazi parle. » Ed. René Julliard.*

Les techniciens de la dictature

PEU après que j'eus commencé de travailler au quartier général, je fus convié à mon premier entretien avec Heydrich, le puissant chef du SD. Ce fut avec une véritable appréhension que je parcourus le bâtiment de la Gestapo où il avait son bureau.

Quand j'entrai dans son cabinet de travail, Heydrich était assis derrière son bureau. Il était grand, sa physionomie était expressive, avec un large front, anormalement haut, de petits yeux mobiles, rusés comme ceux d'un animal, et exerçant un étrange pouvoir ; un long nez de rapace et une grande bouche aux lèvres épaisses complétaient le tableau. Ses mains étaient fines et plutôt trop longues, elles faisaient songer aux pattes d'une araignée. Dans l'ensemble ce visage était beau, mais ses grosses lèvres lui donnaient un aspect féminin qui le rendait encore plus sinistre. Sa voix était beaucoup trop haute pour un homme aussi fort et son élocution nerveuse et saccadée. Bien qu'il ne terminât presque jamais ses phrases, il parvenait toujours à exprimer clairement sa pensée.

Je sortis de son bureau vivement impressionné par la force de sa personnalité, développée à un point que je n'avais jamais vu et que je n'ai jamais rencontré depuis.

Quand, au cours des années suivantes, j'appris à connaître vraiment Heydrich, mon impression première ne se modifia pas. Cet homme constituait le pivot caché autour duquel tournait le régime nazi. L'évolution de toute une nation était indirectement guidée par ce puissant caractère. Il était de beaucoup supérieur à tous ses collègues politiques et il les contrôlait, comme il contrôlait la vaste organisation de renseignement du SD.

Heydrich avait une perception incroyablement pénétrante des faiblesses morales, professionnelles et politiques de ses semblables et il avait le don de saisir dans son ensemble une situation politique. Son intelligence hors de pair était associée à l'instinct d'une bête de proie, toujours en état d'alerte et prête, devant le danger, à agir rapidement et implacablement. Il adoptait et exploi-

→

(Keystone.)

MIKHAÏL TOUKHATCHEVSKY
« L'une des décisions les plus fatales de notre temps. »

L'espion allemand

tait les solutions que son instinct lui faisait apparaître utiles, puis, si nécessaire, les abandonnait avec une égale célérité. Tout ce qui lui semblait superflu, ou pouvait présenter quelque danger, était écarté. C'était un extraordinaire ambitieux.

Vis-à-vis de ses collaborateurs et collègues ainsi que des plus grands chefs du Parti, comme Rudolf Hess, le second de Hitler, Martin Bormann, chef de la Chancellerie du Reich, et les gauleiters, il agissait suivant le principe « Diviser pour régner » et l'appliquait même dans ses relations avec Hitler et Himmler.

Il était passé maître dans l'art de jouer les antagonistes l'un contre l'autre, en fournissant à chacun, sous le sceau du secret, des informations contre son rival et en recevant, en échange, des renseignements encore pires. Heydrich tirait, en fait, les fils des marionnettes du Troisième Reich.

Il sut mettre Hitler sous sa dépendance en accomplissant ses desseins les plus fous et en se rendant ainsi indispensable. Il fournissait à Himmler des idées qui lui permettaient de briller dans les conférences avec Hitler, Hess, Bormann et le grand état-major et cela avec tant de tact que jamais Himmler ne soupçonnait que ces idées n'étaient pas les siennes.

Von Fritsch est liquidé

La seule faiblesse de Heydrich était son appétit sexuel déréglé. Il s'y abandonnait sans contrainte, sans prudence et le contrôle calculé de lui-même qui le caractérisait pour tout le reste l'abandonnait complètement. Mais, en fin de compte, il retrouvait assez de maîtrise de soi-même pour éviter que ces écarts n'aient des suites fâcheuses.

En février 1938, Heydrich se trouva en conflit avec le commandant en chef de l'armée allemande, le général von Fritsch. Un de ses collaborateurs au caractère le plus louche, l'inspecteur en chef Meisinger, autrefois policier à Munich, apporta à Heydrich la preuve, considérée par lui comme formelle, que le général avait gravement attenté à la morale. Il est infiniment probable que Heydrich fut enchanté d'accueillir comme fondée cette accusation contre le commandant en chef de l'armée allemande. En tout cas, il transmit le renseignement à Himmler et à Hitler, sans le contrôler. Quand il se rendit compte que Meisinger avait commis une grave erreur, il était trop tard et il se décida à maintenir l'accusation devant ses supérieurs. Il acceptait, en fait, que le général fût injustement condamné, pourvu que sa propre erreur demeurât cachée.

Mais le tribunal d'honneur constitué par la Reichswehr, présidé par Goering — une sérieuse tension entre Goering et Heydrich en résulta — fit éclater la vérité. Le témoignage principal confirmant l'accusation donna une preuve certaine des pratiques homosexuelles, mais elle concernait un officier de cavalerie appelé Fritsch et non le général du même nom. C'était une bévue de taille ! Le tribunal établit la parfaite innocence du général von Fritsch. Malgré cela, Hitler profita de l'incident pour obliger von Fritsch à démissionner pour raison de santé. Von Brauchitsch, qui fut plus tard promu feld-maréchal, le remplaça à la tête de l'armée allemande.

Au cours de l'affaire von Fritsch, je fus pour la première fois témoin d'assez étranges pratiques auxquelles se livrait Himmler en raison de sa tendance au mysticisme. Il réunit douze de ses chefs SS de confiance dans une pièce voisine de celle où von Fritsch était interrogé et il leur donna l'ordre de se concentrer pour exercer une influence de suggestion sur le général afin de l'amener à dire la vérité. Il se trouva que j'entrai par hasard dans cette pièce : ces douze officiers, assis en cercle, tous plongés dans une profonde méditation, présentaient un étrange tableau.

L'organisation des SS avait été constituée par Himmler suivant les principes de l'ordre des Jésuites. Les règlements de service et les exercices spirituels prescrits par Ignace de Loyola constituaient un modèle que Himmler chercha soigneusement à copier. Une obéissance absolue était la règle suprême ; n'importe quel ordre devait être exécuté sans discussion.

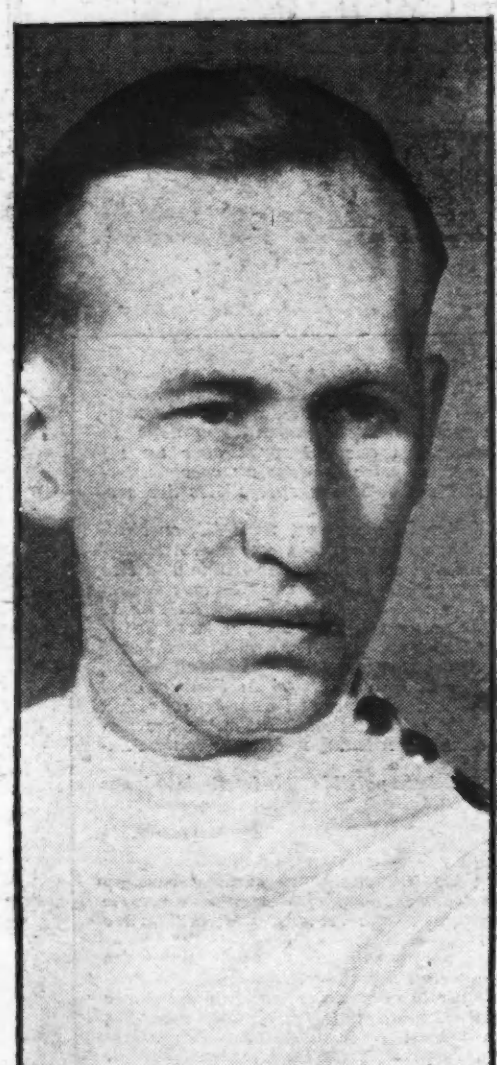
Le « Reichsführer SS » — titre de Himmler comme chef suprême des SS — devait correspondre au « Général » de l'ordre des Jésuites et toute la structure de la direction était calquée sur l'ordre hiérarchique de l'Eglise catholique.

Le chat et la souris

Avant la réunion du tribunal d'honneur qui devait juger le général von Fritsch, je reçus l'ordre de me présenter auprès de Heydrich, muni d'un revolver d'ordonnance et d'une ample provision de munitions. Quand j'arrivai, Heydrich m'invita à dîner à son bureau. En passant à table il me dit : « J'ai appris que vous étiez un excellent tireur. » Je répondis que c'était exact.

Nous nous assîmes, Heydrich, son aide de camp et moi mangeâmes en silence. Tout intrigué que je fusse par tout cela, je me gardai de poser la moindre question, car Heydrich était manifestement dans un état d'extrême tension. Après dîner il absorba de nombreux cachets d'aspirine. Puis il dit soudain, sans préambule : « Si d'ici une heure et demie ils ne se mettent pas en marche à partir de Potsdam, le plus grand danger sera passé. »

Peu à peu il se détendit et commença de s'expliquer. Il avait appris, par des observateurs se trouvant dans l'armée, que des officiers du grand état-major, indignés des honteux procédés dont on avait usé envers leur très populaire commandant en chef, complotaient les plus sévères contre-mesures. Les officiers de Potsdam auraient même envisagé un coup de force contre le régime. Heydrich savait que s'ils passaient à l'action, ils le feraient cette nuit même. Naturellement il avait



(I.W.M.)

REINHARDT HEYDRICH
« Une seule faiblesse... »

pris toutes les mesures de précaution nécessaires, mais il se sentait si nerveux que, connaissant mon adresse au tir, il avait tenu à m'avoir auprès de lui ce soir-là.

Peu après une heure du matin, il me libéra. En sortant avec moi du bâtiment, l'aide de camp me dit simplement : « On n'a pas fait preuve de grand héroïsme cette nuit. »

Fondamentalement son attitude à mon égard était la même qu'avec tous ses subordonnés. C'était une sorte de jeu du chat et de la souris, joué avec ruse et fourberie, Heydrich tenant toujours le rôle du chat n'ayant de cesse qu'après avoir entièrement réduit la souris en son pouvoir, prêt à la tuer au moindre signe d'évasion.

Avec moi, il n'eut guère de succès au début. En dehors de mon travail je lui devins personnellement utile pour lier des contacts sociaux dans des milieux où il n'eût pu pénétrer sans cela : les cercles intellectuels et culturels de la société berlinoise. Sa femme, une froide beauté nordique, non dépourvue de fierté et d'ambition personnelle, bien que complètement asservie par Heydrich, fut heureuse de trouver en moi quelqu'un qui pouvait lui procurer certaines satisfactions d'ordre plus élevé — l'introduire dans le milieu plus intelligent et plus cultivé de la littérature et de l'art.

Quand Heydrich s'aperçut, pour la première fois, des aspirations culturelles de sa femme, il fut pris de soupçons. En dépit de son asservissement, Frau Heydrich conservait une forte personnalité. Heydrich céda finalement de bonne grâce, lui fit faire du cheval, la conduisit aux concerts et au théâtre que nous aimions tous trois et se mit à fréquenter la meilleure société berlinoise.

A mon insu, toutefois, il se servait de ce nouveau genre de relations entre sa femme et moi pour chercher à me prendre au piège. Jamais il ne parvint à ses fins.

Un soir l'idée lui vint que cela pourrait être une bonne chose pour le SD de monter un établissement où les voyageurs de marque des pays étrangers pourraient être « distraits » dans une atmosphère discrète, agrémentée d'une séduisante compagnie féminine. Dans une pareille ambiance, le plus rigide des diplomates pourrait être amené à se détendre et à fournir des renseignements utiles.

Le guet-apens du Salon Kitty

Peu après je reçus de Heydrich l'ordre de créer une « institution » de ce genre, le nombre croissant de diplomates étrangers de passage à Berlin faisant presque une nécessité sociale de l'existence d'un pareil local. Cet établissement répondrait au nom de « Salon Kitty ».

Par l'entremise d'un homme d'affaires présentant bien, une grande maison fut louée dans un quartier élégant de Berlin. L'ameublement et les décorations en furent supervisés par un grand architecte ; puis des spécialistes techniques se mirent à l'ouvrage. On aménagea des doubles cloisons, afin d'y cacher des microphones. Ceux-ci étaient reliés à des machines enregistreuses qui notaient toutes les paroles prononcées dans la maison. Trois des quatre experts techniques de notre service, ayant prêté serment de discrétion, furent chargés du fonctionnement de ces appareils. Le propriétaire en titre de la maison fut pourvu de la domesticité nécessaire afin que l'établissement fût à même de servir les meilleurs repas et les consommations les plus recherchées.

Je refusai de m'en occuper en quoi que ce fût. Un des sous-ordres de Heydrich, Arthur Nebe, chef de la Police criminelle, qui avait fait longtemps partie de la Brigade des Mœurs, accepta cette mission. Dans toutes les grandes villes d'Europe, il recruta les dames les plus hautement qualifiées et les plus cultivées du demi-monde et j'ai le regret de dire que de nombreuses femmes appartenant au gratin de la société allemande ne se montrèrent que trop disposées à servir leur pays de cette manière.

Le « Salon Kitty » donna certainement de précieux résultats : des renseignements extrêmement surprenants furent fournis par certains de ses

Hitler vend Toukhatch

HEYDRICH avait reçu une information d'un émigré russe blanc, le général Skobline, suivant laquelle Toukhatchevsky, maréchal de l'Union Soviétique, complotait avec le grand état-major pour renverser le régime stalinien.

Heydrich saisit immédiatement l'énorme importance de ce renseignement. Correctement utilisé, il pouvait porter au commandement de l'Armée Rouge un coup dont il ne se remettrait pas avant de longues années.

Jahnke (1) était d'opinion différente. Il représenta à Heydrich que Skobline pouvait jouer un double jeu et que l'information pouvait avoir été forgée par les Russes et passée à Skobline sur l'ordre de Staline.

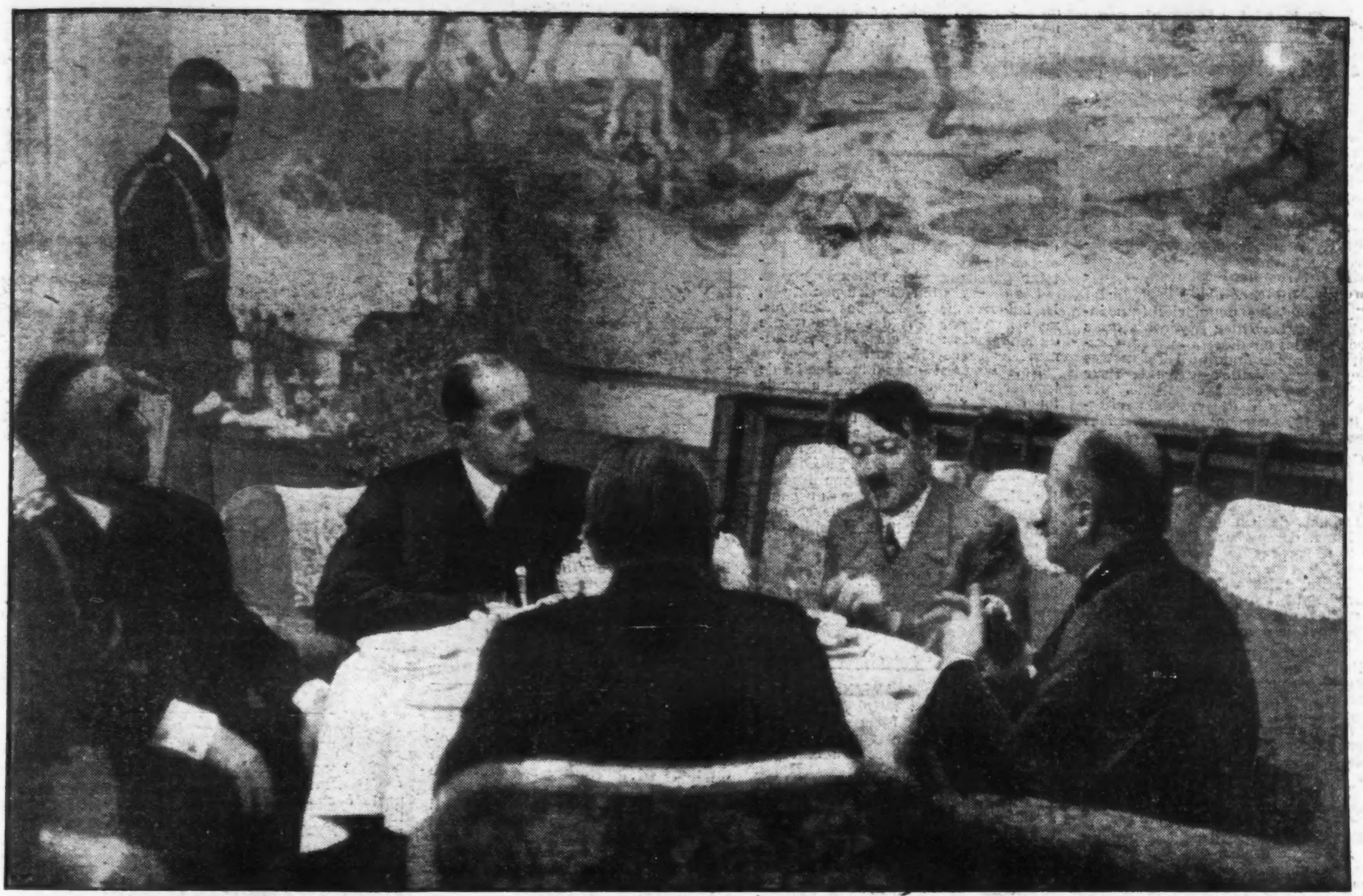
Jahnke estimait que Staline poursuivait ainsi un double but : affaiblir le grand état-major allemand en éveillant les soupçons de Heydrich contre ses membres et, en même temps, lui permettre, à lui Staline, d'agir contre la clique militaire à la tête de laquelle se trouvait Toukhatchevsky.

Jahnke pensait qu'en raison de difficultés internes dans le gouvernement soviétique, Staline ne désirait pas entamer lui-même une action contre les généraux et qu'il préférait que les documents accusateurs viennent de l'étranger.

Heydrich n'était pas convaincu par le raisonnement subtil de Jahnke. En fait, ses soupçons se portaient plutôt sur Jahnke dont le point de vue, pressentait-il, était motivé par sa loyauté envers l'état-major général. Heydrich mit Jahnke aux arrêts à domicile pour trois mois.

(1) Important agent des services secrets allemands aux Etats-Unis, puis expert de Rudolf Hess pour les questions d'information et d'espionnage.

...and n° 1 parle



Hitler et Ribbentrop en réunion privée avec des diplomates (A.P.)
« Heydrich avait su les mettre sous dépendance... »

clients. C'étaient surtout des secrets diplomatiques dont Heydrich, avec son astuce habituelle, se servait contre Ribbentrop et son ministère des Affaires étrangères. Car personne, pas même Ribbentrop, ne savait à qui le « Salon Kitty » appartenait en réalité. Une des plus belles proies fut le ministre des Affaires étrangères d'Italie, le comte Ciano, qui y vint en compagnie d'autres diplomates.

Heydrich, naturellement, ne manqua aucune occasion de faire ce qu'il appelait « une inspection personnelle » de l'établissement, mais, dans ces occasions, je recevais l'ordre spécial de débrancher tous les appareils d'écoute et enregistrement.

...tchevsky à Staline...

Entre temps, il soumit à Hitler le renseignement de Skobline sur Toukhatchevsky. Le dossier lui-même n'était pas complet. Il ne contenait pas de preuve documentaire d'une participation active des chefs de l'armée allemande dans la conspiration de Toukhatchevsky. Heydrich s'en rendait bien compte et il ajouta lui-même des documents fictifs incriminant les généraux allemands. Il s'estimait justifié d'agir ainsi s'il pouvait de la sorte affaiblir la force croissante de l'Armée Rouge qui menaçait la supériorité de la Reichswehr. Il ne faut pas oublier que Heydrich était convaincu de l'authenticité de l'information de Skobline et je pense que ce qui se produisit par la suite prouve qu'il avait raison. Ses falsifications étaient uniquement destinées à renforcer et à rendre plus convaincant un renseignement en lui-même exact. (2)

Hitler fut, à ce moment, placé devant la décision la plus grave qui fût, consistant à prendre position soit du côté des puissances occidentales, soit contre elles. Et, dans le cadre de cette plus vaste décision, il avait aussi à choisir la manière d'utiliser le dossier apporté par Heydrich.

D'un côté, soutenir Toukhatchevsky aurait pu signifier la fin de la Russie comme puissance mondiale. Mais un échec aurait entraîné l'Allemagne dans la guerre. D'autre part, démasquer Toukhatchevsky risquait de contribuer à aider Staline à renforcer sa puissance ou, tout aussi bien, le pousser à anéantir une bonne partie de son grand état-major. Hitler se décida en fin de compte contre Toukhatchevsky, et il intervint dans les affaires intérieures de l'Union Soviétique du côté de Staline.

Cette décision de soutenir Staline au lieu de soutenir Toukhatchevsky et les généraux détermina tout le cours de la politique allemande jusqu'en 1941 ; elle peut être considérée comme l'une des décisions les plus fatales de notre temps. Cela finit par conduire l'Allemagne à contracter une alliance temporaire avec l'Union Soviétique et elle encouragea Hitler à attaquer l'Ouest avant de se tourner contre la Russie. Hitler ayant pris sa décision, Heydrich le soutint, bien entendu.

Hitler donna l'ordre formel de laisser l'état-major de l'armée allemande dans l'ignorance absolue de ce qui se tramait contre Toukhatchevsky, de crainte que des officiers allemands n'alertent le maréchal soviétique. Heydrich envoya donc, une nuit, deux brigades de police fracturer les archives secrètes du grand état-major et de l'Abwehr (le service de renseignements de l'armée, dirigé par l'amiral Canaris). Des experts en effraction de la Direction générale de la police criminelle accompagnèrent les brigades. En trois endroits elles trouvèrent et saisirent des dossiers concernant la collaboration du grand quartier général allemand et de l'Armée Rouge. Des renseignements importants furent aussi trouvés dans les fiches de l'amiral Canaris. Pour masquer l'effraction, un incendie fut allumé qui en fit disparaître toute trace. Dans la confusion qui en résulta les brigades spéciales purent s'esquiver sans être remarquées.

Benès sert d'intermédiaire

Il a été dit que les documents rassemblés par Heydrich pour impliquer Toukhatchevsky consistaient pour une grande part en faux. En réalité très peu de documents avaient été forgés, pas plus qu'il n'était nécessaire pour combler certains trous. Cela est corroboré par le fait que tout le dossier, très volumineux, fut préparé et présenté à Hitler dans le bref espace de temps de quatre jours.

Après mûre réflexion, il fut décidé de contacter Staline par les canaux suivants : un de nos agents diplomatiques, qui travaillait sous les ordres du Standartenführer SS Boehme, était un émigré allemand qui vivait à Prague. Par lui Boehme prit contact avec un ami de confiance du docteur Bénès, alors président de la République tchécoslovaque.

Le docteur Bénès adressa immédiatement une lettre personnelle à Staline, dont la réponse parvint à Heydrich par les mêmes voies. Il lui demandait d'entrer en rapport avec un certain membre de l'ambassade des Soviets à Berlin. Ainsi fîmes-nous et le Russe prit immédiatement l'avion pour Moscou d'où il revint accompagné d'un envoyé spécial de Staline qui présenta des accréditifs spéciaux de Jezhov, alors chef du Guépéou.

Staline demandait le prix que nous avions fixé pour le dossier. Ni Hitler ni Heydrich n'avaient songé que cette affaire pût avoir un côté financier quelconque. Toutefois, pour sauvegarder les apparences, Heydrich demanda trois millions de roubles-or que l'émissaire de Staline, après un simple examen rapide des documents, lui remit immédiatement.

Le dossier contre Toukhatchevsky fut transmis aux Russes vers le milieu de mai 1937. Comme on le sait, le procès de Toukhatchevsky fut tenu secret. Le tribunal était surtout composé de maréchaux soviétiques et de chefs de l'Armée Rouge. L'acte d'accusation fut préparé par un conseil militaire et le procureur fut André Vichinsky.

Toukhatchevsky et ses compagnons furent arrêtés le soir du 4 juin 1937. Après une vaine tentative de suicide de Toukhatchevsky, le procès s'ouvrit à dix heures le 11 juin ; il prit fin le même soir à vingt et une heures. Suivant les dépêches Tass publiées le jour même, tous les accusés reconnurent leur culpabilité. Nul autre détail du procès ne fut pratiquement rendu public. Le réquisitoire de Vichinsky ne dura que vingt minutes. Il demanda l'expulsion des accusés de l'Armée Rouge et leur mort par fusillade. La sentence fut exécutée quatre heures après. Sur l'ordre de Staline, le maréchal Blücher (qui tomba lui-même victime d'une des purges suivantes) commanda le peloton d'exécution. Parmi les juges du tribunal, seuls survivent aujourd'hui Vorochilov et Boudienny.

Je dus détruire personnellement la plupart des trois millions de roubles payés par les Russes, car ils se composaient de grosses coupures dont les numéros avaient évidemment été relevés par le Guépéou. Chaque fois que l'un de nos agents essaya de s'en servir à l'intérieur de l'Union Soviétique, il fut arrêté en un temps record.

Ainsi cette affaire Toukhatchevsky fut-elle un premier pas vers le *rapprochement* entre Hitler et Staline. Ce fut le point crucial qui marqua la décision prise par Hitler d'assurer son front de l'Est par une alliance avec la Russie, pendant qu'il préparait une attaque à l'Ouest.

[Copyright (c) 1957 by Editions Julliard. Avec la permission de M. André Deutsch et de l'Agence Odette Arnaud.]

La semaine prochaine :

« LE DINER AVEC HITLER »

(2) Walter Schellenberg est en contradiction avec la nouvelle version soviétique selon laquelle Toukhatchevsky aurait été victime d'un complot monté par Staline à l'aide de faux documents. Cette version aboutit en ce moment à une demi-réhabilitation du maréchal. Mais elle pourrait, selon certains spécialistes des questions soviétiques, n'être qu'une concession accordée par Kroutchev à ses maréchaux. (N.D.L.R.)

ÇA VA BIEN

Une belle vitrine

● *A Lima, l'industrie française détrône miss Univers.*

A la « une » des journaux de Lima (Pérou), la photo de Su Excellencia Senor Don René Coty et celle de M. Georges Leroy, commissaire général de l'Exposition française de Lima, ont remplacé celle de la dernière gloire du pays, miss Univers.

Cette soudaine popularité (qui interdit à M. Leroy de payer ses taxis parce que les chauffeurs le reconnaissent), la France la doit à 1.500 mètres cubes de marchandises présentées sur 18.000 mètres carrés de stands par 600 exposants dans le palais construit en 1872 par un Français, Eiffel (Gustave), celui de la Tour.

Cette « vitrine » de l'Industrie et de l'Art français, installée pour quinze jours dans la capitale du Pérou, a déjà attiré toute l'Amérique latine. Des industriels de Rio ont fait le voyage de Lima, des personnalités officielles de Buenos-Aires ont informé M. Juan Pardo Heeren, ministre des Finances du Pérou, qu'elles s'apprêtaient à visiter l'exposition et, éventuellement, à y traiter des marchés. Ce n'est pas seulement le Pérou que l'exposition atteint, c'est tout un continent.

Deux ans de préparatifs ont été nécessaires pour mettre au point cette manifestation. Il a fallu convaincre les représentants de toutes les branches de l'industrie de l'intérêt qu'il y avait à participer à cette exposition « sans précédent ». Résultat : de la sidérurgie à l'aéronautique, en passant par la haute couture, l'art religieux et l'édition, tout ce qui se fabrique ou se crée en France se trouve à Lima.

En même temps, dans le Nord du pays, s'édifie un complexe industriel groupé autour de la centrale hydro-électrique du Rio Santa et de l'usine sidérurgique de Chimbote. Des constructeurs français participent à l'installation de la centrale qui fournira un milliard de kilowatts/heure par an et des entreprises françaises, grâce à l'appui des banques françaises, ont été chargées de construire l'usine de Chimbote, qui a commencé à fonctionner en 1956 et qui sera achevée l'an prochain.

Grâce à ce complexe industriel, après le Brésil, la Colombie et le Chili, le Pérou entre dans la voie de l'industrialisation. Il est trop tôt pour évaluer les répercussions de l'exposition de Lima sur l'industrie française. Mais on peut déjà conclure : ça va bien.

JE, TU, IL...

● HAROLD NORTHWAY 51 ans, et JACKSON MC VEY, 36 ans, habitants de Houston (Texas) sont les premières victimes de l'usage pacifique de l'énergie atomique. Ils sont devenus radioactifs.

L'accident est arrivé le 13 mars 1957 dans l'une des 4.044 installations américaines utilisant les isotopes radioactifs : la Compagnie M. W. Killog, immense corporation de dessin industriel et de construction. Mc Vey, en déballant des cartouches radioactives, en fit tomber une sur le sol. La cartouche se brisa. Après avoir pris, croyait-il, les précautions nécessaires, Mc Vey sortit du laboratoire et se rendit chez lui. Il ne savait pas qu'il était devenu radioactif et qu'il contaminait tout ce qu'il touchait (objets, animaux, êtres humains).

Un mois plus tard, Mc Vey et Northway, son chef de laboratoire, commencèrent à ressentir des nausées, à vomir et à être extrêmement fatigués. Deux brûlures apparurent sur le corps de l'un et, sur les doigts de l'autre, la chair se boursoufla.

C'est à partir de cet instant que l'enfer commença pour les deux familles. On découvrit que la radioactivité était partout, sur les meubles, les vêtements, le chien, les hommes et les enfants. Les maisons furent évacuées et désinfectées. Et, surtout, les Northway et les Mc Vey furent mis en quarantaine par leurs amis et leurs voisins.

Les malaises ont disparu peu à peu, les brûlures ne se sont pas étendues, mais ils vivent tous dans l'épouvante du lendemain : ils ne savent pas comment ils se réveilleront.

Northway est dans l'incapacité de trouver du travail, personne n'ose le toucher. Il voudrait partir, mais personne ne veut acheter sa maison : elle est peut-être encore radioactive...

Cette histoire, racontée par le magazine « Look », a terrifié l'Amérique...

Autres victimes : les grenouilles hollandaises. On a trouvé, dans un canal d'Amsterdam où le centre de recherches atomiques rejette ses résidus, de monstrueux batraciens dotés de six pattes, portant chacune de 10 à 15 doigts. Ces malformations sont attribuées à la radioactivité. Mais Jean Rostand le conteste...

☘

● LES ISOTOPES RADIOACTIFS qui ont ainsi bouleversé la vie de MM. Northway et Mc Vey, ont aussi attiré à Paris, du 8 au 21 septembre, 1.200 savants, jeunes pour la plupart, originaires de tous les pays, qui ont cherché à recenser leurs utilisations.

Pour créer des isotopes artificiels, il suffit de « bombarder » le noyau d'un atome avec des particules qui s'y intègrent de force et augmentent sa masse. Ces isotopes artificiels sont instables et cherchent à se débarrasser de la charge qu'on a imposée à leur noyau en s'effritant, en se désintégrant, en émettant des particules et des ondes, c'est-à-dire des radiations.

Si l'on injecte de tels radio-isotopes dans le corps humain, on peut suivre leur cheminement. On peut voir comment l'iode radioactivée, par exemple, est fixée par la thyroïde. De la même manière, en faisant fumer à un individu du tabac ayant poussé dans une atmosphère chargée de carbone radioactif, on peut suivre les dépôts du tabac dans l'organisme.

Les isotopes radioactifs qui permettent de comprendre des mécanismes jusqu'alors mal connus sont en train de transformer la recherche scientifique dans tous les domaines, et en particulier en chimie et en biologie.

☘

● CLENDENIN J. RYAN, 52 ans, et SANDRA FERRY ROCKEFELLER, 21 ans, avaient deux choses en commun, la fortune et le dégoût de l'argent. Ryan, financier, ne savait que faire de ses milliards. Ce qui l'intéressait dans la vie, c'était de réformer les mœurs politiques aux Etats-Unis. Pour ce faire, il s'est présenté aux élections dans le New Jersey en 1949. Il a été battu. Ecœuré de voir que ses opinions n'étaient pas prises au sérieux, il vient de se suicider d'un coup de revolver à la tempe. Sans aller jusqu'à de telles extrémités, Sandra Rockefeller est tout aussi peu satisfaite de sa situation (deux milliards cinq cent mille francs de rentes par an). En arrivant à Londres elle a déclaré aux journalistes venus l'accueillir : « Je suis décidée à devenir pauvre. » Histoire de changer un peu... Elle s'apprête effectivement à changer de vie et à devenir l'assistante d'un médecin de New York. Le suicide aurait été plus radical.

☘

● LE SOLEIL perd son sang-froid : comme tous les onze ans, le nombre d'éruptions solaires s'est considérablement accru ces derniers temps. Conséquences : la création d'aurores boréales et d'orages magnétiques qui apportent des perturbations dans les transmissions radio à longue distance. Des Américains qui observent l'astre assurent que la chaleur qu'il nous dispense a diminué en quelques jours de 0,9 % alors que les variations ne dépassent jamais 0,3 %. A l'observatoire de Meudon, on déclare n'avoir pas connaissance de ce phénomène.

Une nouveauté Kalamazoo
LE MULTIVUES
Votre résolution :
Connaître le MULTIVUES, équipement technique pour vos analyses d'informations statistiques
SANS ENGAGEMENT
prenez dès aujourd'hui un rendez-vous :
AVRon 26-81
Postes 46 ou 47
51, rue Emile-Zola
MONTREUIL (Seine)

QUATRE GAGS DU PROCHAIN FILM DE TATI
LES PAVÉS. — *Pour ne pas abîmer le gravier du jardin, il est interdit de marcher ailleurs que sur les pavés. Les croisements sont périlleux.*

LA SEMAINE

● *Tati contre les temps modernes.*

JACQUES TATI, le Chaplin du cinéma français, présentera à la fin du mois de novembre son troisième film : *Mon oncle.*

A quarante-huit ans, Jacques Tati est un jeune réalisateur. Il a quitté la boutique où les Tatisheff encadraient les grands maîtres pour tourner avec des moyens précaires les aventures d'un facteur rural qu'il interprétait lui-même. *Jour de fête* a battu le record des recettes des films étrangers aux U.S.A.

Son second film, *Les Vacances de M. Hulot,* racontait les tribulations d'un Français moyen en villégiature et constitue déjà un classique de cinémathèque.

Pour réaliser *Mon oncle* (deux heures de projection), Jacques Tati a travaillé dix heures chaque jour pendant deux ans.

Aussi méticuleux que Bresson, Tati s'est enfermé six mois dans une cave pour penser à chaque scène de son film, il a passé huit mois à tourner le film. Il a post-synchronisé et sonorisé pendant un mois et, depuis trois mois, il dirige lui-même le montage.

Quatre producteurs

Quatre maisons de production (italiennes et françaises) se sont associées pour donner satisfaction au génie de Tati qui a exigé la construction entière d'un quartier moderne aux environs de Nice et l'édification d'un petit pavillon de banlieue, coincé entre les véritables maisons d'une place de Saint-Maur-des-Fossés.

Tourné en couleurs et presque uniquement en extérieurs, ce film a nécessité l'audition de six cents acteurs non professionnels parmi lesquels Tati a choisi ses personnages.

Comme dans ses deux films précédents, Tati interprétera lui-même le rôle principal, mais n'apparaîtra jamais en gros plan. Les dialogues seront réduits au minimum.

Le sujet pourrait être « la satire du modernisme », mais l'histoire sera cette fois plus nuancée et les caractères des personnages mieux dessinés.

« Mon Oncle », M. Hulot, qui habite une vieille maison biscornue dans laquelle il aime à vivre, est invité chez son beau-frère, un petit industriel qui a la marotte du confort. Dans la maison ultra-moderne, où tout est fonctionnel, « mon oncle » est dépaysé et dans l'usine perfectionnée où il travaille, il est perdu.

Au cours d'une soirée de fête, le beau-frère décide de marier « mon oncle » à une personne à la page, qui doit l'aider à s'adapter à la vie moderne, mais abasourdi et terrifié, « mon oncle » s'enfuira à la campagne.

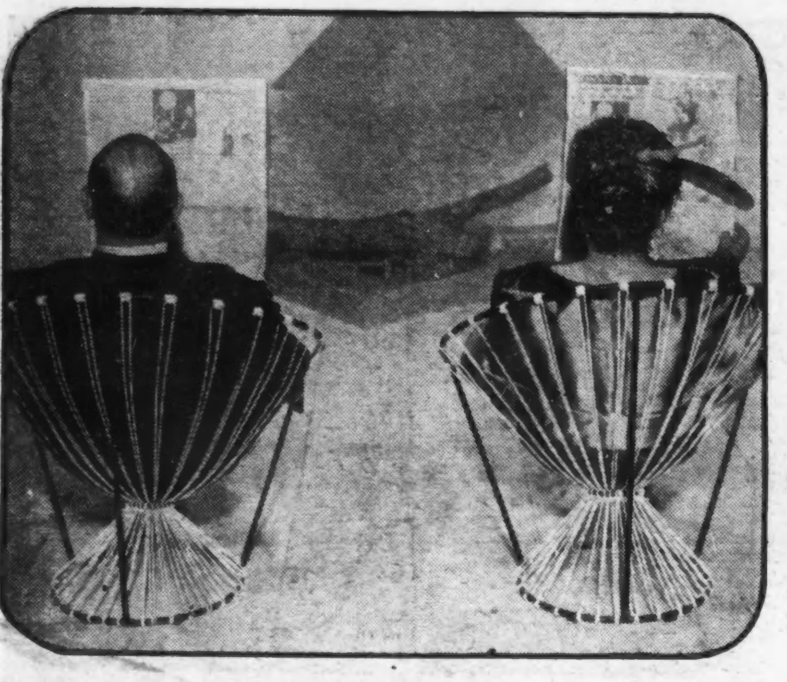
★

● *Satyajit Ray pour le progrès.*

AVEC son film *L'Invincible,* le réalisateur indien Satyajit Ray a apporté à son pays, pour la première fois, la plus haute récompense décernée au Festival de Venise : le Lion d'or. Il était cette semaine de passage à Paris et nous a parlé du ci-

JACQUES TATI
Son nouveau personnage : « Mon Oncle ».

LE MONDE ENTIER VIENT AUX FOLIES - BERGÈRE



LES DOS. — *Est-ce que les visages comptent encore ? Deux fauteuils, deux nuques : c'est un anniversaire de mariage.*

LE PLASTIQUE. — *Tati ouvrier s'est trompé de bouton. Résultat : au lieu d'un tuyau de plastique, une saucisse. Comment s'en débarrasser ?*

néma indien, le plus important du monde par le nombre des films produits — et aussi le moins connu.

— Nous produisons 350 films par an. Mais la quasi-totalité est seulement à l'usage du marché intérieur. Nous n'exportons pas plus d'un film tous les deux ans. Cependant le succès qu'a remporté *L'invincible* à Venise peut encourager à faire davantage de films pour l'exportation. On accordera peut-être aux réalisateurs des crédits plus élevés. Jusqu'ici, au Bengale, le coût moyen d'un film n'était que de 16 millions.

« Chez nous, un film doit pouvoir plaire à tout le monde. Il doit être compris des gens simples comme des intellectuels. Chaque province a pourtant a ses thèmes préférés. Le public des campagnes préfère les histoires mythologiques et les comédies musicales, et celui des grandes villes, les films sociaux, plus intellectuels.

« Malheureusement la plupart des films sont, en réalité, du théâtre filmé. Le cinéma est, ici, un succédané du théâtre qui a toujours été très populaire.

La seule distraction

● Ne vaudrait-il pas mieux faire moins de films et disposer pour chacun de plus grands moyens financiers ?

— Bien sûr. D'ailleurs le nouveau plan quinquennal diminue toutes les importations, ce qui nous obligera à restreindre le nombre des films, car tout notre matériel cinématographique est importé. La qualité n'en sera que meilleure.

« Le problème, c'est que le cinéma est la seule distraction pour la majorité des gens en Inde. Ils n'ont pas les moyens d'avoir une télévision ou une radio ; il n'y a pas de music-hall, et le théâtre n'existe que dans les villes. Ainsi les films tiennent lieu de tout.

● Comment êtes-vous venu au cinéma ?

— J'étais dessinateur de publicité, mais j'aimais beaucoup le cinéma. En 1951, j'ai rencontré Renoir lorsqu'il tournait *Le Fleuve* et je lui ai parlé du film que je voulais faire. Renoir m'a dit : « *Faites-le, c'est bon.* » Cela m'a encouragé. Pendant un an j'ai lu mon scénario à des producteurs, sans succès. Alors j'ai vendu tout ce que j'avais : mon pick-up, ma radio, mes livres et j'ai commencé à tourner. Après avoir réalisé une demi-heure de film, n'ayant plus d'argent, j'ai montré ce j'avais fait à des distributeurs. Cela ne leur a pas plu. J'ai encore attendu une année. Puis j'ai connu des gens qui avaient de l'influence au gouvernement et qui ont intercédé en ma faveur. Le gouvernement a fini par m'aider, mais à contre-cœur. Il a gardé le film trois mois avant de le distribuer.

« Ce film s'appelait *Pather Pantchaly*. Ce fut un grand succès commercial. Cela m'a permis de trouver plus facilement un producteur pour mon second film.

Des semaines de quatre jours

● Comment se passe le tournage d'un film en Inde. ? Les salaires sont-ils aussi élevés qu'en Europe ou en Amérique ?

— J'ai mis quatre mois et demi pour faire *L'Invincible* et j'ai tourné pendant 55 jours. Je n'aime pas travailler tous les jours. En général, nous ne tournons d'ailleurs que 4 jours par semaine, à cause de la chaleur. Et puis j'ai besoin de réfléchir, car j'improvise beaucoup et mon scénario n'est jamais très rigide. En fait, la durée moyenne d'un film est de 3 mois.

« J'ai été payé très peu pour mon premier film : 320.000 francs et pour le second, 2 millions. Mais à Bombay, où le marché est plus important, le metteur en scène touche davantage. Les salaires des techniciens et des vedettes restent cependant moins élevés qu'ailleurs. Le laboratoire est aussi meilleur marché.

● Quels sont les cinéastes étrangers que vous admirez le plus ?

— Flaherty. De Sica. Renoir. Et bien sûr, j'aime Chaplin comme tout le monde. Mais il ne peut vous influencer. Il est unique. Parmi les Russes, j'aime beaucoup Dovjenko (*La Terre*) et Donskoï (La trilogie de Gorki).

Dostoïevsky et Gogol

● Y a-t-il un auteur étranger que vous aimeriez porter au cinéma ?

— Oui. Dostoïevski et Gogol. Il y a beaucoup de problèmes communs à la Russie et à l'Inde, et les classiques russes sont connus et appréciés du public indien. Il serait intéressant pour le marché extérieur de faire un film sur une œuvre connue en Europe.

● Quels sont vos projets ?

— Je dois d'abord terminer un film en cours de réalisation. Puis je tournerai l'année prochaine, *Opu and his world* qui fait suite à *L'Invincible* et forme avec mon premier film *Pather Pantchaly* une trilogie. L'action se passe de nos jours. Mon héros a fini ses études, cherche un métier qui lui convienne. Il se marie, mais sa jeune femme meurt en couches. Le chagrin le replonge dans ses superstitions ancestrales, dans la passivité. Il se désintéresse du progrès, de la culture. Mais lorsqu'il reverra son enfant qui, livré à lui-même, vit à l'état presque sauvage, il recommencera à travailler pour le sauver de la déchéance et de la misère. Je voudrais montrer à la fois la fragilité du « modernisme » en Inde, et l'impossibilité d'envisager *l'avenir* sans le progrès. »

LA FIANCÉE. — *A cet homme mal adapté au monde moderne, c'est une femme psychanalysée qu'il faut. Mais il préfère la fuite...*

LANCELOT ECOUTE YMA SUMAC

SUR la scène de l'Alhambra, une dame méprisante et courroucée chante des mambos. C'est la grande-prêtresse de Inti-Hoyana Rapac (1), échouée aux environs de la Bastille : Yma Sumac, le super-phénomène vocal qui change d'octave presque chaque jour de la semaine.

La petite-fille de l'empereur Atahulpa, le dernier des Incas, qui fut assassiné par un conquistador, porte une robe à crinoline vert pomme comme on n'en voit plus au Châtelet, et des voiles jaunes, couleur locale.

Autour d'elle, des musiciens péruviens figés dans des attitudes hiératiques, sacrifient au pittoresque.

Le chef d'orchestre, mari de la vedette, annonce les titres des incantations que son épouse va daigner murmurer. Comme il s'exprime avec difficulté dans sa propre langue, on comprend mal ce que sont censées illustrer les célèbres vocalises. Après les mambos, sur les paroles : « Ah, ah, ah, ah ! », on peut néanmoins reconnaître le « Clair de lune » de Debussy, joyau de la musique indienne.

Toujours en conversation avec le dieu Soleil, Yma Sumac ne semble pas entendre les applaudissements, et ne salue pas. Elle fixe le public d'un regard furieux et s'en va. Mais ce n'est pas encore fini.

Quelques enfants déguisés se trémoussent, sans doute pour fêter la Mi-Carême, pendant que la prêtresse passe une autre robe. Un fourreau blanc avec des plumes multicolores. Puis la prêtresse repart encore. Cette fois, c'est le fils de la vedette qui est déguisé et joue d'un instrument. La nouvelle robe est rouge sang. Mystère et fascination dans les voiles. Prières incas. On voudrait faire un nœud avec ces merveilleuses cordes vocales.

LANCELOT.

(1) Le dieu Soleil.

Cabarets Dancings

AMIRAL Francis BLANCHE, P. DORIS Jacq. MAILLAN. BAL. 56-66

Mme ARTHUR *Le Cabaret le plus drôle de Montmartre*

CARROUSEL 40, r. du Colisée ELY. 51-85 TRIOMPHE DE LA NOUVELLE REVUE

CLUB CH. ELYSEES Thé tous les jours, Soir. : merc., jeudi, vend., sam., dim. Orch. Bazzanella

LE REVE Dancing du Rex - Air conditionné 2 GRANDS ORCHESTRES

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

ACAPULCO Esplanade des Invalides INV. 91-96 - Parking Déjeuners - Aux dîners les MARIACHIS

LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "C'EST MAGNIFIQUE !" de P. Louis-Guérin & Fredoy

SOUPERS

JACQUEMINOT - GRAFF face gare St-Lazare

MOLLARD face gare St-Lazare

● La réouverture de l'Ecole d'Art dramatique Charles-Dullin aura lieu le lundi 23 septembre, à 18 heures, au Théâtre National Populaire (Palais de Chaillot).

MUSIQUE

Au Festival de Besançon

(De notre env. spécial Antoine Goléa.)

● *Une messe baroque de Joseph Haydn et des romances de Brahms.*

POUR son dixième anniversaire, le Festival de Besançon n'a pas failli à sa tradition : concerts multiples, interprètes éblouissants, premières auditions d'un faible intérêt se sont succédé pendant dix jours au théâtre de Louis, l'un des plus beaux de France, et dans la salle de l'ancien Parlement de Franche-Comté.

Mais, cette année, deux œuvres déjà anciennes et inconnues en France ont été révélées au public ; et ce furent les deux moments culminants du festival.

Le dimanche matin fut donnée, à l'église baroque de Sainte-Madeleine, du XVIII[e] siècle, une messe que Joseph Haydn composa en 1776, en pleine période baroque également, pour le couvent des Frères de Saint-Jean de Dieu, à Eisenstadt.

Le baroque de Sainte-Madeleine, de lignes assez simples et sévères, à michemin entre le classicisme français et le style espagnol, dont les influences sont restées vivantes en Franche-Comté, n'a que peu de rapports avec le baroque autrichien, bien plus orné, plus sensuel et plus pathétique aussi, tel qu'on peut le contempler à Salzbourg, par exemple. Mais précisément, le baroque musical de Haydn se rapproche, lui aussi, beaucoup du classicisme ; il ne comporte ni les fioritures ni la débordante sensualité de certaines œuvres de Mozart.

Il y eut donc à Besançon une concordance parfaite entre la musique de Haydn, simple, franche, directe, sans excès expressif, et le cadre où elle s'est déroulée.

La messe est composée pour orchestre à cordes, chœur à quatre voix et soprano solo. Sous la direction experte, précise et chaleureuse de Félix Raugel, la Société des Concerts et les chœurs de Besançon, fort bien entraînés par Pierre Villette, en donnèrent une excellente exécution ; le solo du *Benedictus* fut chanté par un jeune soprano, Colette Herzog, avec beaucoup de pureté, de justesse de style et de sentiment.

(Magnum.)

SATYAJIT RAY
Des lauriers tout neufs

A vol d'oiseau

La deuxième œuvre révélée aux Bisontins fut les *Romances*, que Brahms, encore jeune, composa sur les dix-sept poèmes que Ludwig Tieck, à l'aube du romantisme allemand, inclut de place en place dans sa belle histoire de Pierre de Provence et de la princesse Maguelonne.

Pour que poèmes et romances soient pleinement intelligibles, il est indispensable que l'histoire qui les porte soit communiquée aux auditeurs au moment même de leur exécution. C'est ce qui rendait difficile, en France surtout, une présentation complète de l'œuvre : en effet, dans la version originale, l'histoire de Tieck est très longue ; d'autre part, deux des romances sont censées être chantées, non pas par Pierre de Provence, mais respectivement par Maguelonne et par une jeune princesse orientale, Soulima, ce qui nécessite la présence au concert de deux sopranos de couleur vocale très différente, à côté de l'essentiel baryton.

Or, Claude Rostand, le meilleur expert français de Brahms, dont l'ouvrage récent sur le musicien (chez Plon) fait autorité, a réussi une excellente adaptation française de l'histoire ; par une habile concentration, il en propose un déroulement à vol d'oiseau, un peu cinématographique peut-être, mais à la fois clair et poétique, retrouvant, par la langue aussi, l'atmosphère originelle de cette légende méditerranéenne et provençale. Il sut, d'autre part, se passer des deux romances pour voix de femme, et rendit ainsi possible une exécution quasi intégrale du chef-d'œuvre ardent et mélancolique de Brahms.

A Besançon, Rostand récita lui-même, avec beaucoup d'adresse et de simplicité, son propre texte. Pierre de Provence, ce fut Dietrich Fischer-Dieskau, baryton exceptionnel sur le plan vocal comme sur le plan expressif, véritable réincarnation des bardes du moyen âge, par la haute passion qu'il met dans ses interprétations. Il chanta en allemand, bien entendu, et cette langue étrangère, au milieu d'une histoire redevenue française, contribua à l'atmosphère de dépaysement et de féerie qui fut celle de cette soirée.

A. G.

DISQUES

Le choix de la semaine

BACH

Cantates n[os] 147 et 160 (Telemann?) avec I. Reichelt, soprano, M. Bece, contralto, H. Krebs, ténor, F. Walch, basse, la Chorale H. Schütz de Heilbronn, l'Orchestre de la Südwestfunk, dir. Fritz Werner. (1 d. 30 cm. 33 t. LDE 3058 Erato.)

ECRITE en 1716 à Weimar, remaniée en 1727 à Leipzig, la Cantate n° 147 fait entendre à la fin de sa première et de sa deuxième partie le choral « Jésus que ma joie demeure ». La douce lumière de cette pièce finale situe, rétrospectivement, à leur vraie place, le chœur initial, les récitatifs et les airs avec leur vie riche et colorée qui s'assombrit d'une manière inquiète et émouvante dans l'air « Hilf, Jesu, hilf ». Sous la direction de Fritz Werner, les solistes, les chœurs et l'orchestre s'unissent pour offrir une exécution homogène, d'une tenue exemplaire.

La Cantate n° 160 complète l'enregistrement qui, techniquement aussi, est parfaitement satisfaisant. L'authenticité de l'ouvrage est mise en doute. Avec raison, d'ailleurs. Mais sa joie directe, spontanée, est admirablement communicative, et cela d'autant plus que Helmut Krebs chante dans un style irréprochable les trois airs et les deux récitatifs qui lui sont destinés.

AU THÉATRE

B. ET B.

par ROBERT KANTERS

BIRCOTTE DANS LA NUIT.
de Jean-Gérard Chauffeteau, au Théâtre en Rond.
BOBOSSE
d'André Roussin, au théâtre de la Michodière.

DANS un pays imaginaire, l'autorité appartient à un Gouverneur civil, et surtout à une Eglise dont on nous dit qu'elle n'est pas la catholique. Chaque soir, l'Archidiacre sort en procession de son église et annonce le nom ou les noms de celui ou de ceux qui doivent mourir dans la nuit. Ils reçoivent alors la visite d'une jeune employée de l'église, Bircotte, qui, en tout bien tout honneur semble-t-il, vient leur faciliter l'attente du passage. Un soir, l'Archidiacre ne fait pas l'annonce : l'inquiétude de la population tourne à la révolte. Tandis que le secrétaire du Gouverneur interroge un jeune homme soupçonné d'un crime, Bircotte apprend de la bouche d'un autre employé de l'église, sorte d'idiot du village qui se dit préposé au mal, que c'est elle la condamnée. Laissera-t-elle mourir le jeune étranger à sa place ? Elle préférera le sauver (?) en se faisant tuer par lui.

Le mythe inventé par M. Chauffeteau, plein de lacunes et de trous, n'a pas beaucoup de bon sens, on le voit : mais il n'a peut-être pas beaucoup plus de signification. Chaque phrase est claire, chaque paragraphe confus, chaque scène noyée dans un bavardage qui se veut mystérieux. Mais cela n'a pas d'importance parce que, de toute manière, ces personnages qui n'ont ni la consistance d'êtres humains, ni le poids de symboles, ne nous intéressent pas du tout.

On subit donc avec un morne ennui le déroulement de ces trois actes où tout est factice et malvenu. M. Jean-Gérard Chauffeteau a publié en dix ans deux romans qui n'étaient pas dépourvus de toutes qualités et qui ne tombaient pas en tout cas dans le babillage prétentieux. Il va se consoler en se disant que les reproches d'ennui et d'obscurantisme sont ceux que l'on a faits à Claudel débutant et à tant d'autres : mais il ne suffit pas, hélas ! pour être Claudel, d'être ennuyeux et « tarabircotté ». Les comédiens luttent avec courage pour arracher leurs personnages au brouillard que l'auteur confond avec la nuit. Seul M. Jean-Marie Rivière y parvient à peu près.

∴

On vient de reprendre « Bobosse » à la Michodière. L'excellente comédie de M. André Roussin reste ce qu'elle est : un exercice de haute virtuosité, comme il y en a dans la littérature du piano ou du violon, un concerto où le soliste M. François Périer montre des qualités éblouissantes. Les effets de surprise de la pièce ne sont plus des effets de surprise. Mais on les attend comme les vieux abonnés des concerts du dimanche attendent le virtuose aux passages difficiles. Et on applaudit.

Bien sûr, M. François Périer étant cette année le responsable du théâtre de la Michodière, on regrettera que ce merveilleux comédien ait pris la solution de facilité, celle de la reprise de son succès. Mais si, parmi ses manuscrits, il n'avait, hélas ! que des « Bircotte » à se mettre sous la dent ?

R. K.

A voir

CREATIONS :

● Le Roi cerf (farce et féerie) ● Le nouveau Locataire (humour noir).

NOUS VOUS RAPPELONS :

● Requiem pour une nonne (une tragédie de Faulkner) ● Protée (une farce de Claudel) ● Dialogue des Carmélites (Bernanos au théâtre) ● L'Œuf (insolite) ● Patate (Achard retrouvé) ● La Cantatrice chauve (pour faire connaissance avec Ionesco) ● Fin de partie (Beckett et le néant) ● Sacrés fantômes (humour napolitain) ● Bobosse (Périer chez lui) ● Adorable Julia (Adorable Madeleine Robinson) ● Irma la douce (l'Opéra de quat'sous de Marguerite Monnot).

Moins cher que 5 disques 78 tours
jazz POUR TOUS
PHILIPS
Chaque microsillon 33 tours de cette collection fait revivre 10 chefs-d'œuvre des plus grands maîtres du Jazz
N° 7 - MAHALIA JACKSON
The lord is a busy man - You're not living in vain The bible tells me so - Mary's little boy child 'Round the rainbow, etc. P 07.798 R (S 25)
N° 8 - KID ORY
Tiger rag - Bucket got a hole in it - Eh, la bas ! Farewell to Storyville - Creole bo bo - Mahogany Hall Stomp blues, etc. P 07.799 R (S 25)
N° 9 - BENNY GOODMAN joue FLETCHER HENDERSON
Honeysuckle rose - Somebody stole my gal - Just you, just me - Frenesi - Stealin' apples - Henderson stomp, etc. P 07.797 R (S 25)
1.500 f. + T.L
EN VENTE CHEZ SINFONIA
60, CHAMPS-ELYSEES • PARIS-8e

D'AUTRES FILMS

● *La nuit des vérités.*

IL ne se passe pas grand-chose tout au long de cette *Nuit des maris* (1) où quatre collègues de bureau enterrent la vie de garçon d'un cinquième. Un dîner, quelques verres dans un dancing, d'autres verres en regardant un film « cochon », des trajets dans le métro, encore des verres devant un appareil à sous, une incursion dans une « party » existentialiste. Et l'un après l'autre chacun rentre se coucher.

Les personnages sont eux-mêmes parfaitement quelconques. Quelques soucis d'argent, quelques insatisfactions sentimentales, une maladie, c'est tout ce qu'apparemment ils ont à reprocher à l'existence.

D'où vient alors l'étrange fascination que dégage ce film tout simple, sans mise en scène brillante, sans vedettes ?

C'est que ces personnages, médiocres mais profondément vrais, vont beaucoup plus loin dans leur façon de se livrer à travers leurs bavardages que les héros de la plupart des films. C'est que leurs pauvres petits problèmes renvoient aux grandes questions qui n'ont jamais cessé d'agiter l'humanité : que faire de sa vie ? Comment échapper à la solitude ? Pourquoi mourir ?

A travers leurs rêves, leurs regrets, ils se livrent à un « strip-tease » existentiel assez analogue à celui que Tchekhov fait effectuer aux personnages de ses pièces et de ses nouvelles.

(M.G.M.)

PIER ANGELI ET MICHÈLE MORGAN
Des raisins trop roses

La formule cinématographique de *La Nuit des maris* n'est pas neuve. Il y eut, par exemple, au lendemain de la guerre ce beau film méconnu de Clifford Odets : *Rien qu'un cœur solitaire*. Mais cette formule semble aujourd'hui gagner du terrain grâce à l'influence grandissante de la télévision sur le cinéma américain.

Les auteurs de *La Nuit des maris* appartiennent à la télévision. Paddy Chayefsky, qui en a écrit l'histoire, est le scénariste le plus connu du public américain (ses scénarios se vendent en librairie, comme des romans). Et Delbert Mann a lui aussi travaillé pour le petit écran. C'est à cette équipe qu'on doit déjà d'ailleurs *Marty*, gentille chronique des amours d'un boucher et d'une institutrice.

Grâce à ces films le cinéma finira peut-être un jour par se débarrasser de ses origines théâtrales pour retrouver sa vraie nature : la réalité romanesque.

J.-P. V.

(1) Avenue, Vendôme.

★

● *Imbuvable.*

DES vendangeurs comme on en voit rarement, Michèle Morgan, Mel Ferrer, Pier Angeli, risquent de faire croire que cette cueillette des raisins est une partie de plaisir. Or, *Les Vendanges*, film américain de Jeffrey Hayden, sont loin d'être des bacchanales. Dans ce mélo paysan, où même les décors naturels ont l'air d'avoir été reconstitués en studio, où la lumière provençale semble avoir ébloui davantage le caméraman que la pellicule aux monstrueuses couleurs, où le doublage provençal accuse la gaucherie des acteurs aussi perdus dans ces fermes que dans le désert, il n'y a pour exprimer l'intensité silencieuse de la vie paysanne, que des lourds regards et des narines palpitantes empruntés au matériel de l'ancien Odéon.

En dépit d'une candeur maladive, Mel Ferrer séduit Pier Angeli qui seule respire à l'aise au milieu des vignes. Quant à Michèle Morgan, elle est fermière, comme Marie-Antoinette fut bergère. Très jolie à regarder.

M. M.

(1) Biarritz, Madeleine, Gaumont-Palace.

A voir

EN EXCLUSIVITE

● **La Nuit des maris** (néo-réalisme américain) ● **Œil pour œil** (un Cayatte inattendu) ● **Douze hommes en colère** (à eux de juger) ● **Femmes entre elles** (romantisme de salon) ● **Guerre et paix** (Tolstoï quand même) ● **Le Tour du monde en 80 jours** (pour petits et grands enfants).

NOUS VOUS RAPPELONS

● **Sait-on jamais ?** (Royal-Haussmann) ● **Les Dames du bois de Boulogne** (Pagode) ● **Le Diable au corps** (Celtic) ● **Jeux interdits** (Noctambules) ● **Ariane** (Plaza) ● **Le Couple invisible** (Cinéma des Champs-Elysées) ● **La Fureur de vivre** (Caumartin) ● **Bienvenue Monsieur Marshall** (Studio Bertrand) ● **Sciuscia** (Cardinet).

AU CINÉMA

L'ŒIL ÉTAIT DANS LE DÉSERT

par J.-P. VIVET

ŒIL POUR ŒIL
film d'André Cayatte
(*Normandie, Rex, Moulin-Rouge*)

« ŒIL POUR ŒIL » est plus qu'un tournant dans la carrière d'André Cayatte : c'est une volte-face. « Justice est faite », « Nous sommes tous des assassins » étaient des manières de pensums cinématographiques, appliqués, limpides, anodins et pleins de bonnes intentions. « Œil pour œil » est un film baroque, obscur, invraisemblable, cruel et désespéré. A mi-chemin du ratage et de la grande réussite. Mais aussi étrange que les autres étaient indifférents.

Avant d'être un film, « Œil pour œil » était un roman de Vahé Katcha. L'histoire d'un homme dont la femme est morte parce qu'un médecin n'a pas voulu la soigner, et qui se venge de ce médecin, d'abord en le harcelant de sa présence, puis en le faisant mourir d'épuisement au milieu d'un désert de l'Asie Mineure. Cayatte a indiqué ici-même la transformation essentielle qu'il a fait subir au roman : la substitution du thème de la mauvaise conscience au thème de la vengeance. En faisant passer le poids du film des épaules du mari sur celles du médecin que hante le remords d'avoir commis une faute professionnelle.

Une erreur

Cette transformation a été vraisemblablement une erreur. Passons même sur tout ce qu'il y a de conventionnel dans la façon dont Cayatte matérialise le remords de son héros : soûleries dans les boîtes de nuit et sursauts chaque fois que se déclenche la sonnerie du téléphone. Ce qui est beaucoup plus gênant, c'est tout ce que ce remords a de gratuit. D'abord parce que la faute professionnelle est discutable ; ensuite parce que ce médecin nous est montré tout au long du film comme un dur, comme un de ces hommes qui, précisément, n'ont pas l'habitude de se laisser faire par leur conscience. Résultat : on a devant soi un personnage faux, auquel il est impossible de s'identifier. Ajoutons que Curd Jurgens ne fait rien pour sauver le rôle.

Cayatte n'a tiré de ce changement d'optique qu'un avantage : la possibilité de donner à son histoire un climat mystérieux, insolite. Tout comme le médecin, le spectateur ignore les intentions du mari. Avec lui, il se demande ce que veut ce gros homme moustachu qui rôde autour de lui, paie ses notes de bar et lui offre son lit. C'est un truc familier aux auteurs de romans policiers (et même aux autres. Dostoïevski pour ne citer que lui) et on aurait mauvaise grâce de reprocher à Cayatte d'en avoir usé à son tour. Mais ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'en avoir abusé.

A mesure que l'intrigue progresse, les points d'interrogation ne cessent de se multiplier. Est-ce le mari — ou le hasard — qui a fait appeler le médecin dans un village du désert pour soigner un malade ? Comment se fait-il que le mari s'y trouve lui aussi et que disparaissent les pneus de la voiture du docteur ? Le mari propose au médecin de le suivre à travers le désert afin de regagner la ville. Est-ce un piège ? Souhaite-t-il seulement le torturer un peu ? Ou bien a-t-il déjà l'intention de l'entraîner dans la mort ? Les événements semblent plus en faveur de la fatalité que du machiavélisme ; mais que penser alors du rire du mari mourant dans les rochers auprès de sa victime ?

Toutes ces interrogations qui restent en suspens font d' « Œil pour œil » un film irritant. Mais il y a, surtout dans sa seconde partie, des moments de cinéma difficiles à oublier. La longue marche à travers le désert de ces deux hommes liés par ces rapports monstrueux qu'entretiennent souvent bourreaux et victimes. Le mari exerce sur le médecin, comme sur le spectateur, un véritable envoûtement et on peut se demander jusqu'à quel point Jurgens ne le suivrait pas, même en sachant qu'il va à la mort. L'annonce de cette mort est donnée par une image digne de Stroheim : une carcasse d'âne ou de cheval dont le ventre se met à palpiter parce qu'un vautour s'est installé dedans.

On pense encore à Kafka avec cette absurde valise que le mari transporte avec lui. On est dans un climat d'horreur, mais le gros homme prend le temps de se raser, de faire sécher son linge, d'étendre un mouchoir sous les pelures de la dernière banane qui lui reste à manger. Le décor lui-même, admirablement photographié par Christian Matras, a quelque chose de kafkaïen, avec ses labyrinthes de montagnes où l'on s'enfonce de plus en plus profondément alors que l'on croit être sur le point d'en sortir.

J'ai dit le mal que je pensais de Curd Jurgens. En revanche, Folco Lulli, dans le rôle du mari, ne mérite que des éloges, bonasse, malheureux que des éloges. Bonasse, malheureux, énigmatique, il contribue pour beaucoup au climat d'inquiétude qui est celui du film.

BOIS DE BOULOGNE - SAB 92-52
ARMENONVILLE
chauffé et climatisé
TOUTE L'ANNEE
La plus haute expression
de la cuisine française
dans le cadre
le plus Parisien
SES DEJEUNERS
SES DINERS
on danse avec les orchestres
AIMÉ BARELLI
TOUS LES DIMANCHES THE-DANSANT
SOUPERS APRES LE SPECTACLE
JUSQU'A 2 H DU MATIN - BAR
Vous laissez votre voiture devant la porte
les voituriers s'en chargent
VENDREDI TENUE DE SOIREE

LOUEZ VOS PLACES
aux Agences LA MADELEINE
14, Bd DE LA MADELEINE - OPÉ. 97-93
34, Av. des Champs-Élysées - ELY. 78-62
14, Bd Beaumarchais - ROQ. 00-92
16, Avenue de l'Opéra - RIC. 56-65

UN ENTRETIEN AVEC

RONALD MATTHEWS

RONALD MATTHEWS, journaliste et écrivain de grand talent, est un ami personnel de Graham Greene (« Le Fond du problème », « Le Rocher de Brighton », « La Puissance et la Gloire », « La Fin d'une liaison », « Un Américain bien tranquille », *etc.*). *Des entretiens qu'il eut, tout au long de plusieurs années, avec le célèbre romancier anglais, il vient de tirer un ouvrage original, composé d'une sorte de très large conversation à bâtons rompus où les deux interlocuteurs abordent, sans ordre, tous les sujets* (1). *Les admirateurs de Graham Greene y trouveront en particulier des analyses très poussées, faites par lui-même, de chacune de ses œuvres.*

« L'Express » publie aujourd'hui, en exclusivité, quelques-uns de ces échanges, qui jettent une lumière nouvelle sur la personnalité de l'un des plus grands écrivains de notre époque.

(1) « Mon ami Graham Greene » (Desclée de Brouwer).

• L'enfance

Ronald Matthews. — On vous appelle un écrivain malheureux. Mais un homme tout à fait heureux peut-il jamais être un artiste et un créateur ?

GRAHAM GREENE. — Ne confondez-vous pas ? Je ne crois pas que l'on m'accuse d'être un malheureux à qui il arrive d'écrire, mais d'être un écrivain qui, de propos délibéré, choisit les sujets douloureux.

Ronald Matthews. — En fin de compte, cela ne revient-il pas au même ? L'obsession qui porte un auteur à préférer les sujets douloureux, quelle que soit leur espèce, ne se fixe pas normalement sur un homme parfaitement heureux (...).

On sait que, bien qu'on puisse survivre à une enfance malheureuse, comme on peut survivre à la petite vérole, on en porte toujours les marques. Votre enfance a-t-elle été objectivement malheureuse ?

GRAHAM GREENE. — Ne vous servez-vous pas d'un adverbe qui n'est pas tout à fait celui qui convient ? Je pense que l'on pourrait dire de Henry James qu'il a eu une enfance objectivement heureuse. Et voyez l'obsession qu'elle a laissée en lui ! (...) Le malheur descendit sur moi, brusquement, comme un rideau tombe, le jour où l'on me mit en pension.

Ronald Matthews. — Diriez-vous que le traitement psychanalytique vous a fait du bien ?

GRAHAM GREENE. — Oui. Je crois pouvoir dire qu'il m'a guéri de mes cauchemars. Ce qu'il y avait de fâcheux, c'est qu'il ne les avait remplacés par rien. Il avait fait de moi un personnage d'une santé psychique parfaite (quelle chose barbante peut être la santé toute simple !), c'est-à-dire orienté dans le bon sens, capable de prendre un intérêt extraverti à mes compagnons. (Vous connaissez leur vocabulaire insipide.) Mais je n'étais qu'une nullité bien-portante, une machine parfaitement au point, mais privée des passions qui pouvaient la faire marcher.

Ronald Matthews. — L'image même de l'homme de l'Evangile, après que le diable en a été chassé, balayé, décoré, avec tout le confort moderne pour recevoir une nouvelle série de locataires.

GRAHAM GREENE. — Exactement cela. J'étais en somme absolument vide, en proie à un ennui presque physiquement douloureux. Il fallait un nouveau locataire. Cela se termina naturellement par la roulette russe. Vous connaissez, n'est-ce pas, le jeu de la roulette russe ?

Mon frère aîné était absent et je fourrageais un après-midi dans un placard de la chambre que je partageais avec lui, quand je tombai sur un revolver. Sur-le-champ, je glissai une cartouche dans l'une des chambres du barillet, mis le revolver dans ma poche et partis sur les terrains communaux de Berkhamsted.

Ronald Matthews. — Là où vous aviez déjà voulu vous cacher ?

GRAHAM GREENE. — Oui. Mais cette nouvelle rébellion, pour autant qu'on la prit au sérieux, n'était pas seulement une révolte contre ma propre famille, c'était une rébellion contre la vie même. N'avez-vous jamais essayé de vous suicider, quand vous étiez petit garçon ?

Ronald Matthews. — Si, mais je ne faisais que jouer un rôle et je savais que je jouais un rôle. Jamais je ne me suis pris au sérieux.

GRAHAM GREENE. — Je suppose que je jouais la comédie, moi aussi, que je me regardais jouer. Mais, agir ainsi, n'est-ce pas naturel pour un enfant intelligent (ou est-ce seulement pour un enfant malheureux) ? Savoir qu'on joue un rôle implique-t-il de ne pas le prendre au sérieux, le rôle qu'il a choisi ? J'aurais cru le contraire.

Ronald Matthews. — Vous êtes sous les hêtres d'Ashridge, vous avez le revolver dans la main...

GRAHAM GREENE. — Je mis le canon de l'arme dans mon oreille droite et je tirai. J'entendis un déclic, un déclic dérisoire, et ce fut tout. Quand j'abaissai le revolver pour regarder le barillet, je trouvai que la balle était prête à être tirée. J'en étais sorti de justesse.

Ronald Matthews. — Fûtes-vous soulagé ou déçu ?

GRAHAM GREENE. — Non, rien d'aussi doux. Je fus soudain la proie d'un sentiment d'énorme jubilation. La vie était là, devant moi, grande ouverte, avec ses mille possibilités entre lesquelles je n'avais qu'à choisir. C'était comme pour un jeune homme la première conquête d'une femme.

Ronald Matthews. — Une chose dont vous n'aviez, alors, pas fait l'expérience.

GRAHAM GREENE. — Dont je n'avais pas jusqu'alors l'expérience, mais c'était le même sentiment de portes qui s'ouvrent de tous les côtés. J'éprouvais une confiance toute neuve ; c'était comme si je venais de réussir l'exploit qui m'initiait à l'état d'homme fait. Quel âge pouvais-je avoir ? Dix-huit ans, peut-être un peu moins.

Ronald Matthews. — Et l'heureux effet fut-il permanent ?

GRAHAM GREENE. — Connaissez-vous un remède dont les effets sont permanents ? J'avais eu recours au jeu de hasard et il avait opéré, mais je demeurais assez sceptique quant à sa permanence pour considérer le revolver, non comme un moyen de guérison capable de dissiper l'ennui, mais seulement comme un analgésique qui ne l'avait que provisoirement apaisé. Si l'on est sujet à des maux de tête, on porte sur soi un tube d'aspirine. Je pris donc sur moi le revolver encore chargé de son unique projectile quand je partis pour Oxford.

Quelques formules de Graham Greene

- **Je trouve que seuls les auteurs de second plan appartiennent à des cénacles.**
- **Je suppose qu'il faut avoir souffert de la part de son ennemi pour pouvoir lui pardonner.**
- **Kafka me rend malade. J'apprécie sa façon d'écrire, mais j'éprouve, quand je le lis, une douleur entre les yeux, un peu comme lorsqu'on mange une glace.**

Ronald Matthews. — Vous en êtes-vous servi souvent ?

GRAHAM GREENE. — Quatre ou cinq fois. De temps en temps, l'envie me prenait, irrésistible, d'un goût pour une nouvelle ration du triomphe que j'avais connu sous les hêtres d'Ashridge. Je m'en allais à pied dans la campagne, au-delà d'Headington ; parvenu dans un chemin un peu écarté, je tirais de ma poche le revolver, faisais tourner le barillet, puis, après un coup d'œil furtif à la ronde, je portais le canon à mon oreille et je tirais. Quand, un jour, rentré à Berkhamsted, portant le canon à l'oreille et appuyant sur la détente, je m'avisai que je n'éprouvais même pas un choc, je remis le revolver dans le buffet d'angle, et ce fut pour toujours.

• La première œuvre

GRAHAM GREENE. — Je me représente le besoin d'écrire un roman comme on pense à une cloque qu'il faut vider. Pour les premiers livres, l'ampoule était vraiment gênante. Rien d'aussi gênant aujourd'hui. Ce serait plutôt que l'on se dit qu'en conscience, on devrait écrire quelque chose.

Ronald Matthews. — En déménageant, l'autre jour, mon appartement de Paris, je suis tombé sur une édition américaine de votre premier livre. Dès le début, j'ai retrouvé votre style. Ensuite, tout a paru se désagréger, s'en aller en morceaux.

GRAHAM GREENE. — *L'homme et lui-même.* Oui, celui-là fut pour moi un fameux abcès. C'était vraiment un mauvais livre, mais on en a vendu huit mille exemplaires. Chose curieuse, il a connu aussi un certain succès à l'étranger. Par exemple, il a beaucoup plu à Maritain, qui l'a placé dans une collection de qualité dont il s'occupait. Mais il me demanda de l'expurger, à cause d'un passage qu'il trouvait par trop suggestif. N'était-il pas un peu bizarre de se voir demander d'expurger un premier livre pour une publication en France ?

Ronald Matthews. — Qu'eussiez-vous fait si L'homme et lui-même n'avait pas trouvé d'éditeur ?

GRAHAM GREENE. — J'étais déjà décidé à cesser d'écrire. Après tout, mon emploi au *Times* suffisait à me faire vivre, et je n'eusse pas été le premier fils que sa famille avait persuadé d'avoir, de son talent, une opinion exagérée.

• Le Bien et le Mal

Ronald Matthews. — Je ne crois pas que, désormais, vous écriviez encore des histoires qui vous amusent ou qui amusent, n'est-il pas vrai ?

GRAHAM GREENE. — Oh ! que si ! Le livre que j'écris en ce moment : *Un Américain bien tranquille*, en sera un, de divertissement ! Dieu n'y est pas encore entré, sinon d'une façon tout occasionnelle, du moins jusqu'à présent.

J'ai éprouvé un moment de malaise, comme d'un Jonas qui se déroberait à sa mission, et puis je me suis dis que Dieu ne laisse pas ses Jonas lui échapper si facilement.

Le Rocher de Brighton *avait, par exemple, été commencé par le concours d'une série de hasards. Aucune impulsion irrésistible n'avait poussé Graham à s'asseoir devant son papier.*

GRAHAM GREENE. — Mon agent m'avait emmené voir Korda. Deux de mes livres avaient été adaptés à l'écran ; j'étais connu comme critique cinématographique du *Spectator* et je me disais que peut-être je pourrais décrocher la commande d'une mise en scène.

Quand je fus introduit, Korda me dit : « *Avez-vous des idées ?* » En fait, je n'avais rien préparé, mais au cours du trajet, j'avais imaginé une amorce. De sorte que je dis : « Je vois Robert Donat debout sur un des quais déserts de la gare de Paddington. Il est minuit passé. Il attend qu'un train entre en gare. Et, tandis qu'il fait les cent pas sur le quai, le sang se met à dégoutter de dessous son imperméable. On ne s'en est même pas servi, pour finir, dans *The Green Parrot.* Mais, sur la foi de cette image, Korda me signa un contrat : soixante livres par semaine pendant six semaines, pour établir un scénario.

The Green Parrot *devait être un film de la pègre. Il lui fallait pour cela quelqu'un qui l'aidât à faire le dialogue. On le mit en rapport avec un petit employé de studio, mêlé aux exploits des bandes des champs de courses de Wandsworth ; tellement mêlé, même, qu'il avait reçu au visage un coup de rasoir qui l'avait mis hors jeu.*

GRAHAM GREENE. — Je passai une soirée à boire avec lui. Une soirée au cours de laquelle il me fournit tout un vocabulaire de l'argot de la pègre. Par exemple, dans le langage des gangs, on ne dit pas : « *Regarde cette putain !* » On dit : « *Vise-moi c'te morue ! Bigle-la en chanfrein !* »

Le rôle de l'employé de studio ne s'arrêta pas là. L'entretien fournit à Graham l'idée de Brighton comme décor d'un roman sensationnel avec, pour arrière-plan, la vie d'un gang.

Graham avait de cette ville des souvenirs qui remontaient loin en arrière. Quoi de mieux approprié que la première rencontre ouverte entre Dieu et le Diable, dans l'œuvre de Graham, se trouvât justement placée en un lieu qui gardait à ses yeux quelque chose de la verte paradisiaque du décor d'un bonheur d'enfant ?

Ronald Matthews. — Je sens que ce que vous avez essayé de dire dans Le Rocher de Brighton et de nouveau dans La puissance et la gloire, c'est que le pécheur est encore accessible au salut, parce qu'il sait qu'il est coupable, et que le pharisien ne l'est pas, parce qu'il se croit innocent.

GRAHAM GREENE. — Le pharisien n'est capable de salut que parce qu'il peut plaider que son ignorance est invincible. On ne le méprisera pas ; on n'en a d'ailleurs pas le droit. Mais je pense qu'il est légitime de se payer un peu sa tête.

Ronald Matthews. — Mais n'est-il pas vrai, à moins que ce ne soit couper les cheveux en quatre, que personne n'est poussé par Dieu en enfer ? L'homme qui est damné s'exile de Dieu volontairement, de son propre choix.

GRAHAM GREENE. — Il y a un moment d'environ une heure, après la mort, pendant lequel le corps ne perd rien de son poids. X... demande s'il n'est

GRAHAM GREENE

pas possible et même légitime de penser que, durant ce temps, l'âme ne s'est pas encore séparée du corps, que ce moment lui est donné pour comprendre la pleine signification de sa révolte contre Dieu. Peut-on concevoir qu'une âme, mise aussi clairement en présence du fond de la question, persiste dans sa rébellion ? Car, après tout, combien de péchés sont mortels, au plein sens du mot, c'est-à-dire commis par un libre choix, l'esprit informé ? (...) Combien de fois le criminel voit-il son crime comme les autres le voient ? N'est-il pas vrai qu'il est si enfermé dans une prison d'égoïsme (lieu tout aussi misérable que n'importe quel autre lieu de captivité) qu'il se considère comme à plaindre plutôt qu'à détester ? Notre répugnance à le contempler est compréhensible, mais nous n'avons pas le droit d'appeler chrétienne cette répugnance.

• La guerre

Ronald Matthews. — Avez-vous trouvé que la guerre vous débarrasserait pour un temps de l'angoisse ? Un de mes collègues du Herald, celui qui, du jour au lendemain, cessa d'être communiste quand il se remaria avec une femme qui le rendit heureux, a trouvé que la première guerre lui avait procuré cela. Un jour, il m'a dit : « Ce fut une époque magnifique ! Pas d'autre souci que de se faire tuer ! »

GRAHAM GREENE. — Je n'ai pas du tout éprouvé cela. Quand je commençai ma préparation dans une unité de l'Intelligence Service à Oxford, je ne cessai de me faire du souci. Je me demandais si je ferais bonne figure à la parade, si je n'hésiterais pas en faisant « à droite par quatre ! ».

Ronald Matthews. — Quelle était exactement votre mission aux Renseignements, en Afrique occidentale ?

GRAHAM GREENE. — Ma responsabilité principale consistait à aider à contrôler si le cuirassé français *Richelieu* avait quitté Dakar.

Une chose que je ne comprenais pas, c'était cette peur, ce cauchemar, d'une guerre imminente, qui jette son ombre sur tout le bouquin (Le Rocher de Brighton, *écrit en 1935*).

GRAHAM GREENE. — J'avais senti, dans mon ventre, dès le début, que la guerre était une certitude. La peur que j'en avais était aussi tenace que le souci que j'avais du chômage. C'était chez moi imagination pure, mais vous voyez que la chose est arrivée.

Ronald Matthews. — Eprouvez-vous la même espèce de peur aujourd'hui, d'une guerre avec l'Union soviétique ? Il y a exactement autant de raison d'avoir peur.

GRAHAM GREENE. — Il se peut qu'il y ait tout autant de raison d'avoir peur, mais je ne la sens pas.

Ronald Matthews. — Vous êtes-vous jamais demandé comment les responsables de tout cela, les gouvernants de Moscou, se voient eux-mêmes ?

GRAHAM GREENE. — Je suppose qu'ils voient leur situation comme la voient les directeurs d'une grande société capitaliste : « Si nous donnions aux ouvriers tout ce qu'ils demandent, la compagnie ferait faillite ! »

• Le troisième homme

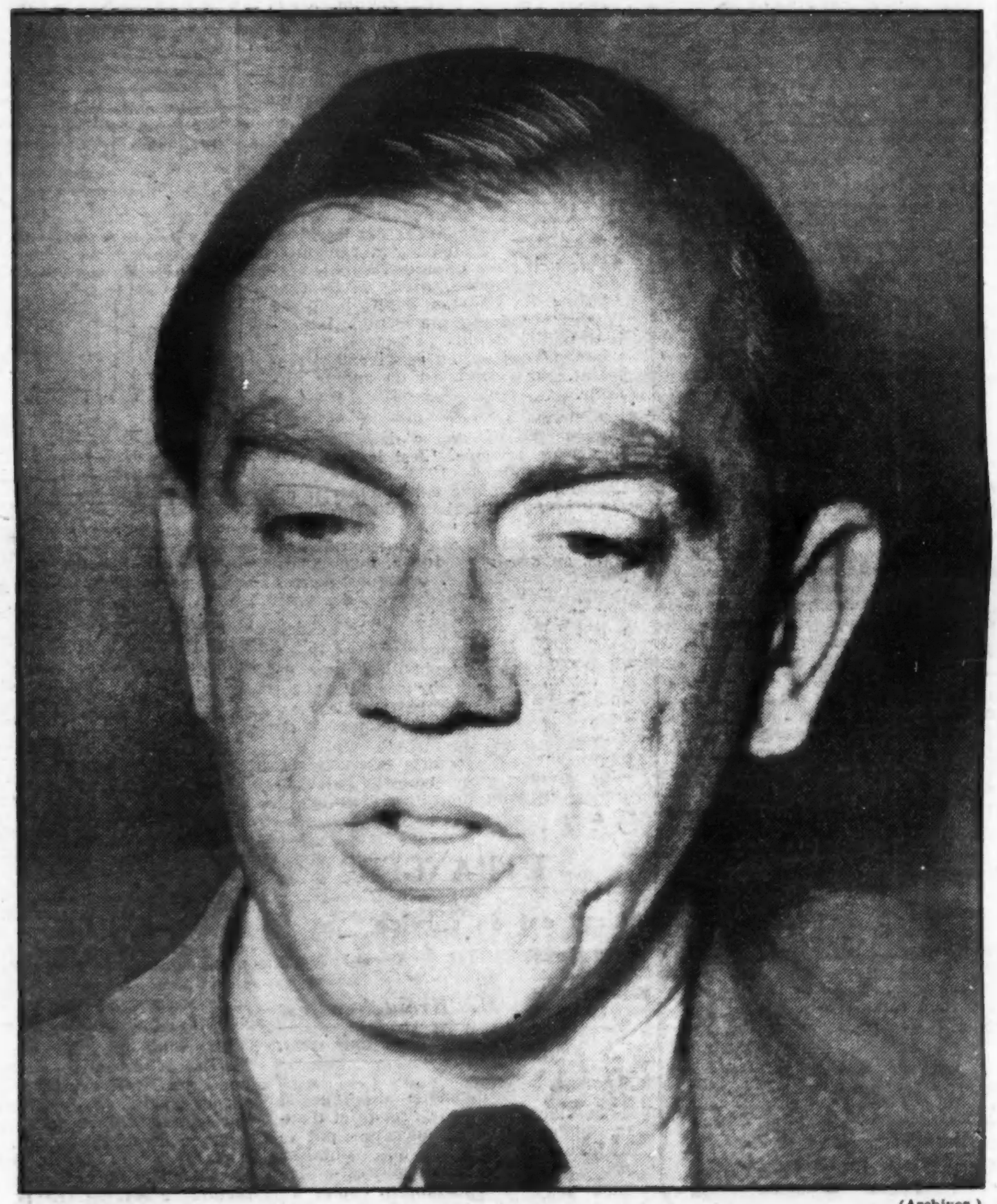
Jetant un coup d'œil, l'autre jour, sur ses passeports, Graham a constaté qu'il avait atterri sur 114 aéroports différents. Son premier long voyage d'après guerre avait été pour aller à Vienne, où il espérait trouver le décor de l'histoire qui allait devenir un film : *Le Troisième Homme.* Il y était parti sans autre document qu'une simple phrase de son carnet sur un ami qu'il avait vu vivant dans le Strand, après avoir assisté, huit jours auparavant, à ses obsèques. Jusqu'à la fin de son séjour, il n'avait absolument rien trouvé qui pût vêtir ce très insuffisant squelette. Mais, trois jours avant de repartir, le correspondant du *Times* lui avait parlé, en buvant un verre, de pénicilline passée en fraude ; le dernier jour, un officier de l'Intelligence Service l'avait entretenu de l'accès aux égouts par les kiosques, et Graham y était descendu avec lui.

Nous avions parlé de ce film à Brighton. Au cours de la semaine précédente, la phrase *Le Troisième Homme* avait été couramment employée dans les journaux. Au cours d'un débat à la Chambre des Communes sur les diplomates anglais disparus, Burgess et Mac Lean, on s'était demandé s'il n'y avait pas, au Foreign Office, un « troisième homme » qui avait pu les avertir qu'ils étaient soupçonnés. Au cours d'une autre séance, un ministre avait parlé de M. Aneurin Bevan comme pouvant être le « troisième homme » dans la candidature à la succession de la présidence du parti travailliste. La phrase s'était incontestablement plantée dans l'esprit du public. Or, Graham me dit que, le film étant fait, David Selznick s'était plaint que le titre ne voulait rien dire et l'avait prié de chercher, pour la diffusion en Amérique, quelque chose de mieux, dans le genre de *Une nuit à Vienne.*

Toujours dans ses écrits, Graham s'était montré adversaire des simplificateurs, de ceux qui fuient le mystère, de ceux pour qui

La mer, ce n'est qu'un peu d'eau
Et le ciel, rien qu'un peu d'air,
La terre un peu de matière
Qui s'est trouvée là par hasard...

Il avait commencé par défier ceux qui voudraient réduire le cœur imprévisible de l'homme à un tableau de statistiques. Il a continué en attaquant de front ceux qui voudraient enfermer l'infinie majesté de Dieu dans une formule commode. Il a naturellement suscité des ressentiments. Un monde simplifié est tellement maniable!



(Archives.)

GRAHAM GREENE

« J'ai mis le canon de l'arme dans mon oreille... »

ALEX WEISSBERG
L'histoire de Joël Brand
un troc monstrueux : un million de juifs pour dix mille camions
1 volume : 600 fr.
ED. DU SEUIL

FRANÇOIS NOURISSIER
le corps de Diane
roman
les jalousies particulières
1 vol. : 500 frs
JULLIARD

On vous en parlera

L'HOMME DE QUARANTE ANS

GILBERT arrive un soir à Saint-Hiseau pour digérer ce « mal de vivre » qui s'empare aujourd'hui des hommes de quarante ans lorsqu'ils ont fait la guerre et trouvent le monde un peu fade.

Guy Le Clec'h a voulu que son roman, Tout homme a sa chance (1) se déroule dans l'un de ces villages comme il y en a beaucoup au bord de la Seine ; pourtant, sitôt logé dans le seul hôtel du pays, Gilbert plonge dans un monde étrange : d'autres hommes et d'autres femmes ont, comme lui, pris ce village pour asile.

Curieux asile et curieux pensionnaires : Journan, professeur décavé, joueur d'accordéon, grand empailleur d'oiseaux, mime la folie en espérant qu'elle viendra un jour lui donner le repos ; Stéphanie Golnik, éternelle réfugiée, enfuie d'une quelconque Ukraine, droguée, fatiguée de vivre et d'errer ; Fauvel enfin qui ne parle point trop de son inquiétant passé, demi-aventurier qui joue à exercer une facile domination sur tous ces « ratés » et sur sa femme, Irène.

Ratés et déracinés

Des « ratés », sont-ils vraiment des « ratés » ? Ils ont été simplement brisés par la guerre. Le choc nerveux de 1940 ou de 1944 fut sans doute trop fort pour leurs nerfs.

Gilbert, le nouvel arrivant, ne vaut guère mieux : il vient de quitter Paris sur un coup de tête. Or, cette aventure, ces deux jours d'hiver passés dans un village parmi les déracinés de Saint-Hiseau lui offrent, au moins, le spectacle de ce que sera sa vie, désormais — sa vie d'exilé dans un monde où l'on ne s'exile plus.

Le Clec'h n'a pas voulu éclairer ses personnages d'une lueur trop vive ; ce sont des fantômes et ils doivent le rester. Si nous en savions sur Fauvel plus que n'en découvre Gilbert, si la rousse Stéphanie nous avouait sur elle-même plus qu'elle n'en confie à Gilbert en venant, malgré lui, se glisser dans son lit, pour rester dans son rôle de prostituée, le récit perdrait cette allure d'estampe en demi-teintes et cette espèce de nostalgie ironique qui fait son charme indiscutable.

L'échec des autres

C'est que l'auteur n'a point cherché autre chose qu'à raconter une aventure, à révéler la tristesse des hommes de son âge qui ont cru vivre, vers 1944, dans un monde nouveau alors qu'ils glissaient sur les rails de l'éternel vieux monde. Les livres successifs de Le Clec'h reflètent d'ailleurs cette lente et progressive détresse depuis Le Témoin silencieux jusqu'au Défi qui raconte déjà une défaite. C'est ce désarroi qui rapproche parfois les personnages de Tout homme a sa chance de ceux de Tchékov : l'auteur nous les montre, puis il s'efface. Quand nous les retrouvons, Jourdan entre enfin dans la folie, Stéphanie se laisse mourir et Irène s'échappe avec Gilbert qui rentre à Paris. Deux jours ont suffi. L'espace d'un week-end. Sa seule présence a provoqué le drame. Peut-être le spectacle de l'échec des autres l'a-t-il momentanément guéri.

(1) Albin Michel, éditeur. 224 pages, 480 francs.

HOMMES

Malcolm Lowry

● *Un seul roman mais un chef-d'œuvre.*

UNE dépêche de deux lignes, écrasée entre deux nouvelles sans importance : c'est ainsi que la presse a annoncé la mort de Malcolm Lowry. Même dans le monde d'aujourd'hui, la race des écrivains maudits n'a donc pas complètement disparu.

Il avait publié quelques nouvelles, des extraits d'un roman inachevé et puis ce chef-d'œuvre qu'est *Au-dessous du volcan.* Il avait commencé à l'écrire en 1937, mais les éditeurs le refusèrent. Il le récrivit, mais on lui vola le manuscrit dans un bar à Mexico. La troisième version brûla dans l'incendie de sa maison. La quatrième, enfin, fut achevée en 1944.

Lowry était habitué à la malchance. Son premier roman fut volé chez son éditeur et il n'en avait pas de copie. Cet Anglais qui s'était embarqué à l'âge de dix-sept ans sur un cargo à destination de la Chine, n'avait jamais trouvé de patrie. Il vécut aux Etats-Unis, au Canada, au Mexique et finalement il s'était installé en Colombie britannique. De temps à autre on le vit à Paris, colosse blond, les yeux hagards et amicaux, toujours entre deux verres : il est probable que l'alcool ne fut pas étranger à sa mort. Il n'avait que 48 ans.

La traduction française de *Au-dessous du volcan* (Corrêa) parut en 1950, et peu de livres ont rencontré un accueil aussi unanime. Mais le succès de ce roman, avec le *Docteur Faustus*, de Thomas Mann, peut-être l'ouvrage romanesque le plus important publié depuis la guerre, ne dépassa pas un milieu relativement restreint, car Lowry est un auteur difficile.

Comme l'*Ulysse* de Joyce, *Au-dessous du volcan* se déroule dans une seule journée. C'est le Jour des Morts de l'année 1938 au Mexique. L'action elle-même est mince : il ne s'agit apparemment que d'un homme ravagé par la boisson, de sa femme et de l'échec inéluctable de leur amour. Mais, comme chez Joyce, nous assistons à une épopée. Quelques figures symboliques marquent cette descente aux enfers. Et lorsque le héros meurt à la suite d'un malentendu stupide et gît seul et abandonné au bord d'une route, c'est un vagabond, joueur de violon, qui se penche sur lui et lui transmet par un simple mot le message de solidarité de l'humanité en l'appelant doucement « companero », compagnon. Ce message, on voudrait être sûr que Malcolm Lowry l'ait également entendu sur son lit de mort.

ÉTRANGER

L'art est au service du parti

● *M. Kroutchev est aussi chef des écrivains.*

LA revue théorique Kommunist du mois d'août, la *Pravda* et d'autres journaux soviétiques publient le texte des discours de M. Kroutchev prononcés les 13 et 19 mai, c'est-à-dire avant la crise du Kremlin, consacrés au rôle de l'écrivain dans la société soviétique.

Les directives qu'il donne aux écrivains marquent un certain raidissement et un net retour au conformisme politique et doctrinal. L'artiste, selon M. Kroutchev, n'est jamais libre à l'égard de la société dont il fait partie. La liberté de création mène à l'anarchie. L'art doit être au service du peuple. Or, les intérêts du peuple sont inséparables de la politique du parti communiste, de sorte que tout ce qui nuit au parti nuit *ipso facto* au peuple.

Comment cet apostolat artistique doit-il être poursuivi ? En exaltant les progrès de la société soviétique, ses réalisations, ses succès. Il est inadmissible de traiter « d'enjoliveurs » ceux qui accomplissent ce travail. Certes, il n'est pas souhaitable de cacher les défauts, le parti a montré comment il faut les dénoncer et les combattre. Mais il ne faut jamais oublier que les aspects positifs constituent l'essence de la société soviétique, alors que ses insuffisances et ses défauts ne sont que des phénomènes secondaires et passagers.

Doudintzev et Lukacs

Or, constate M. Kroutchev, certains écrivains qui ont loué outre mesure Staline de son vivant *« ne sentent plus, depuis la condamnation du culte de la personnalité, le sol sous leurs pieds », « ils s'imaginent que leur rôle consiste à taire tout ce qui est positif en U.R.S.S. et à mettre l'accent sur les faits négatifs »...* C'est le cas, entre autres, de Doudintzev, qui *« accumule à dessein les couleurs sombres et se réjouit méchamment des erreurs qu'il a notées. Une telle façon de peindre la réalité sous un faux jour, d'en faire une caricature. »*

Cette sévère condamnation de Doudintzev n'empêche pas M. Kroutchev d'admettre que *« certaines pages de son livre sont justes et écrites d'une plume de maître »* et d'estimer que Doudintzev peut revenir dans une voie juste s'il reconnaît le bien-fondé des critiques qui lui sont adressées.

Pourquoi toutes ces erreurs ? M. Kroutchev ne se contente pas de condamner ; il explique. Il explique les errements de certains écrivains par leur ignorance politique, par leur manque de discernement. *« Ne connaissant pas la vie, ne possédant pas l'expérience politique nécessaire, la faculté de voir l'essentiel, ils s'accrochent aux insuffisances et aux erreurs de tel ou tel travailleur, mettent tout dans le même sac, sans chercher à comprendre et à différencier, se font peur à eux-mêmes et essayent de faire peur aux autres. »*

Ainsi pour M. Kroutchev, un artiste est, en politique, un éternel mineur, inapte à établir une discrimination entre le bien et le mal. Il doit, dans ces conditions, se cantonner à son domaine particulier et suivre les directives des leaders du parti qui ont, eux, la faculté de saisir l'essentiel et l'expérience politique qui lui font défaut. Cette attitude de M. Kroutchev rappelle celle de son protégé hongrois, M. Kadar, qui, parlant de Georges Lukacs, le plus grand philosophe marxiste vivant, a déclaré que Lukacs aurait évité bien des ennuis s'il s'était limité à la philosophie au lieu de se mêler de politique.

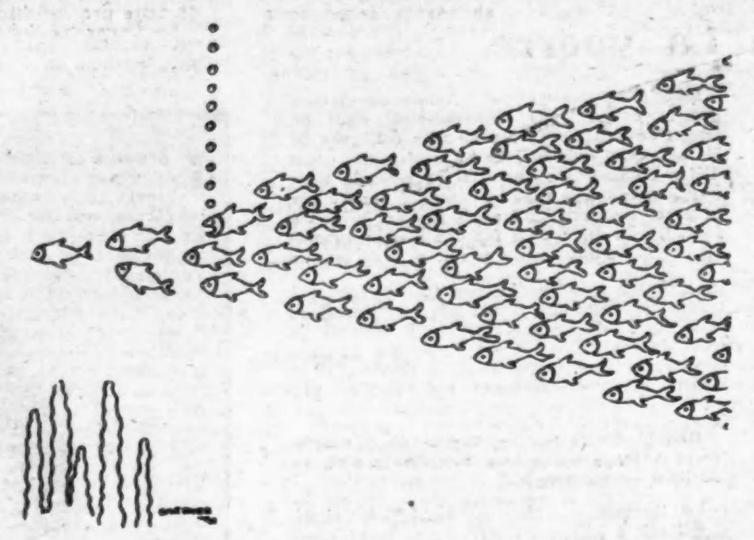
La bureaucratie

Le recul par rapport à Chepilov est certain. Ce dernier a refusé d'interdire l'édition du livre de Doudintzev en déclarant que les Soviétiques sont capables de discerner eux-mêmes les mauvais livres des bons. M. Kroutchev ne s'y fie pas. Il reproche au contraire à la rédaction de la revue *Novi Mir* son manque de vigilance pour avoir publié le roman de Doudintzev. Le recul ne va pas cependant jusqu'aux positions de Staline et de Jdanov, qui n'admettaient aucune critique et exigeaient une exaltation sans réserve de tout ce qui était russe et soviétique.

Une certaine critique reste permise, encouragée, même. On peut, on doit dénoncer des bureaucrates décisifs, des erreurs limitées et précises. Mais on n'a pas le droit de s'attaquer, comme l'a fait Doudintzev, peut-être sans le vouloir, à la bureaucratie dans « son essence », donner l'impression qu'elle domine le pays, qu'elle est invincible, inexpugnable.

D'après Doudintzev, on peut réparer en U.R.S.S. une injustice particulière, on ne peut réformer le système qui engendre ces injustices.

M. Kroutchev le nie. Pour lui, le système est perfectible à l'infini. Les défauts existants ne sont que les survivances du passé. Parler des injustices, des contradictions que sécrète ce régime, avant qu'elles ne soient officiellement reconnues par le parti, c'est commettre une faute grave qui frôle l'hérésie. M. Kroutchev l'a dit explicitement aux écrivains soviétiques en les rappelant à l'ordre. L'art doit rester au service du parti.



— *Qu'allons-nous devenir si quelque chose lui arrive ?*

(New-Yorker.)

DANIEL ANSELME
la permission
roman
Un livre bouleversant, lucide, courageux, d'une admirable justesse de ton et qui révèle un romancier en même temps qu'un écrivain.
MAURICE NADEAU - France-Observateur
Il faut avoir lu "La Permission" pour savoir ce qui se passe dans la tête et le cœur des jeunes hommes qui reviennent d'Algérie (et y retournent). Il faut l'avoir lu aussi pour faire la connaissance de ce qui est le plus agréable à saluer : un talent fort.
CLAUDE ROY - (Libération)
Daniel Anselme a réussi là un roman de choc, d'un humour lugubre et poignant.
(Demain)
1 vol. 500 fr.
JULLIARD

RONALD MATTHEWS
Mon ami Graham Greene
Passionnant comme un roman de Graham.
1 vol. 224 pages - 840 frs
DESCLÉE DE BROUWER

ROMANS FRANÇAIS

HAINEUSEMENT VOTRE

par MADELEINE CHAPSAL

LE *Corps de Diane* (1), le troisième roman de François Nourissier, écrivain vif et élégant, n'est pas très bon. Un jeune homme fait à une jeune femme le long reproche d'en avoir aimé d'autres avant lui, et même une autre, puis il la quitte. Un précédent et meilleur ouvrage, paru l'année dernière, *Les Orphelins d'Auteuil*, était également la confession d'une liaison triste, maigrement dénouée après un essai de vie commune.

La faiblesse essentielle ne vient pas du sujet — la jalousie du passé — mais de la façon dont il est traité : avec myopie et du bout des lèvres. On sent, de la part de l'auteur, un désir de demeurer à distance de ce qu'il écrit ; comme s'il redoutait, sans cette désinvolture, d'en dire trop et vulgairement. L'abondance, le grossissement exaspéré de certains détails, nuit aussi à l'ensemble : on connaît l'emplacement des grains de beauté de Diane, mais son personnage demeure flou.

Sans doute est-ce l'impureté féminine, et non une femme particulière, que traque le narrateur, cette facilité de toutes à céder trop vite à « l'ignoble volonté de l'homme ». Mais n'est-ce pas se donner la partie trop belle que faire le procès de Diane, dont on sait au départ qu'elle est prête à s'accuser ? Un personnage qui joue si docilement le jeu de l'auteur c'est, inévitablement et en dépit d'une écriture exceptionnellement fluide, le ronron.

Trop souvent aussi, un paragraphe débuté d'un trait vigoureux reprend et ressasse en dix phrases affaiblies la même idée.

L'amant flic

Lent, privé d'action, ce roman offre cependant l'un de ces âcres portraits d'amoureux où l'auteur excelle : celui d'un indifférent qui s'excite à la jalousie. Peu sympathique individu. C'est le jaloux moins par amour que par propreté : fi d'une brosse à dents qui aurait servi !

A l'affût, sur le corps de Diane, de traces de doigts, il s'écœure s'il les trouve, s'enfielle si elles lui échappent.

C'est aussi que le jeu l'amuse : ce dégoûté des femmes est avant tout un amateur de cryptogrammes. Il se complaît à déchiffrer le passé dans l'aspect du présent, lever les voiles sur les restes de festins, parfois décomposés, auxquels il n'eut pas droit.

Une expression de Diane, le choix de sa garde-robe, la composition de son vocabulaire, le rangement de ses bibelots, un geste trop savant, l'amant policier ne néglige aucun symptôme. Ressent-il un malaise ? Il fossoye jusqu'à exhumation de l'horreur pressentie. Après, la chair malade, de se lamenter sur l'amour impossible.

Tout féroce que soit ce portrait d'un jeune homme, il n'est cependant pas assez complet pour sauver le livre à lui seul. Peut-être est-ce la lucidité qui manque : « La haine, voilà mon sujet ». Les déboires amoureux du narrateur ne suffisent pas à justifier ni éclaircir les raisons de cette proclamation répétée.

Le Corps de Diane continue *L'eau grise* et *Les Orphelins d'Auteuil*, où un jeune homme dépeçait déjà ses conduites. Mais la plaie, travaillée d'une griffe rageuse, s'est infectée.

⁂

LA haine est aussi le sujet du *Droit d'asile* (2), premier roman de Boris Schreiber, mais cette haine désolée et toute tressée de tendresse, qui est l'un des souffles de la folie. Le héros, Pierre, a été frappé par la disparition de ses parents, arrêtés par les Allemands et probablement assassinés. Est-ce parce qu'il ne se pardonne pas son absence de ce jour-là ? Dès lors, tous les hommes deviennent ses ennemis : il les craint — persuadé qu'ils veulent aussi sa mort — il les hait, il va venger ses parents sur qui passera à sa portée.

Et le mal tombe au hasard, souvent sur ceux qui, voyant sa détresse physique et morale, lui accordent le droit d'asile. En vain désire-t-il parfois se retenir, épargner quelqu'un, l'accalmie ne dure pas, sa haine le reprend. Un désir d'écart absolu. Or la façon la plus brutale de fuir l'humanité, c'est de se faire rejeter par elle. En période de guerre, une voie s'ouvre : devenir lâche, « le lâche ». Cette position, dans le mépris de tous, est difficile à tenir. Aussi Pierre, par retournement, se croit-il un héros. Condamné par eux, il condamne à son tour ces hommes qui, par leur courage, se font complices du mal qu'ils subissent, « tueries, wagons plombés et tout le reste ». Il a honte de survivre en leur compagnie ; du moins veut-il « sauver sa mort », la préserver de cette tromperie que sont les combats, mourir inutilement, à son gré, à son heure. Ainsi entre-t-il, victorieusement, dans l'eau finale de son suicide.

Amorcé, le thème de la révolte absolue ne s'épanouit pas; Pierre se comporte plutôt comme l'enfant boudeur qui, exclu de la ronde, se jette au sol ; attitude de refus, mais aussi de supplication : « Venez vite à mon aide ! ».

L'horreur de soi

Ce récit n'est autre que le long, et parfois diffus, discours de Pierre racontant ses aventures, sentimentales ou sexuelles, ses nausées et ses crimes — à la première ou à la troisième personne, selon qu'il maîtrise plus ou moins sa personnalité.

Certains passages ont la monotonie du gémissement ; on assiste aussi à des scènes étranges et belles, à ces rencontres poignantes faites aux incertaines frontières de la démence. Avec Michou, petit garçon de sept ans, puis avec Monique, Pierre vit des heures hallucinées ; mais il les torture, les fuit tout en réclamant leur secours, et finit par les perdre.

Puis la guerre se termine, les héros descendent du maquis, chassent les derniers Allemands, organisent des représailles et Pierre achève de se désolidariser des hommes. Il ne fait plus partie d'aucun camp, fusille, dénonce, trahit avec les uns et les autres, dans un délire accusateur et désespéré.

On ne peut dire que ce roman massif — où rôdent phantasmes et horreur de soi — fasse achevé ni réussi. Il est à peine sorti de l'ombre. Mais il apporte, dans la production actuelle, la musique rare de ses sons douloureux et contrariés. On songe au vers de Saint John Perse : *« Je vous hais tous avec douceur »*.

M. C.

(1) *Le Corps de Diane* (Julliard), 224 pages, 500 fr.
(2) *Le Droit d'asile* (Denoël), 350 pages, 950 fr.

HISTOIRE

La traite des noirs

● *Génocide et déportation au XVIe siècle.*

par J. Mousnier. Ed. du Seuil, 350 pages, 970 francs.

« *AU nom du Roi, de la Loi, de la Justice, on fait savoir à tous ceux qu'il appartiendra, que le dimanche 26 du courant, sur la place du marché du bourg de Saint-Esprit, il sera procédé à la vente aux enchères publiques de l'esclave Suzanne, négresse âgée d'environ* 40 *ans, avec ses six enfants de* 13, 11, 8, 7, 6 *et* 3 *ans. Payable comptant.* »

Quinze millions de noirs vivent aujourd'hui en Amérique. Ce sont les descendants de toutes les Suzanne, africains, vendus comme elle au cours du plus grand mouvement de personnes déplacées que l'histoire ait jamais connu.

C'est à travers les journaux de bord des négriers aux prises avec les révoltes d'esclaves, à travers les minutes des procès pour traite illicite, à travers les statistiques et les admirables documents iconographiques présentés et commentés par J. Mousnier qu'il faut vivre cette tragique aventure.

Lorsque Colomb débarque en 1492 dans une île qu'il appelle Petite Espagne, il y trouve une population que le journal de son pilote nous dit aimable, joyeuse et familière. Dix ans plus tard, l'extermination de ces indigènes dont on ignore tout aujourd'hui impose la recherche d'une main-d'œuvre indispensable.

Mais dès 1498, une bulle du pape Martin V décrétait que, la terre appartenant au Christ, *« les infidèles ne sauraient être possesseurs de la terre »*.

Il n'en fallait pas plus pour légitimer la traite au nom de l'évangélisation des Indiens survivant à la conquête de la Terre Ferme ; pour que Charles-Quint, gagné aux idées du Sévillan Las Casas, évêque de Chiapa au Mexique et grand apôtre de la charité, organise le transfert massif de nègres vers le Nouveau Monde, *« afin que leur service aux mines et dans les champs permette de rendre moins dur celui des Indiens »*. Les Espagnols eurent ainsi l'idée géniale de pallier les effets du génocide par les bienfaits de la déportation à grande échelle.

Séville, Madère, les Canaries deviennent vite des entrepôts d'esclaves. La flotte espagnole ne peut retenir longtemps les bénéfices d'un trafic de plus en plus fructueux. Elle partage son monopole d'abord avec la Société portugaise de Guinée, puis la Compagnie hollandaise des Indes occidentales, qui s'engagent à fournir annuellement quelques dizaines de millions de tonnes de nègres, puis avec la France : en 1701, le Roi Catholique et le Roi Très Chrétien chargent la Compagnie royale de Guinée *« de procurer par ce moyen un louable, pur, mutuel et réciproque avantage à Leurs Majestés »*.

Voltaire actionnaire

A l'ère des monopoles succède celle des grandes compagnies privées et subventionnées, où l'on n'est pas peu étonné de voir souscrire Beaumarchais et Voltaire. Toute l'Europe, Angleterre en tête, participe au trafic. Bilan en 1789 : 50 millions d'individus déplacés.

De traite des noirs, il n'est jamais question. On parle de commerce de Guinée. Comme qui dit aujourd'hui « une brique » pour un million, le milieu négrier a forgé son unité de compte et ne connaît qu'elle : *« la pièce d'Inde »* dont le nom vient de ce que les nègres furent primitivement échangés contre des pièces de tissus en provenance des Indes ; elle désigne la notion toujours abstraite du noir adulte de 15 à 35 ans, mâle, 1 m. 62, sans aucun défaut, ayant tous ses doigts et toutes ses dents, pas chauve et d'excellente santé.

Ce nègre idéal qui hante les rêves des négriers s'achète à l'âge d'or de la traite de 75 à 300 francs et se revend de 500 à 1.000 au port de débarquement.

Une mise de fonds unique suffit aux transactions de ce monotone commerce triangulaire où les produits de France, la verroterie, la pacotille sont échangés contre les nègres (eux-mêmes troqués contre une cargaison d'épices, sucre, café, indigo, coton) qui font la prospérité des ports atlantiques.

La traite nourrit ainsi la traite, la bourgeoisie des ports français, Nantes en tête, vit du nègre sans le savoir. L'Europe qui, pendant trois siècles et demi, brasse du noir par millions, garde ses mains blanches.

VIOLETTE JEAN
L'Insaisissable
"Un roman d'une rare qualité. Mme Violette Jean grâce à son exquise sensibilité et à son talent prend l'insaisissable au piège: l'âme de ses personnages."
CLAUDE MAURIAC (Le Figaro)
JULLIARD

JEAN DAVRAY
LE BRUIT DE LA VIE
ROMAN
" Le ton que prenait Maurice Barrès " H. Muller (Jours de France)
" Un beau roman " (Combat)
" Ce roman constituera peut-être un des plus intéressants monuments littéraires de notre époque. " Jacques Dems (Journal de Tournai)
" Un brillant conteur. Beaucoup de maîtrise et de talent. " René Vigo (Est Eclair)
Un roman intelligent, humain, émouvant, un ouvrage solide qui se lit avec un agrément extrême et un vif intérêt. " J. de Ricaumont (Nouvelles littéraires)
" Une bouleversante puissance " (Nord-Matin)
15ème MILLE
PLON

L'AVENIR SE PRÉ

De grandes réformes sont en chantier... c'est urgent. Mais le Parlement n'est pas pressé. Les enfants, cela peut attendre... De grands débats sont ouverts... C'est excellent. C'est l'avenir que l'on discute et que l'on prépare. Mais aujourd'hui, dans le cadre de ce dont les Français disposent, comment faut-il orienter un enfant ? Tel qui a onze ans ou quatorze ans ou dix-huit ans ne peut pas attendre la réforme de l'enseignement pour choisir une section, un métier, qui risquent d'engager toute sa vie.

A la fois troublés par les critiques souvent justifiées de l'enseignement actuel et mal informés — car le propre des Pouvoirs publics en France est de ne pas informer ses citoyens ni de ce qui va bien ni de ce qui va mal — beaucoup de parents sont angoissés, beaucoup de jeunes gens mal dirigés.

Variété de l'enseignement, variété des options à l'intérieur d'un même ordre d'enseignement, le choix doit être mûrement réfléchi en fonction :

— des goûts et des aptitudes étudiées objectivement ;

— des possibilités financières de la famille.

Un enfant bien doué mais qui doit gagner sa vie rapidement sera par exemple beaucoup

11 ans : le premier virage

11 ans, c'est la fin de la 7e, ou le cours moyen 2e année. Quatre orientations sont possibles :

- 6e, cours complémentaire
- Secondaire
  - classique
  - moderne
- 6e de collège technique ou d'école nationale professionnelle
- Certificats d'études

Un bon examen d'orientation est assez difficile à faire à cet âge ; en pratique, la décision est prise sur les conseils de l'instituteur. Elle est importante pour l'enfant doué de milieu modeste. Les possibilités d'études ultérieures sont plus nombreuses si l'enfant est aiguillé vers le lycée ou le collège technique. Rien n'est prévu pour faciliter l'entrée dans une école après le certificat d'études obtenu à l'école primaire. Dans l'état actuel de notre enseignement, cloisonnements excessifs, manque de locaux, effectifs pléthoriques, le choix à 11 ans est souvent très important, difficile à modifier par la suite.

Pour l'enfant qui choisit le secondaire, l'option entre classique et moderne se fait beaucoup trop tôt. Beaucoup sont dirigés vers le classique sous prétexte qu'ils sont « mauvais en calcul », qui seront plus tard excellents en maths et mauvais en grec ou en latin.

Dans le cas de grosses difficultés scolaires, il existe des « classes de perfectionnement ».

13 ans : le virage capital

13 ans, c'est la fin de la 5e, ou la classe de fin d'études primaires. Pour les élèves des classes primaires terminales, l'examen d'orientation est obligatoire. Quatre options principales sont possibles :

- Apprentissage
- Centre d'apprentissage
- Classe de récupération en cas d'un gros retard de base.
- Ecole de métiers.

Pour l'enfant en cours d'études secondaires qui « marche bien », pas de problèmes. Pour les autres, c'est le moment de faire subir l'examen d'orientation professionnelle qui permettra la réorientation efficace. Elle peut s'opérer ainsi :

En cas de :	Il faut procéder à :
● Résultats décevants en latin.	Passage en moderne.
● Résultats médiocres en maths. Niveau général bon sans plus.	Examen des aptitudes avant d'opter pour latin-grec. Il existe nombre de « faux littéraires ». Réinitiation en maths à tenter par les nouvelles méthodes.
● Résultats médiocres, enfant peu doué, travailleur, adroit.	Examen des aptitudes. On peut songer à l'entrée dans un centre d'apprentissage où les études sont à la fois générales et pratiques. Et peuvent mener à des professions artisanales indépendantes.
● Résultats médiocres, quotient intellectuel normal. Les conseils des professeurs se résument en « il faut combler des lacunes ». L'orthographe est mauvaise, le calcul plein d'erreurs élémentaires, les essais en latin stériles par défaut d'analyse. Cas très fréquent. Problème des queues de classe. Enfants lents, victimes des classes trop nombreuses.	Pour ces enfants lancés trop vite dans le secondaire, reprendre les principales matières à leur base. L'idéal serait les cours de rattrapage dont quelques-uns existent en cours privé. A défaut, redoublement nécessaire avec rééducation de l'orthographe et révision des mécanismes du calcul. Une fois dépannés, on peut songer à reprendre une 4e moderne ou commerciale — avec un bon niveau et aptitudes au dessin une 4e technique mathématiques — une 4e technique industrielle pour les plus doués pour l'atelier.
● Résultats pas aussi bons qu'on aurait pu l'espérer pour un enfant bien doué et travailleur à l'esprit concret. Ou décision à prendre en tenant compte d'un rapide besoin de travailler, tout en maintenant intactes les chances de poursuivre, en cas de réelles aptitudes, des études supérieures.	Enseignement technique offrant de sûrs débouchés. Le bac classique n'est plus la seule voie de formation des élites. Prévoir une initiation au dessin ; préparer le concours d'entrée de 4e des collèges techniques ou des écoles nationales de perfectionnement (programme de 5e de lycée + tracés géométriques), en vue d'un brevet industriel ou commercial ou d'un bac technique mathématiques. Excellente préparation pour de nombreuses grandes écoles, car ces deux catégories d'établissements dispensent largement un enseignement général de culture, les enseignements proprement techniques occupant la place du latin et du grec. Le bac technique donne l'entrée aux grandes écoles. Il y a une trentaine d'écoles nationales de perfectionnement dont les élèves sont bien placés sur le marché du travail. (Généralement, internat possible.)

A CHAQUE ÉLÈVE UN ENSEIGNEMENT ADAPTÉ

Avant toute décision engageant l'année scolaire, le CENTRE DE NORMALISATION ET DE REALISATIONS PEDAGOGIQUES s'attache à apprécier le niveau intellectuel des élèves qui lui sont confiés.

Dans ce but, le C. N. R. P., qui groupe le COURS FIDES, l'INSTITUT DE CHAILLOT, le COURS SAINT-DIDIER, le COURS SECONDAIRE D'ASNIERES, l'ECOLE SUPERIEURE D'ORIENTATION, a conçu un type nouveau d'examen comprenant deux séries d'épreuves :

- un examen « docimologique », proposant, pour chaque matière principale, un ensemble de questions graduées, permet d'inventorier les connaissances de l'élève et de déceler ses lacunes ;

- un examen « psycho-pédagogique », « mesure » les facultés intellectuelles : intelligence (intuitive ou déductive), mémoire, attention, rapidité, fatigabilité. Il concourra à l'étude des traits essentiels de la personnalité de l'élève.

En fonction des résultats, l'élève est affecté à la section la plus conforme à son niveau et à ses aptitudes (classe secondaire normale, classe « renforcée », classe d'orientation).

Les prochains EXAMENS D'AFFECTATION, en vue de l'admission dans les Etablissements placés sous l'égide du C.N.R.P. auront lieu les 27 et 28 septembre prochains pour l'entrée dans toutes les classes, de la Sixième à la Première (toutes séries).

Rentrée des classes le 4 octobre 1957

Pour tous renseignements complémentaires s'adresser au

SECRETARIAT DU C.N.R.P.
6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e)
CAR. 26-66

Le Centre technique de Documentation et d'Orientation professionnelles

L'un des plus importants d'Europe, sous le patronage de la **Chambre de Commerce, 171, rue de Rome, Marseille**
met à la disposition de tous les milieux sociaux ses services :
- **d'Orientation** professionnelle (jeunes de (14 ans et plus).
- de **contrôles psychologiques** pour les jeunes enfants (5 à 12 ans).
- **documentation** scolaire, professionnelle, sociale, industrielle.
- **d'Information sur les Carrières** (conférences, cours).
- **d'échanges internationaux** (congrès).

Pour apprendre un métier d'avenir...

...intéressant, complet, lucratif, bien féminin, aux nombreuses possibilités d'emplois, adressez-vous à

Antoine

Depuis 25 ans, dans son école professionnelle agréée par l'Education Nationale, Antoine forme des esthéticiennes diplômées. En suivant pendant trois mois un stage de cours théoriques et pratiques, vous apprendrez les soins du visage et du cuir chevelu, le massage facial, le maquillage, la beauté des mains et des pieds.

Pour recevoir une documentation détaillée, écrivez à Antoine, 4, Rue St-Didier, PARIS-16e.

A

Le plus beau métier du monde

c'est celui de Représentant de Commerce. Métier passionnant, indépendant et qui paie. Aucune condition de diplôme (niveau d'instruction primaire suffisant), seule est nécessaire la formation professionnelle de l'Ecole Polytechnique de Vente, facile à acquérir rapidement chez soi par correspondance. L'Ecole Polytechnique de Vente (Directeur : Jean-Charles LEPIDI) est spécialisée dans la formation technique et psychologique pour RÉUSSIR dans toutes les situations du Commerce.

SITUATION ASSURÉE. Postes à pourvoir de suite.

RENSEIGNEZ-VOUS : demandez, sans engagement de votre part, à l'ECOLE POLYTECHNIQUE DE VENTE (Service 941) 71, rue de Provence, PARIS (9e), sa fameuse documentation offerte gratuitement à tous ceux et celles qui veulent réussir. Inutile de joindre de timbre.

EN 1 OU 2 ANNÉES DEVENEZ... SECRÉTAIRE DE DIRECTION OU SECRÉTAIRE STÉNOTYPISTE

DIPLOME D'ÉTAT
PLACEMENT ASSURÉ

ECOLE DES SECRETAIRES DE DIRECTION
15, rue Soufflot - PARIS (5e)
ODE. 46-72

INSTITUT GRANDJEAN
15, rue Soufflot - PARIS (5e)
ODE. 46-72

ECOLES FONDEES PAR MARC GRANDJEAN
FRANÇOISE GRANDJEAN, DIRECTRICE

L'ESTHÉTIQUE et le VISAGISME
vous offrent d'intéressants débouchés
jean d'Estrées
professe lui-même & ses cours et vous enseigne ses secrets

Renseignez-vous : 29, r. Marbeuf, BALzac 37-30 Inscriptions limitées, début des cours du jour : 1er octobre. Nombreuses situations à la sortie de l'école. Cours accélérés du soir. Prochaine session du 4 au 15 novembre

PARE A ONZE ANS

mieux armé avec un brevet industriel ou commercial qu'avec un B.E.C.P. ou un baccalauréat ;

— des débouchés sur le marché du travail.

C'est pour tous ceux dont les enfants se trouveront devant une option, à l'entrée de l'un des virages importants de la vie, que nous avons essayé de dresser un tableau clair et précis des possibilités actuelles qui sont loin d'être satisfaisantes mais qu'il faut au moins connaître.

Indiquons tout de suite que :

En ce qui concerne les goûts et les aptitudes de l'enfant, les parents et les maîtres font souvent de grosses erreurs d'appréciation.

Il n'y a plus de cas insoluble. L'enfant foncièrement paresseux ou foncièrement incapable est exceptionnel. Il existe des traitements pour calmer l'instabilité, pour améliorer l'orthographe, des méthodes pour comprendre les mathématiques et des enseignements adaptés aux diverses formes de l'intelligence.

Il existe en France au moins un centre d'orientation professionnelle par département, qui apportera dans ce domaine une aide précieuse. Nous tenons à votre disposition l'adresse du centre le plus proche de votre ville.

15 ans : le virage douloureux

A 15 ans, on atteint la fin de la 3e, ou le B.E.P.C.

En pratique, la réorientation devient plus difficile. Malheureusement, c'est souvent le moment où, devant des échecs répétés mis jusqu'alors au compte de la paresse, de l'insuffisance des maîtres, de la surcharge des programmes, les parents songent à un changement d'aiguillage.

En cas de :

- Mauvaise adaptation au secondaire. Deux options :
  - Préparation à certaines classes spéciales des collèges techniques et des E.N.P. (ce recrutement est assez exceptionnel).
  - Préparation au concours d'entrée d'une école spécialisée (électricité, photo, travaux publics, commerce, etc.).

- Enfants doués et travailleurs sortant du cours complémentaire. Trois options :
  - Entrée dans le secondaire ou dans le technique ; en pratique parfois difficile à réaliser dans les centres urbains surchargés.
  - Direction vers une école normale d'instituteurs.
  - Concours administratifs.

Pour les élèves du secondaire, c'est le choix de la section amenant au bac qui peut se poser. En cas de :

- Résultats excellents avec latin-grec. Bonne santé. — Section A' puis math-élém. La section A abandonne pratiquement tout enseignement mathématique approfondi.
- Enfant handicapé par latin-grec. — Abandon du grec, réinitiation aux maths.
- Enfant tardivement engagé ne faisant pas ou ayant abandonné le latin. — Sections M et M' en insistant sur la formation mathématique de façon à préparer ensuite le bac maths.

17-18 ans : le virage manqué

C'est l'âge où l'on atteint les classes terminales du secondaire. En cas d'échec au bac, trois possibilités :

- Redoubler. — Pour les jeunes gens ayant subi un échec en raison d'une faiblesse en une matière, prévoir des cours de réinitiation.
- Abandonner et faire d'autres études. — Pour ceux qui ont un handicap sérieux dans plusieurs matières, des établissements techniques leur sont ouverts s'ils veulent faire l'effort de préparation suffisant (électricité, mécanique, chimie, commerce, capacité en droit). L'apprentissage de matières techniques peut toujours être fait par correspondance, qu'il s'agisse d'études complètes menant aux brevets industriels et commerciaux ou d'études parallèles à un enseignement classique ou moderne.
- Chercher du travail. — Préparation aux concours administratifs. Formation rapide par la Formation professionnelle des Adultes.

18-19 ans : l'engagement

C'est l'âge de l'orientation, après le baccalauréat. Sans vocation, sans ambition précise, l'orientation devrait être déterminée — en tenant compte des goûts et des possibilités — par les perspectives d'avenir qu'offre le monde moderne. Trois voies sont ouvertes :

- Les facultés. Mais il peut être utile de mener parallèlement des études techniques.
- Les concours d'entrée dans les écoles d'ingénieurs ou techniciens.
- La reconversion éventuelle des littéraires qui sortent de philo. Ils peuvent suivre une classe de réinitiation aux maths et passer maths-élém, sans présenter à nouveau les matières communes aux deux épreuves.

★

La semaine prochaine :
LES DÉBOUCHÉS

AVIS DE CONCOURS
ECOLE DE HAUT ENSEIGNEMENT COMMERCIAL POUR LES JEUNES FILLES
Concours d'entrée le 3 octobre
Clôture des inscriptions le 1er
BACCALAUREAT COMPLET EXIGE
98, av. R.-Poincaré - PASsy 19.92

La Direction du
CLUB ANGLAIS DU JEUDI
reçoit dès à présent les inscriptions pour la prochaine année scolaire
Réouverture le jeudi 17 octobre 1957
Initiation récréative à la langue anglaise pour les enfants du niveau de la 11e à celui de la 6e
CLUB ANGLAIS DU JEUDI
6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e) (parc Monceau)
WAG. 28-33 - CAR. 26-66

PETITE ÉCOLE NOUVELLE
123, boulevard Exelmans (16e)
JAS. 07-86
CLASSES PRIMAIRES MIXTES
3e, 2e, 1re filles seulement
Ecole de jardinières d'enfants agréée par l'Etat

INSTITUT PROFESSIONNEL FÉMININ
64 bis, rue du Rocher - PARIS (8e)
Tél. : LAB. 10-40
Filiale de l'Association Léopold Bellan
Préparation aux Examens d'Etat
Brevet commercial 1er CYCLE - C.A.P.
C.A.P. Couture et Mode - C.A.P. Figurine de Mode et Entrée Ecole DUPERRE
COMMERCE
COUTURE
DESSIN
Enseignement ménager
Les jeunes filles formées par les méthodes de l'Institut Professionnel Féminin sont particulièrement recherchées dans le Commerce et l'Industrie

AVENIR ?
nos aspirations profondes conditionnent notre réussite professionnelle. La S.F.P. a mis au point une série de tests qui les mettent en lumière.
Renseignements :
SOCIETE FRANÇAISE DE PSYCHOTECHNIQUE
117, rue Réaumur
PARIS-2e CEN. 87-37

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE SECRÉTARIAT
prépare
en UNE ou DEUX ANNEES à
TOUTES LES CARRIÈRES DU SECRÉTARIAT
MEDICAL
(Secrétaire et Assistante)
COMMERCIAL - JURIDIQUE
SECRETARIAT DE DIRECTION
RENTREE LE 1er OCTOBRE
40, RUE DE LIEGE
PARIS (8e) - EURope 58-83
Métro : Saint-Lazare et Europe

un métier !
Esthéticienne
Une garantie !
ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE SOINS ESTHÉTIQUES
Marcel Vatard
Conseiller RENÉ RAMBAUD Technique
13-15, Rue Taitbout - PARIS-9e
TAI. 48-08

Carrières sociales - Situations d'avenir
BACHELIERS, BACHELIERES...
PREPAREZ LES DIPLOMES D'ETAT
- de Service Social (trois années)
- de Surintendante d'usine (une année supplémentaire)
Nombreuses possibilités de placement dans l'Administration et l'Industrie privée
Ecole Technique des Surintendantes d'Usine et de Services Sociaux
Renseignements : 5, rue Las-Cases - PARIS (7e)
Tél. : SOL. 92-46

L'AVENIR est aux BILINGUES
STÉNO typie graphie POLYGLOTTE
7, RUE MARBEUF, PARIS (8e) - BAL. 59-75
Coupe du Championnat International de Sténotypie
210 mots-minute, Sténo espagnole
LANGUES - DACTYLOGRAPHIE - SECRETARIAT

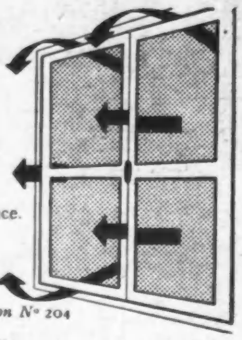
PRÉPAREZ EFFICACEMENT VOS EXAMENS
avec les
ANNALES VUIBERT
recueils avec ou sans corrigés des sujets donnés aux examens
Certificat d'Etudes Primaires
Examen d'Entrée en 6e - B.E.P.C.
Brevet d'Enseignement Industriel
Baccalauréat - Propédeutique
Demandez à votre Libraire la liste détaillée des 50 fascicules d'Annales Vuibert
Les ANNALES 1957 sont actuellement sous presse

Le modéliste du Jersey
Jean-Jacques Vercors
vous propose
LE PRÊT A PORTER DE GRANDE CLASSE
Actuellement présentation dans ses salons de la collection Automne-Hiver 1957
● Des robes en Jersey de laine, modèles créés pour la vente au détail
245, RUE ST-HONORÉ (près place Vendôme) - OPE 21-41

Le froid pénètre chez vous

par là...

...car toutes les fenêtres laissent passer les courants d'air. Superhermétisez vos fenêtres et portes vous gagnez 4 à 6° de chaleur supplémentaire et un confort insoupçonné. Pendant 20 ans, vous êtes couvert par le "Chèque-garantie Superhermit" - maison fondée en 1933 et bénéficiant du contrôle de Qualité-France.



Superhermit
JOINTS MÉTALLIQUES BREVETÉS
Demandez notre documentation N° 204
79, 81, Fg. Poissonnière, Paris-9e - PRO. 80-89
Où que vous habitiez, Superhermit peut aller chez vous.

La Ligne Océane
marque en Beauté un progrès inouï consacré par des milliers de réussites.
La Ligne Océane
rétablit en profondeur, l'équilibre nécessaire entre les constituants de la peau.
La Ligne Océane
réhydrate autant par ses effets internes que par son apport.
La Ligne Océane
se dose en fonction des états aqueux et graisseux de la peau.
La Ligne Océane
c'est pour chacun des cas un produit bien adapté.

LANCÔME

Prenez conseil de ses Esthéticiennes : Grands Magasins, Parfumeries de premier ordre, dans ses Salons de Londres, de Rome et à Paris,
29, Faubourg Saint-Honoré

CHAUFFAGE

Chaleur décentralisée

LA semaine dernière, nous avons étudié le problème du chauffage central.

Voici les autres solutions possibles:

Chauffage par appareils indépendants fixes

Il est intéressant lorsque le plan de l'appartement permet de placer le poêle dans un endroit central d'où il peut chauffer l'ensemble du logement.

S'il est nécessaire d'entretenir d'autres foyers, l'économie de base réalisée sur l'installation, par rapport au chauffage central, est annulée par la dépense de main-d'œuvre (manipulation de combustible et de scories, surveillance de plusieurs foyers) et par l'augmentation de la consommation de combustible dont le rendement est inférieur.

La solution la plus économique et la plus pratique, à défaut de chauffage central, consiste à pratiquer plusieurs modes de chauffage dans un même appartement :

● Un poêle à feu continu (bois, charbon ou mazout suivant les régions) dans la pièce de séjour.

● Des systèmes de chauffage localisés rapides et souples dans les pièces habitées seulement quelques heures par jour (poêles à évacuation fonctionnant au bois, gaz de ville, butane, propane, gaz naturel, etc.).

● Des rampes électriques infrarouges dans les cabinets de toilette ou salles de bains. Celles-ci doivent être fixées au plafond un peu en avant du lavabo, à hauteur étudiée pour que la personne qui se lave reçoive une chaleur douce et égale sur les épaules (Infratube Quartz et Silice, modèle ménager orientable, puissance 800 watts, prix 7.990 fr., consommation 5 fr. 50 l'heure (tarif troisième tranche dans la région parisienne).

A NOTER : L'effort réalisé par les fabricants d'appareils de chauffage au charbon tant du point de vue esthétique qu'encombrement et consommation par rapport à leur rendement.

Un des derniers-nés : le calorifère à charbon Brandt en fonte émaillée perforée. Les perforations facilitent la circulation d'air chaud. (Dimensions : hauteur, 0 m. 64 ; largeur, 0 m. 44 ; profondeur, 0 m. 32.) Chauffe, 150 m3 ; prix, 24.500 francs environ.

A noter également qu'en ce qui concerne tous les appareils à feu continu, on a toujours intérêt à choisir un modèle plus puissant qu'il n'est habituellement nécessaire pour avoir une marge de sécurité en cas de grands froids.

Un des avantages du mazout sur le charbon réside justement dans le fait que même un appareil de très grande puissance de chauffe peut être mis en veilleuse ou petite marche et réduire sa consommation en conséquence. (Poêles à mazout *Semap Potez*, modèles B7, prix suivant puissance de 40.000 à 75.000 francs.)

Les appareils mobiles

Précieux dans les locaux totalement dépourvus de conduit d'évacuation de gaz brûlés, ou pour le chauffage des très petits appartements, les appareils mobiles sont le chauffage d'appoint par excellence.

La gamme de ces appareils est très vaste. Dans chaque catégorie, nous en avons sélectionné quelques-uns :

● ELECTRIQUES : L'électricité, chauffage idéal, propre et sain, hélas ! trop chère pour être utilisée en feu continu, peut être considérée comme la source d'énergie parfaite dans les appareils à chauffage intermittent.

600 watts : Radiateur Rio Thermor à résistance. Elégant et peu encombrant. Prix : 3.240 francs. (*Grands magasins et électriciens.*)

700 watts : Téléradiant modèle Riviéra. Appareil de chauffage par infrarouge à chaleur radiante et ambiante. Prix : 18.000 francs.

900 watts : Radiateur parabolique orientable à ventilateur Parabolaire. Prix : 10.600 francs. (*Grands magasins.*)

1.500 watts : Radiateur sur roulettes à circulation d'eau fonctionnant sur compteur lumière, peut chauffer 50 m3. Dépense prévue : 8 fr. 60 de l'heure. (*Perrin*, 35.000 fr. *A la Samaritaine.*)

2.000 watts : Radiateur à roulettes à circulation d'huile fonctionnant sur compteur lumière. Modèle « Ambiance », 36.000 fr. (*Bazar de l'Hôtel de Ville.*)

3.000 watts : Radiateur électrique à trois allures de marche réglables par boutons. Modèle soufflant très puissant. Soudan Calor, 15.700 fr. (*Grands magasins et dépositaires.*)

● RADIATEURS MOBILES A GAZ : Radiateur à panneau radiant, à bouteille de gaz butane ou propane incorporée panneau radiant infra-rouge (*Schwank*). Infradiant Pain : 30.900 fr. (*Grands magasins.*)

Radiateur luxe à bouteille de butane incorporée. Corps gaine façon sellier, cuir rouge ou tweed lavable. Roues caoutchoutées. Dispositif de sécurité automatique, permettant à l'appareil de s'arrêter de lui-même dans les cas où les conditions d'utilisation deviendraient anormales. Allumage automatique par starter sélecteur d'allure. *Fire Ball* « S », 31.260 francs. (*Grands magasins.*)

● RADIATEUR A PÉTROLE : Radiateur à pétrole à brûleur à gazéification intégrale. Réflecteur en cuivre rouge. Peut chauffer 80 m3. Facilement transportable, brûle un litre de pétrole Kerdane en six heures. *Radiant Cobra*, 17.725 fr. (*Bazar de l'Hôtel de Ville.*)

● En ce qui concerne le calcul du « volume réel » d'un local à chauffer, en dehors du facteur climatique régional, certains pourcentages sont habituellement appliqués :

● Epaisseur des parois inférieure à 0 m. 25 : 15 %.

● Pièces contiguës au-dessus ou au-dessous non chauffées : 10 %.

● Pièces exposées au nord : 10 %.

● Pièces dont deux parois donnent sur l'extérieur : 30 %.

● Grande surface vitrée : 10 %.

● Pièce chauffée de façon intermittente : 30 %.

Par exemple : volume normal de la pièce : 60 m3.

Exposition au nord : 10 %.
Deux fenêtres : 10 %.
Chauffage intermittent : 30 %.
Soit au total : 50 % de 60 m3, c'est-à-dire 30 m3. Le volume à chauffer sera donc de 60 plus 30 mètres cubes.

● Les techniciens ont établi un tableau des puissances calorifiques en calories, en fonction des volumes à chauffer. En voici quelques exemples courants :

Volume à chauffer		Puissance calorifique
—		—
80 m3	..	2.400 calories/h.
100 »	..	3.200 »
180 »	..	4.800 »
400 »	..	8.800 »
1.000 »	..	22 à 25.000 »

« MAISON DE REMISE »
ET « CAMELOTAGE »
Les « discount houses », dit-on souvent, se contentent d'écouler des produits de qualité inférieure. Est-ce exact ? Peut-être dans certains cas. Et c'est pour éviter ce reproche qu'un détaillant parisien applique sa remise de 20 % aux produits de grandes marques qu'il vend : peintures (laquées ou au latex), revêtements pour le sol (linoléum, etc.), vernis à parquets, housses à vêtements, etc. Notez donc son adresse :
BODY, 2, r. Cler, PARIS-7e - INV. 22-71
(ouvert tous les jours jusqu'à 20 heures)

Paris-Pressing
NETTOYAGES EN DEUX HEURES
sans augmentation de prix
229, r. du Fg-St-Honoré MAC. 14-14 (Ternes) — 73, bd Voltaire ROQ. 03-54

NE PERDEZ PLUS VOTRE TEMPS
Si vous souhaitez que vos réceptions soient parfaitement réussies.
Si vous disposez de peu de temps pour les organiser.
Si vous désirez un personnel et un matériel de réception de toute première qualité.
Faites appel à VIVIER, le grand traiteur de Paris, qui est à votre disposition sur simple coup de téléphone pour organiser vos cocktails et vos dîners.
VIVIER, 2, avenue de Châtillon, Paris (14e), VAUgirard 16-05.
(COMMUNIQUÉ.)

MARIE-HÉLÈNE ARNAUD
Un savant négligé.

(Dambler.)

COIFFURE

Les femmes se « gonflent » la tête

IL y a, cette saison, une mode de coiffure. Tant mieux, et tant pis.

Tant mieux pour celles qui aiment changer de tête comme de chemise (expression particulièrement d'actualité). Depuis un an, les coiffeurs ne s'étaient pas renouvelés et le rouleau de 1956 s'était démodé sans être remplacé. Marie-Hélène Arnaud, la plus célèbre des cover-girls françaises, est venue à leur secours en consacrant les cheveux « gonflés » à la première page de *Match*.

Tant pis pour celles à qui la frange (ou plus exactement la mèche) sur le front ne sied pas. C'est une mode difficile pour les visages ronds et les nez importants.

Beaucoup de fronts se sont déjà couverts, mais si vous n'avez pas encore essayé, voici ce qu'il faut savoir de cette nouvelle ligne :

● Les cheveux conservent toute leur longueur du dessus de la tête jusqu'aux oreilles, mais ne doivent pas dépasser celles-ci. Ils ont donc 2 cm en dessous et 6 ou 7 cm dessus. La frange elle-même n'est pas très courte : 4 ou 5 cm environ, et doit s'appuyer à la pointe du sourcil.

Cette coiffure est le triomphe de la coupe qui demande à être parfaite. Économisez sur les mises en plis que vous pouvez faire vous-mêmes, mais ne lésinez pas sur le coiffeur auquel vous vous adresserez une fois tous les deux mois pour redonner forme à votre chevelure.

● Pour « gonfler » les cheveux, les boucles sont remplacées par des rouleaux à la mise en plis. Avantage : ils sont faciles à mettre, bien qu'inconfortables pour dormir. Ils permettent de donner de la hauteur sur le dessus de la tête.

● UN TRUC : La coiffure demande, pour être jolie, des pointes lisses. Pour éviter de les casser ou de les frisotter en les roulant, il suffit d'entourer chaque mèche dans un petit rectangle de papier de soie, comme le font les coiffeurs pour les bigoudis de permanente.

On peut acheter des rouleaux dans toutes les parfumeries et au Prisunic (45 francs pièce).

● Si vous adoptez ce style de coiffure, apprenez à faire votre mise en plis vous-mêmes. Les cheveux doivent être lavés très souvent pour ne pas se séparer en mèches et il est malheureusement impossible d'aller chez le coiffeur tous les cinq ou six jours.

● UN TRUC : Pour obtenir une mèche sur le front, poser les quatre rouleaux du devant perpendiculairement au front, les rouleaux placés derrière étant au contraire horizontaux.

● Les nouvelles permanentes « trai-

→

VELOURDIN POILUX
tissus idéals
POUR VÊTEMENTS ET AMEUBLEMENT
Gros: TISSUS NOUVO
29, RUE DU SENTIER, PARIS
ESCALIER B GUT. 10-75
VENTE AU DÉTAIL : GRANDS MAGASINS ET TOUTES BONNES MAISONS

Plus sûr contre la CELLULITE
un nouveau traitement. Il ne fatigue pas le cœur, il donne des résultats « qui tiennent »

Mise au point, après 20 ans de recherches, par un spécialiste qui fait autorité dans le monde médical pour ses travaux sur la cellulite et l'obésité, cette cure naturelle libère les femmes comme les hommes des méthodes brutales, externes ou chimiques (peu compatibles avec le fonctionnement naturel de l'organisme et souvent dangereuses). Le traitement Juvedyne fait maigrir sans accélérer les impulsions cardiaques, sans léser muscles et tissus, sans affaiblir : mieux encore, il régularise en même temps la circulation sanguine et procure un bien-être général. Les chutes de poids — en moyenne 7 kilos par mois, ou plus si nécessaire — sont définitives parce que la cure s'attaque aux causes mêmes de la cellulite ou de l'obésité et les élimine par les voies naturelles. Sous pli fermé, adresses gratuites des Centres Paris-Province autorisés à pratiquer la cure JUVEDYNE 5, rue Jean-Mermoz, Paris (8e), BAL. 52-25 Préciser documentation n° 5.

Vous trouverez les créations
CÉLINE BERTIN 20, Avenue Victor-Hugo
SAMARITAINE DE LUXE 27, Bd des Capucines
MARIE MARTINE JUNIOR 70, Rue des St-Pères
RENÉE 193, Bd Saint-Germain
PAMPLEMOUSSE 103, Bd Saint-Germain
BLANCHE LEDUC 104, Av. Victor-Hugo
HALPHEN 52, Rue de Passy
FRANKLIN 10 Av Franklin-Roosevelt

CONTACT

La Collection la plus riche de Paris
MERCEY
Spécialiste
PEAU et CUIR
habille l'homme et la femme en "prêt à porter" ou "sur mesures"
50, Av. Victor-Hugo

POUR VOUS MADAME, LES MEILLEURS MODELES DES GRANDES MARQUES
en soutien-gorge
lingerie
gaines
bas
sont sélectionnés chez
CANCAN 76, CHAMPS-ELYSEES Lido - Paris

COLLECTION D'HIVER
MANTEAUX
TAILLEURS
ENSEMBLES
STARMY
PRESENTATION TOUS LES JOURS A 15 HEURES (sauf samedi)
27, RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE
RIC. 25-69

Quilichini
CHAUSSURES
Exclusivités depuis 4.900 francs
Escarpins faits main depuis 6.900 francs
Sac assorti
98, RUE LA BOETIE (St-Philippe-du-Roule)

Skin Dew
Emulsion fluide très pénétrante pour l'humidification profonde et durable de la peau.
Skin Dew protège l'épiderme et exalte l'éclat de votre maquillage.
Non gras, vite absorbé, Skin Dew est idéal pour les femmes qui évitent les crèmes de nuit.
un "long drink" de beauté...
Helena Rubinstein
• Prenez un rendez-vous pour une heure de beauté (nettoyage, massage, maquillage dans le "Skin Dew look" : 2.500 fr.). Salons Helena Rubinstein, 52, Faubourg St-Honoré. ANJ. 88-46.

→

tantes » qu'emploient les coiffeurs sont parfaites, elles assouplissent le cheveu sans le friser. Un inconvénient : elles demandent à être renouvelées tous les deux ou trois mois. Cependant, si vous prenez l'habitude de faire des mises en plis fréquentes, il n'est pas indispensable de les permanenter. Plus les cheveux sont lisses, plus la coiffure est jolie.

Humour noir : les coiffeurs eux-mêmes n'ont qu'un but, faire en sorte qu'en sortant de chez eux leurs clientes n'aient absolument pas l'air d'être passées entre leurs mains. C'est ce qu'on appelle un savant négligé.

ENFANTS

Quinze vêtements raisonnables

Il y a en France 8.500.000 enfants entre 3 et 14 ans. Cela signifie 17.000.000 de bras, de jambes et de pieds qui ont grandi pendant l'été et qu'il faut équiper de neuf pour la rentrée.

Mme Express a fait un tour dans les magasins spécialisés pour enfants, elle a opéré à l'intention des mères pressées et perplexes une sélection. Les articles qu'elle a retenus lui ont paru particulièrement raisonnables au point de vue prix, compte tenu de la qualité du tissu.

Elle a choisi :

● DES CHEMISIERS : En coton blanc traité Tinico, sans repassage (pour fille ou garçon), col transformable, le 8 ans 1.400 fr. (*Halphen*, 52, rue de Passy.)

— En popeline blanche, manches trois quarts, col permalisé, le 6 ans 920 fr., le 12 ans 1.040 fr. (*Au Printemps.*)

— Sport pied-de-poule, bleu et blanc, vert et blanc, le 10 ans 1.800 fr. (*Galeries Lafayette.*)

● UNE MARINIÈRE : En jersey de laine, fillette, Intexa, à col rond, vert, rouge, marine, gris, le 6 ans 1.950 fr., le 12 ans 2.390 fr. (*Galeries Lafayette.*)

● DES PULL-OVERS : En laine fine, décolleté pointu, marque Sacré-Cœur, marine, gris, vert bouteille, rouge, nattier et ciel, le 2 ans 1.800 fr., le 16 ans 3.200 fr. (*Halphen.*)

— En laine, ras du cou, grosses côtes, gris, marine, rouge (pour garçon), le 6 ans 1.800 fr., le 12 ans 2.255 fr. (*Au Printemps.*)

● DES PANTALONS : En lainage fantaisie, carreaux bleu et noir, le 3 ans 3.400 fr., le 12 ans 5.800 fr. (*Halphen.*)

— En tergal gris anthracite, pour fille, le 6 ans 3.990 fr., le 12 ans 4.290 fr. (*Au Printemps.*)

— En velours milleraies, gris-beige, marine, marron, lavable, le 6 ans 3.510 fr., le 12 ans 4.380 fr. (*Manby.*)

● UN TABLIER DE CLASSE : Court (cardigan), col rond, petite martingale dans le dos, poche brodée, rouge et bleu uni, le 6 ans 1.250 fr., le 12 ans 1.550 fr. (*Au Printemps.*)

● UNE VESTE GARÇONNET : En grosse toile popeline imperméabilisée, à doublure teddy bear amovible, fermeture à glissière, coloris tabac, le 6 ans 6.050 fr., le 12 ans 7.220 fr. (*Manby.*)

● UN DUFFLE-COAT : En simili cuir, rouge ou bleu, doublé teddy bear, le 6 ans 9.500 fr., le 12 ans 11.900 fr. (*Galeries Lafayette.*)

● UN TRENCH-COAT : En double popeline lourde (made in England), avec capuchon et ceinture, double boutonnage, marine, sable, vert-de-gris, le 6 ans 4.100 fr., le 12 ans 4.600 fr. (*Galeries Lafayette.*)

● UN MANTEAU : En shetland doublé lainage écossais, double boutonnage, col et poches piqués, coloris roi, rouge, gris, beige, ciel, le 2 ans 5.500 fr., le 10 ans 8.500 fr. (*Colinette*, 63, rue Lauriston.)

Pas cher

Mme Express vous signale, en particulier, un pantalon pour fille ou garçon en serge grise dont la ceinture de taille est un élastique indéformable, une seule poche plaquée. Pour les garçons, la braguette est une fermeture à glissière placée sous l'élastique.

Très bien coupé dans un tissu de bonne qualité à 1.900 fr. le 6 ans et 2.700 fr. le 14 ans, il n'est vraiment pas cher (*Chez Bébé-Roi*, 3, rue J.-Sansbœuf, ex-rue d'Anjou). Cette maison consent de plus une remise de 5 % à toutes les lectrices de *L'Express* à l'occasion de la rentrée des classes.

RECETTE

MANGER des fruits devient un très grand luxe.

Aussi, beaucoup de maîtresses de maison ont-elles décidé de remplacer les fruits par un dessert sucré au menu du dîner.

Voici une recette de Mme Express, économique et relativement vite faite.

La crème mousse en petits pots

Pour quatre personnes : environ 110 francs (peut être faite la veille).

— Un quart de litre de lait. — Trois œufs. — 50 grs de sucre en poudre. — Un demi-bâton de vanille.

● Faire bouillir le lait avec le sucre et la vanille ● Laisser refroidir, puis enlever la vanille ● Casser les œufs en séparant les blancs des jaunes ● Monter les blancs en neige très dure ● Battre légèrement les trois jaunes d'œuf, les mettre dans une casserole avec le lait tiède ou froid ● Faire prendre la crème, en travaillant sans arrêt à la cuiller de bois, la casserole étant placée dans un bain-marie en ébullition ● La crème une fois prise, retirer la casserole du bain-marie et à chaud incorporer peu à peu les blancs d'œuf en neige (il faut compter cinq minutes pour cette opération) ● Verser la crème dans des petits pots et faire rafraîchir.

(Dambier.)

PAS CHER

MADAME EXPRESS reprend cette semaine sa chasse au « Pas cher », qui est plus d'actualité que jamais.

Entre le bon marché et le « Pas cher », il y a toute la différence qui sépare le laid du joli. Le bon marché, c'est ce qui, visiblement, n'a pas coûté cher. Le « Pas cher », c'est ce qui, apparemment, aurait dû coûter davantage.

Mais il faut parfois beaucoup de temps pour découvrir cette perle rare. Madame Express économise donc votre temps et votre argent en courant les magasins à votre place.

Cette semaine, elle a déniché pour vous une robe-chemise en jersey marron et noir. C'est le bon numéro pour faire la jointure entre les robes d'été trop légères et les ensembles d'hiver trop chauds. C'est aussi la façon d'essayer le style chemise sans arrière-pensée. Si vous ne l'adoptez pas, vous n'aurez pas fait de folie, et remettrez à la taille la ceinture vendue avec la robe. A 4.950 fr., elle n'est vraiment pas cher. (Galeries Lafayette.)

Ça, c'est d'ta faute, maman !..

Mais oui, Madame, il n'en serait pas là si, **depuis son sevrage**, vous lui aviez fait boire, à chaque repas, **l'eau minérale de la Source BADOIT.**

BADOIT lui aurait forgé **une véritable cuirasse contre la carie dentaire**, car elle contient la dose idéale de Fluor pour faire aux tout petits, et pour toute leur vie, **des dents solides et saines.**

Notez bien, Madame, les "Trois règles d'Or" de la parfaite dentition :

- BADOIT à chaque repas...
- une bonne hygiène alimentaire...
- tous les 6 mois une visite de contrôle par votre dentiste...

...et vous ferez de vos enfants des adultes aux dents bien protégées contre la carie.

Si votre fournisseur manque de BADOIT, écrivez à la Source BADOIT à St-Galmier (Loire), qui vous dira où en trouver.

BADOIT

BADOIT chaque jour...
bonnes dents toujours !

GRATUIT
Contre simple envoi de ce bon à la Source BADOIT, St-Galmier (Loire), vous recevrez une attrayante brochure en couleurs sur le bon entretien des dents de vos enfants.

NOM ______
ADRESSE ______

ATTENTION
moi, je n'en veux pas d'autre
j'exige toujours la
véritable
FERMETURE ECLAIR
elle porte ici la marque "ECLAIR" qui protège les fabricants d'articles de haute qualité, les commerçants et moi-même

COURRIER

« L'EXPRESS »

91, *Champs-Elysées, Paris* (8e)
Téléphone : *ELYsées* 88 - 61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre VIANSSON-PONTE
Jean DANIEL
ACTUALITES : Sylvain ZEGEL
PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET
LETTRES : François ERVAL
PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE
SECR. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :
Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Djenane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Maurice LEROUX, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :
Robert BARRAT, J.-L. BORY, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, Danièle HEYMANN, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Maurice SAILLET, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

(Suite de la page 2)

Voilà sa place

Votre dernier numéro est essentiellement consacré à Françoise Sagan. Je m'étonne ou plutôt je devrais m'étonner du bruit fait autour de cette jeune femme qui semble, à travers son interview, très simple et très franche sans la moindre affectation. (...)

La morale, l'amour, le mariage ne coïncident que rarement, ou brièvement et cela depuis toujours. Laissez donc Françoise Sagan à ses amis et aux livres que son talent lui inspire. Il y a dans votre journal une rubrique de critique littéraire. Voilà sa place.

J.-J. Lefebvre,
Saint-Quentin (Aisne).

Un genre faux qui stérilise

J'ai lu avec le plus grand plaisir l'interview de Françoise Sagan. Cette jeune personne a incontestablement sur la plupart de ses contemporains la supériorité d'une intelligence lucide et d'une maturité précoce qu'aucun plagiat n'a eu le temps de frelater et que l'Université n'a pas eu l'occasion d'asservir et de déformer.

L'intuition et le talent sont des dons fragiles et il est permis de se demander combien d'écrivains de valeur ont perdu de leur originalité, de leur spontanéité et même de leur foi en pratiquant ce genre faux et desséchant qu'est la dissertation littéraire, école de servilité et de pédantisme. (...)

J'isole, à ce propos, ce jugement de Françoise Sagan : « Je ne crois pas aux techniques et aux histoires de renouvellement du roman... Il y a tout l'être humain à fouiller. C'est une histoire de bûcheron : l'arbre est assez énorme pour qu'on ne passe pas son temps à vérifier la hache. » Il est pénible de penser que cette judicieuse remarque puisse devenir le sujet d'élucubrations insipides sur cinq ou six pages grand format, farcies de rapprochements et de comparaisons qui sont le dernier cri de la culture moderne. (...)

Ces analyses et ces dissections stériles, seuls ceux qui ne sentent rien à rien, tout en étant persuadés du contraire, peuvent avoir l'impudence de les proposer à de jeunes esprits. Quelques-uns se révoltent mais presque tous serviles ou intéressés se soumettent. (...)

A une période où il est beaucoup question de la réforme de l'enseignement, j'ai pensé qu'il n'était pas inutile d'attirer l'attention sur un aspect de ce problème que parfois les « profanes » abordent avec plus d'à-propos que le corps enseignant lui-même, prisonnier de ses méthodes, de son organisation et de ses traditions.

J. B.
Professeur de lycée.

Cadences et santé

Vous faites état du nombre très bas de chômeurs inscrits (210 en France pour l'ensemble de l'industrie du bâtiment).

Je ne conteste pas ces chiffres officiels, mais je vous demande de n'en pas tirer des conclusions trop rapides, car les chiffres avancés ne traduisent pas la réalité.

En effet, n'oubliez pas que — aujourd'hui grâce à la Sécurité Sociale — le chômage est la plupart du temps camouflé par la maladie. Les caisses de Sécurité Sociale le savent bien, en tout cas les médecins-conseils des caisses le constatent chaque jour, qui acceptent en maladie une main-d'œuvre prématurément dégradée et incapable de soutenir les cadences imposées par le rendement industriel actuel...

Dr Giroux,
Médecin-conseil
Troyes.

J'ose encore espérer

Je ne suis pas des plus optimistes mais j'ose encore espérer que les membres de la Commission de Sauvegarde démissionneront s'ils ne réussissent pas à faire la lumière sur l'affaire Audin par exemple.

Puisque le gouvernement entend que cet organisme « agisse en pleine indépendance », puisqu'il lui appartient de déterminer lui-même l'étendue des pouvoirs qui lui apparaîtront nécessaires pour le complet accomplissement de sa mission, ne pourrait-on pas suggérer à ces arbitres souverains de faire comparaître pardevant eux, à Paris bien entendu, ces précieux témoins que votre collaborateur désigne prudemment d'un grade suivi d'une initiale : le colonel T, le colonel G, le colonel M, le capitaine D, etc. ?

Sans que l'interrogatoire de ces exécutants soit par « trop poussé », il pourrait néanmoins révéler le ou les responsables des extraordinaires mesures de police prises contre Audin et sa femme.

Ch. Margueron,
Carrières-sur-Seine.

Optimiste malgré tout

Les lettres de protestation contre votre campagne en faveur de Henri Alleg et Maurice Audin m'attristent, mais ne me surprennent point.

Cette mentalité, qui s'explique sinon s'excuse maintenant parce que les nerfs sont à vif, ne date pas d'hier. (...)

Nous ne convertirons pas les fanatiques. Mais il y a d'innombrables « hommes de bonne volonté » dont l'ignorance politique est effrayante.

J'ai passé quelques jours dans un village picard, auprès d'amis qui sont des êtres parfaitement équilibrés et désireux d'avoir une information impartiale. Ils ignoraient tout des tentatives pour torpiller « Le Monde » et j'ai dû leur en faire l'historique, en remontant de la rocambolesque histoire des vingt millions d'amende jusqu'au premier coup de Jarnac qui avait pour objectif non de torpiller le navire, mais de jeter le capitaine par-dessus bord. Dans votre bel article sur votre confrère, vous avez conté cela en détail. A l'époque, j'ai eu chaud.

Heureusement, aucune des vieilles dames qui prient pour ma conversion n'était à portée de voix : ma réputation de crypto-communiste aurait fait encore un pas en avant.

Vous voyez que, malgré tout, je suis optimiste, ou du moins je le serais si ce très réel mouvement d'opinion n'était pas trop lent, alors que les événements vont si vite. Nous sommes toujours en retard d'une réforme, comme les états-majors le sont d'une guerre.

Marguerite S.,
Paris.

Qui m'expliquera ?

Ni Maurice Audin ni Henri Alleg, bien que suspects de sympathies communistes, n'étaient des voyous ou des brutes. Le premier allait en Sorbonne conquérir le titre de docteur ès sciences, avec des thèses de mathématiques à l'âge de vingt-cinq ans. C'étaient également des Français ayant des femmes et des enfants à leur foyer (...).

Qui peut nous expliquer pourquoi et comment ce Robert Lacoste, contrôleur de l'enregistrement à Thonon-les-Bains — il m'a été dit — est magiquement devenu, sans qu'un mouvement populaire quelconque l'y ait vraiment porté, l'arbitre de notre politique, l'homme d'Etat indispensable, celui que soutiennent également S.F.I.O. et Indépendants, qui peut déclencher impunément l'expédition de Suez, qui peut parler du dernier quart d'heure à la fin du mois prochain et mettre en branle tous les diplomates afin d'affronter l'O.N.U. et couvrir toutes ces horreurs de sa haute autorité ?

L.-E. Chrétien,
Villiers-Louis (Yonne).

L'affaire Audin

La disparition de Maurice Audin, assistant à la Faculté des Sciences d'Alger, a soulevé une grande émotion dans les milieux universitaires.

M. Dumas, professeur, en Haute-Savoie, écrit :

> « *L'Université doit exiger la preuve que M. Audin est vivant. S'il s'est évadé ce doit être facile. Et je ne veux pas croire que les choses se soient passées autrement.* »

Trente professeurs et assistants de diverses Facultés de Paris et de province ont envoyé la lettre suivante au ministre de l'Education nationale :

> « *Les universitaires soussignés, très inquiets du sort tragiquement incertain de leur collègue M. Audin, assistant à la Faculté des Sciences d'Alger, et partageant l'angoisse de sa famille, se tournent respectueusement vers vous, monsieur le Ministre, pour vous dire leur douloureuse stupeur d'apprendre qu'un assistant de Faculté, mathématicien de grand avenir, a pu ainsi disparaître depuis le 12 juin sans avoir été présenté à l'autorité judiciaire, et de savoir qu'on ait parlé de tortures subies par lui.*
>
> *Ils souhaitent qu'une enquête sérieuse soit faite sur cette affaire et espèrent, monsieur le Ministre, que vous voudrez bien user de toute votre autorité pour susciter celle-ci.* »

Et le secrétaire général du mouvement des 150 (Universitaires Français unis devant la Menace d'une nouvelle Guerre mondiale) a adressé un télégramme au ministre, le priant d'intervenir auprès du président du Conseil pour que la situation de M. Audin soit éclaircie et qu'une décision de justice régulière soit prise.

Les libertés individuelles

Le problème des libertés individuelles, tout particulièrement de la liberté d'expression et d'opinion, tel qu'il se pose dans la France du XXe siècle, fera l'objet d'un débat ouvert à Dijon les 18, 19 et 20 octobre prochain.

Organisé par Me W. Thorp, bâtonnier de l'Ordre des Avocats de Paris, et M. Roger Pinto, professeur à la Faculté de Droit de Paris, sur l'initiative des Cahiers de la République, dont M. Mendès France préside le Comité de Direction, ce colloque bénéficiera du concours de personnalités du droit, de la presse et de la vie publique.

Et encore dans notre courrier

● Mme Bibolet, à Troyes, nous signale que dans la liste des bibliothèques enfantines nous avons omis de signaler la Bibliothèque de Troyes, créée avant 1939 pour les jeunes.

● M. Lewis, à Lille, nous fait remarquer une faute absurde de traduction. Lord Altrincham a dit que les discours de la reine étaient « a pain in the neck ». C'est-à-dire que leur audition était aussi pénible qu'un torticolis. Et non, comme nous l'avons écrit, *« qu'elle parlait comme si elle avait un torticolis »*.

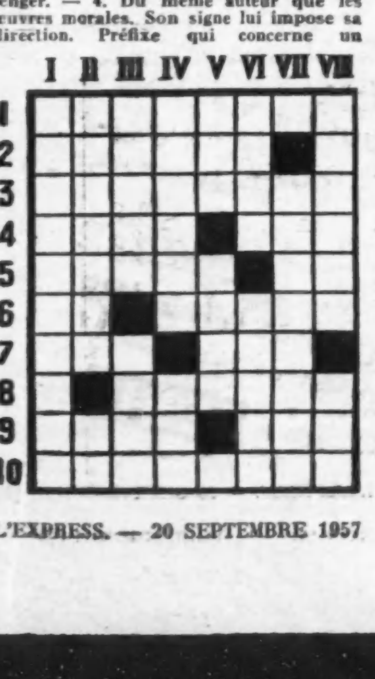
● Un lecteur de Nice qui désire garder l'anonymat s'étonne du silence fait dans la grande presse autour d'une petite information qu'il juge bouleversante. Le ministre de l'Hygiène d'Iran a lancé un appel aux plus pieux de ses confrères pour qu'ils viennent soigner les lépreux d'une province du Nord-Est, *« la maison du Bon Dieu étant partout où des hommes souffrent »*. Point d'écho. Le ministre a alors écrit à Paris. Quatre petites sœurs de l'ordre du Père Charles de Foucauld sont parties pour l'Iran. Elles viennent d'arriver. Une dépêche d'agence parvint à tous les journaux donnant les extraits du discours très ému et reconnaissant du ministre, annonçant la nouvelle à son pays.

« Vraie victoire de notre véritable armée, conclut notre lecteur, *dont M. André Morice lui-même profite sans le savoir ».*

Mais ces religieuses qui viennent tendre la main à des lépreux musulmans n'ont pas intéressé *« ceux qui tiennent les caves à interrogatoire d'Alger pour les citadelles de première ligne de la civilisation chrétienne ».*

Mots croisés n° 101

Horizontalement : 1. A doublement besoin d'un chien. — 2. Remplit des ballons. — 3. Proposée par un coureur à son challenger. — 4. Du même auteur que les œuvres morales. Son signe lui impose sa direction. Préfixe qui concerne un acide de ménage. Termine des lettres grecques. — 6 Communes à l'Illinois et au Colorado. Brille dans l'obscurité ou arrête les rayons lumineux. — 7. Ses eaux vont de Suisse, très loin vers l'est. Service relativement important. — 8. Il est recommandé de s'en occuper. — 9. Sujet turc qui ne reconnaît pas Allah. Apprécié par l'archevêque de Grenade. — 10. Liquide qui coule au dehors.



	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	H	E	R	I	S	S	O	N
2	E	T	A	L	E	■	V	A
3	M	A	G	I	S	T	E	R
4	I	■	L	O	T	I	E	R
5	P	L	A	N	E	R	■	E
6	L	I	N	■	R	E	P	S
7	E	T	■	C	C	L	I	■
8	G	■	P	L	E	I	N	E
9	I	O	L	E	■	R	O	T
10	E	P	I	T	H	E	T	E

Solution du n° 100

Verticalement : I. Peut s'adjoindre à l'alliance. — II. Plus démodé que le saxo. Préfixe qui marque une jonction, un rapprochement. — III. Parfois entre deux planches. Qualifie un célèbre douanier. — IV. Méridienne. On s'en donne pour avoir du bien. — V. Préfixe qui marque l'infériorité. Peut fournir du rouge ou du jaune. — VI. Fait venir un peu de rose. Auvergnat très ferré sur les équations. — VII. Ne va pas nécessairement jusqu'à la révolution. — VIII. Peut s'appliquer à certain or. Le premier éclairé.

Au Club du Faubourg

On entendra au Club du Faubourg, présidé par Léo Poldès, au cinéma Villiers, place Lévis, mardi 1er octobre à 20 h. 30, le colonel Barberot : « En Algérie, avec Bollardière ». Jean Nocher : « La France va-t-elle s'en sortir ? ». Dr Cherchève : « Ce que j'ai vu en Chine ». Jacques Chabannes : « Le château des quatre veuves ». Débat sur Lord Altrincham a-t-il tort ou raison ? Et samedi 5 à 15 h., Maurice Limat : « Le procès « Confidential ». Saint-Granier : « Adieu, Vénus ». Jacqueline Valois : « Radio et Poésie ». Olivier Quéant : « L'Homme qui dit non ». Julian Gorkin : « U.R.S.S. et Moyen-Orient ». Pour recevoir gracieusement le programme, envoyer une enveloppe timbrée 155, boulevard Pereire.

Tirage des I.P.R. (R. Séguin) 10, r. du Faub.-Montmartre, PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
700 francs la ligne,
(+ taxes 8,52 %)
minimum 5 lignes (encadrées)
sont reçues 37, Champs-Elysées.

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

JEUNES DIPLOMES
Grandes Ecoles Commerciales
30 ans maximum rech. par import. groupe France-Outre-Mer pour postes attachés de direction qui après stage obligatoire au Siège Paris seront orientés dans postes d'inspection puis de Gestion en Afrique Noire suivant aptitudes et possibilités. Situation grand avenir exigeant esprit organisé et goût des voyages. Ecrire M. JUSTET, Bureau de Psychologie Appliquée, 60, Faubourg-Poissonnière PARIS - TAI. 49-10

Importante Société radio-électrique recherche :
INGENIEURS
TECHNICO-COMMERCIAUX (Grandes Ecoles). Envoyer curriculum vitae à n° 1094 PUBLYNOR, 2, square d'Aquitaine (19e) qui transmettra

OFFRES D'EMPLOIS

Importante Société Industrielle recherche
SECRETAIRE
administratif HOMME 25-30 ans, parlant anglais couramment, H.E.C., Sciences Po ou équivalent pour direct. commerciale. Env. C. V. à n° 1093, PUBLYNOR, 2, sq. d'Aquitaine (19e) qui transm.

Importante Société Industrielle recherche
JEUNE HOMME
25-30 ans, ancien élève H.E.C. pour service technico-administratif. Envoyer C. V. à n° 1092, PUBLYNOR, 2, sq. d'Aquitaine (19e) qui transm.

DIVERS

JEUNE FILLE SERIEUSES REFERENCES cherche à s'occuper d'un jeune enfant, non logée, libre les dimanches R.STEFANOFF, 14 av.Pierre-Ier-de-Serbie, Paris-16e

REPRÉSENTATION

Recherche en tant qu'Agent Général - disposant d'une Organisation Commerciale et Représentants diffusion de produits ou vente de matériel. Ecrire AGENCE MERY n° 71 1, rue des Italiens - PARIS

APPARTEMENTS (Location)

JEUNE PROFESSEUR, en congé pr trav. personn. ch. CHAMBRE MEUBLEE Paris, tranq., conf., prix mod. Pourrait donner leç. part. franç., lat., grec. Ecrire n° 825 à l'Express, 37, Champs-Elysées (8e).

Un rédacteur de « l'Express » cherche d'urgence un petit appartement vide ou meublé. Deux pièces. Ecrire L'EXPRESS n° 844, 91, Champs-Elysées PARIS - 8e

Deux étudiantes sérieuses de Strasbourg cherchent deux chambres meublées ou une chambre pour deux, confortable, quartier proche Sorbonne. Ecrire L'EXPRESS n° 845, 91, Champs-Elysées - PARIS (8e)

APPARTEMENTS (Vente)

LIGNE DE SCEAUX
12 min. DENFERT, 7 km. PARIS, dans PARC de 100.000 m2, Jeux-Sport, Calme, SOLEIL, ECOLES, MARCHE, COMMERCES, GARAGES. Appartements 2 à 6 p., tout confort, chauff. sol, balc., Souscr. 200.000, solde 20 ans. PRIMES max. Livr. FIN 58 et 59. RIC. 40-33
SOC 92, rue de Richelieu - PARIS (2e)

CAPITAUX

GROS BENEFICES
CONFIRMES PAR RESULTATS !...
Sans changer de situation
Nombreuses références
Nécessaire disposer 1 à 10 millions
Ecrire AGENCE MERY n° 71
1, rue des Italiens - PARIS

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

MALAGAR, 16 SEPTEMBRE

DANS la maison encore mal réveillée de mon absence, je me soumets à cette épreuve : relire le « Bloc-Notes » depuis le premier jour où je commençai de le rédiger. Car il faudra bien finir par publier ces pages où la vie politique d'une nation et la vie intérieure d'un écrivain mêlent si étrangement leurs eaux. Il n'est pas question de tout retenir. Mais la continuité fait tout le prix d'un travail de cet ordre — la durée. Si je tombe dans le genre « morceaux choisis », tout sera gâché.

AMERE lecture. Nos échecs personnels n'entrent pour rien dans cette amertume. Mais à travers le « Bloc-Notes », je refais la route que nous avons parcourue depuis cinq ans ; ou plutôt je la domine et tiens sous mon regard l'enchaînement des causes et des effets. Que cette longue infortune soit l'œuvre des hommes, je l'avais toujours cru. Aujourd'hui, je le vois. Quelques politiciens dont les noms sont connus en ont été et continuent d'en être les agents — mais non certes contre la volonté d'une part nombreuse de la nation.

JE me doute qu'ici je vais choquer et attrister beaucoup d'amis. Ce qui les soutient, ce qui les console, c'est cette pensée que le pays est victime d'une équipe de parlementaires au service d'une oligarchie. Cette vue ne correspond au réel que très imparfaitement. Osons dire le vrai : la grande masse bourgeoise, des plus petits aux plus gros, a été consentante et le demeure, voilà le fait. Par paresse d'esprit, je le crois, mais cela ne change rien.

Ce fait n'atténue guère la responsabilité de ceux qui ont assumé, qui assument encore cette politique ; ils s'en sont déchargés d'ailleurs, sans aucune vergogne, une fois le désastre accompli, sur le seul homme d'Etat qui n'y ait pris aucune part, qui ne se soit pas interrompu, durant dix années, de la dénoncer et d'en prévoir les suites fatales.

A mesure que j'avance dans le « Bloc-Notes », je demeure confondu par les scrupules auxquels a cédé parfois le chrétien que je suis. Non, certes, je ne me reconnais coupable d'aucune injustice à l'égard des honnêtes malins qui ont eu recours à cette orchestration de la presse, à Paris et en province, pour substituer, en vue du règlement des comptes, un autre nom aux leurs et qui n'y ont pas mal réussi. Hier encore, je lisais dans un hebdomadaire, comme une chose allant de soi : « Le coup de Mendès, le coup de l'Indochine... » Que le mensonge soit un crime, je le comprends aujourd'hui. Non certes, je n'ai pas de remords, ou plutôt si ! contre les hommes de Dien-Bien-Phu qui ont osé attacher ce grelot, je m'accuse de faiblesse et de lâches ménagements. Je regrette tout ce qu'à leur sujet, j'ai, par scrupule, ravalé.

MAIS enfin, il demeure évident qu'agissant comme ils ont agi, ils étaient d'accord avec l'opinion générale telle qu'elle se manifeste dans une France où la classe ouvrière, pour une large part, se trouve isolée du reste de la nation dans le ghetto communiste.

C'est un fait que les associations fascisantes d'Algérie règnent par la peur et infléchissent à leur gré la politique de la nation tout entière. Mais que dans son ensemble, la nation y consente, il faudrait pour le nier avoir perdu tout contact avec la province et avec les familles de la bourgeoisie petite, grande ou moyenne et qui continue, c'est un fait, de ne croire qu'à la force.

CE dont peu de Français de ces milieux se montrent capables, c'est de prendre conscience du monde nouveau qui a surgi en 1945 et auquel les puissances colonisatrices étaient appelées à s'adapter. Ce qu'il nous en a coûté de dire non en Indochine et au Maroc n'a ouvert les yeux qu'au petit nombre. L'imbécile méconnaissance du rapport réel des forces dans le monde d'aujourd'hui, dont témoigne l'équipée de Suez, a-t-elle frappé chez nous beaucoup de gens ? Je n'en jurerais pas. Une seule phrase menaçante du côté soviétique suffit alors pour que nous arrêtions les frais. En toute autre occasion, un froncement de sourcil d'un des deux mastodontes nous trouverait aussi dociles. Est-ce désespérer de la nation que d'oser regarder en face cette évidence ? Ceux qui nous en accusent, ce sont eux les défaitistes qui ont méconnu les armes que la France détenait, qu'elle détient encore, pour maintenir partout son règne.

NON, aucune fatalité dans le déroulement de cette histoire que le « Bloc-Notes » reflète. Le sultan du Maroc aurait pu n'être ni déposé ni exilé. Un statut nouveau où les deux peuples auraient trouvé leur compte pouvait être négocié. Un autre ministre que M. Guy Mollet n'eût pas donné tête baissée dans le piège tendu à Alger le 6 février 1956. Un autre n'aurait pas capitulé devant des tomates.

A, y regarder de près, le seul de tous nos malheurs qu'il n'appartenait à personne de conjurer, c'est l'Assemblée issue des dernières élections. Le pire est sorti des urnes, qui le nierait ? Car le pire, dans une démocratie, consiste à faire accomplir par un Gouvernement dit de gauche la politique la plus aveugle et la plus meurtrière de la droite.

ALORS à quoi bon tant d'agitation, et que ne vous occupez-vous d'inventer et de raconter des histoires, vous dont c'était le métier ? Voilà sans doute ce que pensent bien des gens et la question qu'il m'arrive de me poser à moi-même. Mais aucun échec ne prévaut contre cette vocation d'un écrivain jeté dans « le brouillamini d'erreurs et de violences » qu'est selon Gœthe la politique : dire en termes clairs ce qu'il croit être vrai sans le souci de ménager aucun intérêt ni aucune personne. Cela est d'une portée qu'il ne lui appartient pas de mesurer. Si je suis sûr d'une chose en ce monde, c'est que rien ne sera perdu tant qu'au jour le jour la vérité sera dégagée du « brouillamini » et affirmée.

D'autant qu'en dépit de tous nos mécomptes, nous n'avons aucune raison de perdre cœur, ni comme militants (notre courrier chaque jour le prouve) ni comme Français. Ce capital inépuisable dont la France, en dépit de toutes les fautes et de tous les désastres bénéficie, nous le voyons, nous le touchons à chaque instant : rien n'est jamais perdu pour nous. Même nos adversaires les plus déterminés, il leur arrive, à presque tous, de soupirer : « Ah ! la France ! » avec une nostalgie où l'amour rejoint étrangement la haine : en combien de rencontres l'ai-je constaté !

Que nous ne soyons pas parvenus, depuis dix ans, à détruire une certaine idée de la France, c'est bien là le miracle français. Et qu'avons-nous d'autre à faire que d'y prêter la main ? Notre vocation, c'est de rendre la France ressemblante à cette image qui survit dans le cœur des hommes libres du monde entier — image vivante qui, elle aussi, subit la torture, chaque fois que quelqu'un est torturé par l'un des nôtres, mais qui y survit parce qu'elle est immortelle.

F. M.

(Copyright « L'Express »)

LES FRANÇAIS DE 17 ANS VEULENT-ILS ÊTRE DES HÉROS ? ET CEUX DE 30 ANS SONT-ILS HEUREUX ?

A ces questions, et bien d'autres, répondra la grande enquête nationale sur la « Nouvelle Vague » *que* « L'Express » *prépare avec l'Institut Français d'Opinion Publique.*

"En regard du cœur humain isolé par Françoise Sagan en milieu stérile, voici, dans un autre, ballon de verre, la passion à l'état pur."
ANDRE ROUSSEAUX (Figaro Littéraire)
à propos de
UN PAS D'HOMME
roman de Marie Susini
500 fr. SEUIL